P. 52 l. 1.
" 59.
" 70 [illegible]
" 76. l. 3 (" 50)

The French Department
Univ. Coll. 1916

Librairie Armand Colin Paris

Oxford French Series
By AMERICAN SCHOLARS
GENERAL EDITOR: RAYMOND WEEKS, PH.D.
PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES AND LITERATURES, COLUMBIA UNIVERSITY

QUATRE COMÉDIES

PAR

ALFRED DE MUSSET

LES CAPRICES DE MARIANNE
BARBERINE
ON NE SAURAIT PENSER A TOUT
BETTINE

EDITED WITH AN INTRODUCTION AND NOTES

BY

RAYMOND WEEKS, PH.D.
PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES AND LITERATURES
COLUMBIA UNIVERSITY

25-5-68
9. 6. 31

NEW YORK
OXFORD UNIVERSITY PRESS
AMERICAN BRANCH: 35 WEST 32ND STREET
LONDON, TORONTO, MELBOURNE & BOMBAY
HUMPHREY MILFORD
1916
All rights reserved

Copyright, 1916
BY OXFORD UNIVERSITY PRESS
AMERICAN BRANCH

PQ
2369
A19
1916

CONTENTS

	PAGE
Introduction	v
Les Caprices de Marianne	3
Barberine	67
On ne saurait penser a tout	151
Bettine	215
Notes	297

LES CAPRICES DE MARIANNE

Personnages

Claudio, juge
Célio
Octave
Tibia, valet de Claudio
Pippo, valet de Célio
Malvolio, intendant d'Hermia
Un garçon d'auberge
Marianne, femme de Claudio
Hermia, mère de Célio
Ciuta, vieille femme
Domestiques

La scène est à Naples

ACTE PREMIER

Scène première

Une rue devant la maison de Claudio. Marianne, *sortant de chez elle un livre de messe à la main,* Ciuta, *l'abordant*)

CIUTA

Ma belle dame, puis-je vous dire un mot?

MARIANNE

Que me voulez-vous?

CIUTA

Un jeune homme de cette ville est éperdument amoureux de vous; depuis un mois entier, il cherche vainement l'occasion de vous l'apprendre; son nom est Célio: il est d'une noble famille et d'une figure distinguée.

MARIANNE

En voilà assez. Dites à celui qui vous envoie qu'il perd son temps et sa peine, et que, s'il a l'audace de me faire entendre une seconde fois un pareil langage, j'en instruirai mon mari. (*Elle sort.*)

CÉLIO, *entrant*

Eh bien! Ciuta, qu'a-t-elle dit?

CIUTA

Plus dévote et plus orgueilleuse que jamais. Elle instruira son mari, dit-elle, si on la poursuit plus longtemps.

CÉLIO

Ah! malheureux que je suis! je n'ai plus qu'à mourir. Ah! la plus cruelle de toutes les femmes! Et que me conseilles-tu, Ciuta? quelle ressource puis-je encore trouver?

CIUTA

Je vous conseille d'abord de sortir d'ici, car voici son mari qui la suit.

(*Ils sortent. — Entrent Claudio et Tibia.*)

Scène II

Claudio, Tibia

CLAUDIO

Es-tu mon fidèle serviteur, mon valet de chambre dévoué? Apprends que j'ai à me venger d'un outrage.

TIBIA

Vous, monsieur?

CLAUDIO

Moi-même, puisque ces impudentes guitares ne cessent de murmurer sous les fenêtres de ma femme. Mais patience! tout n'est pas fini. (*Il aperçoit Célio et Pippo.*) Écoute un peu de ce côté-ci; voilà du monde qui pourrait nous entendre. Tu m'iras chercher ce soir le spadassin que je t'ai dit.

TIBIA

Pourquoi faire?

CLAUDIO

Je crois que Marianne a des amants.

TIBIA

Vous croyez, monsieur?

CLAUDIO

Oui, il y a autour de ma maison une odeur d'amants. Personne ne passe naturellement devant ma porte; il y pleut des guitares et des entremetteuses.[1]

TIBIA

Est-ce que vous pouvez empêcher qu'on ne donne des sérénades à votre femme?

CLAUDIO

Non, mais je puis poster un homme derrière la grille, et me débarrasser du premier qui entrera.

TIBIA

Fi! Votre femme n'a pas d'amants... C'est comme si vous disiez que j'ai des maîtresses.

CLAUDIO

Pourquoi n'en aurais-tu pas, Tibia? Tu es fort laid, mais tu as beaucoup d'esprit.

TIBIA

J'en conviens, j'en conviens.

CLAUDIO

Regarde, Tibia, tu en conviens toi-même; il n'en faut plus douter et mon déshonneur est public.

TIBIA

Pourquoi public?

CLAUDIO

Je te dis qu'il est public.

TIBIA

Mais, monsieur, votre femme passe pour un dragon de vertu dans toute la ville. Elle ne voit personne, elle ne sort de chez elle que pour aller à la messe.

CLAUDIO

Laissez-moi faire; je ne me sens pas de colère. Après tous les cadeaux qu'elle a reçus de moi!... Oui, Tibia, je machine en ce moment une épouvantable trame,[2] et me sens près de mourir de douleur.

TIBIA

Oh, que non!

CLAUDIO

Quand je te dis quelque chose, tu me ferais plaisir de le croire. (*Ils sortent.*)

Scène III

CÉLIO

Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse, s'abandonne à un amour sans espoir!... Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie, avant de savoir où sa chimère le mène, et s'il peut être payé de retour! Mollement couché dans une barque, il s'éloigne peu à peu de la rive; il aperçoit au loin des plaines enchantées, de vertes prairies, et le mirage léger de son Eldorado. Les flots l'entraînent en silence, et quand la Réalité le ré-

veille, il est aussi loin du but où il aspire, que du rivage qu'il a quitté. Il ne peut plus ni poursuivre sa route, ni revenir sur ses pas. (*On entend un bruit d'instruments.*) Quelle est cette mascarade? N'est-ce pas Octave que j'aperçois?

Scène IV

Célio, Octave, *qui a par-dessus son habit un long domino ouvert, un loup sur le visage et une batte d'Arlequin à la main.*

OCTAVE, *s'adressant aux gens de la mascarade, qu'on ne voit pas*

Assez, mes amis, retournez au logis. Assez raclé pour aujourd'hui. (*A Célio, en ôtant son masque.*) Comment se porte, mon bon monsieur, cette gracieuse mélancolie?

CÉLIO

Octave!... O fou que tu es! Tu as un pied de rouge sur les joues. D'où te vient cet accoutrement? N'as-tu pas de honte, en plein jour?

OCTAVE

O Célio! fou que tu es! tu as un pied de blanc sur les joues! D'où te vient ce large habit noir? N'as-tu pas de honte, en plein carnaval?

CÉLIO

J'allais chez toi.

OCTAVE

Et moi aussi j'allais chez moi. Comment se porte ma maison? Il y a huit jours que je ne l'ai vue.

CÉLIO

J'ai un service à te demander.

OCTAVE

Parle, Célio, mon cher enfant. Veux-tu de l'argent? je n'en ai plus. Veux-tu mon épée? voilà une batte d'Arlequin. Parle, parle, dispose de moi.

CÉLIO

Combien de temps cela durera-t-il?... Huit jours hors de chez toi!... Tu te tueras, Octave.

OCTAVE

Jamais de ma propre main, mon ami, jamais; j'aimerais mieux mourir que d'attenter à mes jours.

CÉLIO

Et n'est-ce pas un suicide comme un autre, cette vie que tu mènes?

OCTAVE

Figure-toi un danseur de corde, en brodequins [3] d'argent, le balancier au poing, suspendu entre le ciel et la terre; à droite et à gauche, de vieilles petites figures racornies, de maigres et pâles fantômes, des créanciers

agiles, des parents et des courtisanes, toute une légion de monstres se suspendent à son manteau et le tiraillent de tous côtés pour lui faire perdre l'équilibre. Des phrases redondantes, de grands mots enchâssés cavalcadent autour de lui; une nuée de prédictions sinistres l'aveugle de ses ailes noires. Il continue sa course légère de l'Orient à l'Occident. S'il regarde en bas, la tête lui tourne; s'il regarde en haut, le pied lui manque. Il va plus vite que le vent, et toutes les mains tendues autour de lui ne lui feront pas renverser une goutte de la coupe joyeuse qu'il porte à la sienne. Voilà ma vie, mon cher ami; c'est ma fidèle image que tu vois.

CÉLIO

Que tu es heureux d'être fou!

OCTAVE

Que tu es fou de ne pas être heureux! Dis-moi un peu, toi, qu'est-ce qui te manque?

CÉLIO

Il me manque le repos, la douce insouciance qui fait de la vie un miroir où tous les objets se peignent un instant et sur lequel tout glisse. Une dette, pour moi, est un remords. L'amour, dont vous autres faites un passe-temps, trouble ma vie entière. O mon ami, tu ignoreras toujours ce que c'est qu'aimer comme moi! Mon cabinet d'étude est désert; depuis un mois j'erre autour de cette maison la nuit et le jour. Quel charme j'éprouve, au lever de la lune, à conduire sous ces petits

arbres, au fond de cette place, mon chœur modeste de musiciens, à marquer moi-même la mesure, à les entendre chanter la beauté de Marianne! Jamais elle n'a paru à sa fenêtre, jamais elle n'est venue appuyer son front charmant sur sa jalousie.[4]

OCTAVE

Qui est cette Marianne? Est-ce que c'est ma cousine?

CÉLIO

C'est elle-même; la femme du vieux Claudio.

OCTAVE

Je ne l'ai jamais vue; mais à coup sûr elle est ma cousine. Claudio est fait exprès. Confie-moi tes intérêts, Célio.

CÉLIO

Tous les moyens que j'ai tentés pour lui faire connaître mon amour ont été inutiles. Elle sort du couvent, elle aime son mari et respecte ses devoirs; sa porte est fermée à tous les jeunes gens de la ville, et personne ne peut l'approcher.

OCTAVE

Ouais! Est-elle jolie? — Sot que je suis! Tu l'aimes, cela n'importe guère. Que pourrions-nous imaginer?

CÉLIO

Faut-il te parler franchement? Ne te riras-tu pas de moi?

OCTAVE

Laisse-moi rire de toi, et parle franchement.

CÉLIO

En ta qualité de parent, tu dois être reçu dans la maison?

OCTAVE

Suis-je reçu? je n'en sais rien. Admettons que je suis reçu. A te dire vrai, dans mon illustre famille nous ne formons pas un faisceau bien serré, et nous ne tenons guère les uns aux autres que par écrit. Cependant Marianne connaît mon nom. Faut-il lui parler en ta faveur?

CÉLIO

Vingt fois j'ai tenté de l'aborder; vingt fois j'ai senti mes genoux fléchir en approchant d'elle. Quand je la vois, ma gorge se serre et j'étouffe, comme si mon cœur se soulevait jusqu'à mes lèvres.

OCTAVE

J'ai éprouvé cela. C'est ainsi qu'au fond des forêts,[5] lorsqu'une biche avance à petits pas sur les feuilles sèches, et que le chasseur entend les bruyères glisser sur ses flancs inquiets, comme le frôlement d'une robe légère, les battements de cœur le prennent malgré lui; il soulève son arme en silence, sans faire un pas, sans respirer.

CÉLIO

Pourquoi donc suis-je ainsi? pourquoi ne saurais-je aimer cette femme comme toi, Octave, tu l'aimerais, ou comme j'en aimerais une autre? Pourquoi ce qui te rendrait joyeux et empressé, ce qui t'attirerait, toi, comme l'aiguille aimantée attire le fer, me rend-il triste et immobile? Qui pourrait dire: ceci est gai ou triste? La réalité n'est qu'une ombre. Appelle imagination ou folie ce qui la divinise. Alors la folie est la beauté elle-même. Chaque homme marche enveloppé d'un réseau transparent qui le couvre de la tête aux pieds; il croit voir des bois et des fleuves, des visages divins, et l'universelle nature se teint sous ses regards des nuances infinies du tissu magique. Octave! Octave! viens à mon secours!

OCTAVE

J'aime ton amour, Célio! il divague dans ta cervelle comme un flacon syracusain. Donne-moi la main, je viens à ton secours; attends un peu. L'air me frappe au visage et les idées me reviennent. Je connais cette Marianne: elle me déteste fort, sans m'avoir jamais vu. C'est une mince poupée qui ne fait rien qu'à sa guise, un véritable enfant gâté.

CÉLIO

Fais ce que tu voudras, mais ne me trompe pas, je t'en conjure. Il est aisé de me tromper; je ne sais pas me défier d'une action que je ne voudrais pas faire moi-même.

OCTAVE

Si tu escaladais les murs?

CÉLIO

A quoi bon, si elle ne m'aime pas?

OCTAVE

Si tu lui écrivais?

CÉLIO

Elle déchire mes lettres ou me les renvoie.

OCTAVE

Si tu en aimais une autre?

CÉLIO

Le souffle de ma vie est à Marianne; elle peut d'un seul mot de ses lèvres l'anéantir ou l'embraser. Vivre pour une autre me serait plus difficile que de mourir pour elle. Silence! la voici qui sort.

OCTAVE

Retire-toi, je vais l'aborder.

CÉLIO

Y penses-tu? dans l'équipage où te voilà! Essuie-toi le visage; tu as l'air d'un fou.

OCTAVE, *ôtant son domino*

Voilà qui est fait... La folie et moi, mon cher Célio, nous nous sommes trop chers l'un à l'autre pour nous

jamais disputer; elle fait mes volontés comme je fais les siennes. N'aie aucune crainte là-dessus; c'est le fait d'un étudiant en vacances, qui valse un jour de grand dîner, de perdre la tête et de chercher sa raison; moi, je n'ai de raison que ma fantaisie; ma façon de penser est de me laisser faire, et je parlerais au roi, en ce moment, comme je vais parler à ta belle.

CÉLIO

Je ne sais ce que j'éprouve. — Non, ne lui parle pas.

OCTAVE

Pourquoi?

CÉLIO

Je ne puis dire pourquoi; il me semble que tu vas me tromper.

OCTAVE

Touche là. Depuis que je suis au monde, je n'ai encore trompé personne, et je ne commencerai pas par mon meilleur ami. (*Célio sort.*)

Scène V

Octave, Marianne

OCTAVE

Ne vous détournez pas, princesse de beauté! Laissez tomber un de vos regards sur le plus humble de vos serviteurs.

MARIANNE

Qui êtes-vous?

OCTAVE

Mon nom est Octave; je suis cousin de votre mari.

MARIANNE

Venez-vous pour le voir? entrez au logis; il va revenir.

OCTAVE

Je ne viens pas pour le voir et n'entrerai point au logis, de peur que vous ne m'en chassiez tout à l'heure, quand je vous aurai dit ce qui m'amène.

MARIANNE

Dispensez-vous donc de me le dire et de m'arrêter plus longtemps.

OCTAVE

Je ne saurais m'en dispenser, et vous supplie de vous arrêter pour l'entendre. Cruelle Marianne! vos yeux ont causé bien du mal, et vos paroles ne sont pas faites pour les guérir. Que vous avait fait Célio?

MARIANNE

De qui parlez-vous et quel mal ai-je causé?

OCTAVE

Un mal le plus cruel de tous, car c'est un mal sans espérance; le plus terrible, car c'est un mal qui se chérit lui-même et repousse la coupe salutaire jusque dans la main de l'amitié; un mal qui fait pâlir les lèvres sous des poisons plus doux que l'ambroisie, et qui fond en une pluie de larmes le cœur le plus dur,

comme la perle de Cléopâtre; un mal que tous les aromates, toute la science humaine ne sauraient soulager, et qui se nourrit du vent qui passe, du parfum d'une rose fanée, du refrain d'une chanson, et qui puise l'éternel aliment de ses souffrances dans tout ce qui l'entoure, comme une abeille son miel dans tous les buissons d'un jardin.

MARIANNE

Me direz-vous le nom de ce mal?

OCTAVE

Que celui qui est digne de le prononcer vous le dise! Que les rêves de vos nuits, que vos orangers verts, que le printemps vous l'apprennent! Que vous puissiez le chercher un beau soir, vous le trouverez sur vos lèvres. Son nom n'existe pas sans lui.

MARIANNE

Est-il si dangereux à dire, si terrible dans sa contagion, qu'il effraye une langue qui plaide en sa faveur?

OCTAVE

Est-il si doux à entendre, cousine, que vous le demandiez? Vous l'avez appris à Célio.

MARIANNE

C'est donc sans le vouloir; je ne connais ni l'un ni l'autre.

OCTAVE

Que vous les connaissiez ensemble et que vous ne les sépariez jamais, voilà le souhait de mon cœur.

MARIANNE

En vérité?

OCTAVE

Célio est le meilleur de mes amis; si je voulais vous faire envie, je vous dirais qu'il est beau comme le jour, jeune, noble, et je ne mentirais pas; mais je ne veux que vous faire pitié, et je vous dirai qu'il est triste comme la mort depuis le jour où il vous a vue.

MARIANNE

Est-ce ma faute s'il est triste?

OCTAVE

Est-ce sa faute si vous êtes belle? Il ne pense qu'à vous; à toute heure il rôde autour de cette maison. N'avez-vous jamais entendu chanter sous vos fenêtres? n'avez-vous jamais soulevé à minuit cette jalousie et ce rideau?

MARIANNE

Tout le monde peut chanter le soir, et cette place appartient à tout le monde.

OCTAVE

Tout le monde aussi peut vous aimer, mais personne ne peut vous le dire. Quel âge avez-vous Marianne?

MARIANNE

Voilà une jolie question! Et si je n'avais dix-huit ans, que voudriez-vous que j'en pense?

OCTAVE

Vous avez donc encore cinq ou six ans pour être aimée, huit ou dix pour aimer vous-même, et le reste pour prier Dieu.

MARIANNE

Vraiment? Eh bien, pour mettre le temps à profit, j'aime Claudio, votre cousin et mon mari.

OCTAVE

Mon cousin et votre mari ne feront jamais à eux deux qu'un pédant de village. Vous n'aimez point Claudio.

MARIANNE

Ni Célio; vous pouvez le lui dire.

OCTAVE

Pourquoi?

MARIANNE

Me direz-vous aussi pourquoi je vous écoute? — Adieu, seigneur Octave; voilà une plaisanterie qui a duré assez longtemps.

Scène VI

Octave, *seul*

Ma foi! ma foi! elle a de beaux yeux. Ah! voici Claudio. Ce n'est pas tout à fait la même chose, et je ne me soucie guère de continuer la conversation avec lui.

Scène VII

Tibia, Claudio, Octave

CLAUDIO, *à Tibia*

Tu as raison...

OCTAVE, *à Claudio*

Bonsoir, cousin.

CLAUDIO

Bonsoir. (*A Tibia.*) Tu as raison.

OCTAVE

Cousin, bonsoir.

CLAUDIO

Bonsoir, bonsoir.

Scène VIII

Tibia, Claudio

CLAUDIO

Tu as raison, et ma femme est un trésor de pureté. Que te dirai-je de plus? c'est une vertu solide.

TIBIA

Vous croyez, monsieur?

CLAUDIO

Peut-elle empêcher qu'on ne chante sous ses croisées? Les signes d'impatience qu'elle peut donner dans son intérieur sont les suites de son caractère. As-tu remarqué que sa mère, lorsque j'ai touché cette corde, a été tout d'un coup du même avis que moi?

TIBIA

Relativement à quoi?

CLAUDIO

Relativement à ce qu'on chante sous ses croisées.

TIBIA

Chanter n'est pas un mal; je fredonne moi-même à tout moment.

CLAUDIO

Mais bien chanter est difficile.

TIBIA

Difficile pour vous et pour moi qui, n'ayant pas reçu de voix de la nature, ne l'avons jamais cultivée; mais voyez comme ces acteurs de théâtre s'en tirent habilement.

CLAUDIO

Ces gens-là passent leur vie sur les planches.

TIBIA

Combien croyez-vous qu'on puisse donner par an...

CLAUDIO

A qui? à un conseiller?

TIBIA

Non, à un chanteur.

CLAUDIO

Je n'en sais rien... On donne à un conseiller le tiers de ce que vaut ma charge; les archiconseillers ont le double.

TIBIA

Si j'étais podestat chez nous, que je fusse marié et que ma femme eût des amants, je les condamnerais moi-même.

CLAUDIO

A combien d'années de galères?

TIBIA

A la peine de mort. Une sentence de mort est une chose superbe à lire à haute voix.

CLAUDIO

Ce n'est pas le podestat qui la lit; c'est le greffier.

TIBIA

Le greffier de votre tribunal a une jolie femme.

CLAUDIO

Non, c'est le président qui a une jolie femme. J'ai soupé hier avec eux.

TIBIA

Le greffier aussi! Le spadassin qui va venir ce soir est l'amant de la femme du greffier.

CLAUDIO

Quel spadassin?

TIBIA

Celui que vous avez demandé.

CLAUDIO

Il est inutile qu'il vienne, après ce que je t'ai dit tout à l'heure.

TIBIA

A quel sujet?

CLAUDIO

Au sujet de ma femme.

TIBIA

La voici qui vient elle-même.

Scène IX

Tibia, Marianne, Claudio

MARIANNE

Savez-vous ce qui m'arrive pendant que vous courez les champs? J'ai reçu la visite de votre cousin.

CLAUDIO

Qui cela peut-il être? Nommez-le par son nom.

MARIANNE

Octave, qui m'a fait une déclaration d'amour de la part de son ami Célio. Qui est ce Célio? Connaissez-vous cet homme? Trouvez bon [6] que ni lui ni Octave ne mettent les pieds dans notre maison.

CLAUDIO

Je le connais; c'est le fils d'Hermia, notre voisine. Qu'avez-vous répondu à cela?

MARIANNE

Il ne s'agit pas de ce que j'ai répondu. Comprenez-vous ce que je dis? Donnez ordre à vos gens qu'ils ne

laissent entrer ni cet homme ni son ami. Je m'attends à quelque importunité de leur part, et je suis bien aise de l'éviter.

Scène X

Tibia, Claudio

CLAUDIO

Que penses-tu de cette aventure, Tibia? Il y a quelque ruse là-dessous.

TIBIA

Vous croyez, monsieur?

CLAUDIO

Pourquoi n'a-t-elle pas voulu dire ce qu'elle a répondu? La déclaration est impertinente, il est vrai, mais la réponse méritait d'être connue. J'ai le soupçon que ce fils d'Hermia est l'ordonnateur de toutes ces guitares.

TIBIA

Défendre votre porte à ces deux hommes est un moyen excellent de les éloigner.

CLAUDIO

Rapporte-t'en à moi. — Il faut que je fasse part de cette découverte à ma belle-mère.

TIBIA

Monsieur, la voici justement.

CLAUDIO

Qui? ma belle-mère?

TIBIA

Non, Hermia, notre voisine. Ne parliez-vous pas d'elle tout à l'heure?

CLAUDIO

Oui, comme étant la mère de ce Célio, et c'est la vérité, Tibia.

TIBIA

Eh bien! monsieur, elle vient de ce côté avec un, deux et trois laquais; c'est une femme respectable.

CLAUDIO

Oui, ses biens sont considérables.

TIBIA

J'entends aussi qu'elle a de bonnes mœurs. Si vous l'abordiez, monsieur?

CLAUDIO

Y penses-tu? La mère d'un jeune homme que je serai peut-être obligé de faire poignarder ce soir même! Sa propre mère, Tibia! Fi donc! je ne reconnais pas là ton habitude des convenances. Viens, Tibia, rentrons au logis.

Scène XI

MALVOLIO, HERMIA, DEUX VALETS

HERMIA

A-t-on fait ce que j'ai ordonné? A-t-on dit aux musiciens de venir?

MALVOLIO

Oui, madame, ils seront ce soir à vos ordres, ou pour mieux parler...

HERMIA

Qu'est-ce à dire? A-t-on tout préparé comme je l'ai dit pour le souper? Vous direz à mon fils que je regrette de ne pas l'avoir vu. — A quelle heure est-il donc sorti?

MALVOLIO

Pour être sorti, il faudrait d'abord qu'il fût rentré. Il a passé la nuit dehors.

HERMIA

Vous ne savez ce que vous dites. — Il a soupé hier avec moi, et m'a ramenée à la maison. A-t-on fait porter dans le cabinet d'étude le tableau que j'ai acheté ce matin?

MALVOLIO

Du vivant de son père, il n'en aurait pas été ainsi.

HERMIA

Mais du vivant de sa mère, il en est ainsi, Malvolio. Qui vous a chargé de veiller sur sa conduite? Songez-y: que Célio ne rencontre pas sur son passage un visage de mauvais augure; qu'il ne vous entende pas gronder ainsi entre vos dents, ou par le ciel! pas un de vous ne passera la nuit sous son toit.

MALVOLIO

Je ne gronde pas; ma figure n'est pas un mauvais présage. Vous me demandez à quelle heure est sorti

mon maître, et je vous réponds qu'il n'est pas rentré. Depuis qu'il a l'amour en tête, on ne le voit pas quatre fois la semaine.

HERMIA

Pourquoi les livres de Célio sont-ils couverts de poussière? Pourquoi ses meubles sont-ils en désordre? Pourquoi faut-il que je mette la main à tout dans la maison de mon fils, si je veux obtenir quelque chose? Il vous appartient bien de lever les yeux sur ce qui ne vous regarde pas, lorsque votre ouvrage est à moitié fait, et que les soins dont on vous charge retombent sur les autres. Allez, et retenez votre langue.

Scène XII

Hermia, Célio

HERMIA

Eh bien, mon cher enfant, quels seront vos plaisirs aujourd'hui?

CÉLIO

Les vôtres, ma mère.

HERMIA, *en lui prenant le bras*

Eh quoi! les plaisirs communs, et non les peines communes? C'est un partage injuste, Célio. Ayez des secrets pour moi, mon enfant, mais non pas de ceux qui vous rongent le cœur, et vous rendent insensible à tout ce qui vous entoure.

CÉLIO

Je n'ai point de secret, et plût à Dieu, si j'en avais, qu'ils fussent de nature à faire de moi une statue!

HERMIA

Quand vous aviez dix ou douze ans, toutes vos peines, tous vos petits chagrins se rattachaient à moi; [7] d'un regard sévère ou indulgent de ces yeux que voilà, dépendait la tristesse ou la joie des vôtres, et votre petite tête blonde tenait par un fil bien délié au cœur de votre mère. Maintenant, mon enfant, je ne suis plus que votre sœur, incapable peut-être de soulager vos ennuis, mais non pas de les partager.

CÉLIO

Ma mère! — Et vous aussi, vous avez été belle! sous ce long voile qui vous entoure, l'œil reconnaît le port majestueux d'une reine. O ma mère! vous avez inspiré l'amour! sous vos fenêtres entr'ouvertes a murmuré le son de la guitare; sur ces places bruyantes, dans le tourbillon de ces fêtes, vous avez promené une insouciante et superbe jeunesse. — Vous n'avez point aimé; un parent de mon père est mort d'amour pour vous.

HERMIA

Quel souvenir me rappelles-tu?

CÉLIO

Ah! si votre cœur peut en supporter la tristesse, si ce n'est pas vous demander des larmes, racontez-moi cette aventure, ma mère; faites-m'en connaître les détails.

HERMIA

Hélas! mon enfant, à quoi bon? Quelle triste fantaisie avez-vous?

CÉLIO

Je vous en supplie, et j'écoute.

HERMIA

Vous le voulez? — Votre père ne m'avait jamais vue alors. Il se chargea, comme allié de ma famille, de faire agréer la demande du jeune Orsini, qui voulait m'épouser. Il fut reçu comme le méritait son rang, par votre grand-père, et admis dans notre intimité. Orsini était un excellent parti, et cependant je refusai. Votre père, en plaidant pour lui, avait tué dans mon cœur le peu d'amour qu'il m'avait inspiré pendant deux mois d'assiduités constantes. Je n'avais pas soupçonné la force de sa passion pour moi. Lorsqu'on lui apporta ma réponse, il tomba, privé de connaissance, dans les bras de votre père. Cependant une longue absence, un voyage qu'il entreprit alors et dans lequel il augmenta sa fortune, devaient avoir dissipé ses chagrins. Votre père changea de rôle et demanda pour lui ce qu'il n'avait pu obtenir pour Orsini. Je l'aimais d'un amour sincère, et l'estime qu'il avait inspirée à mes parents ne me permit pas d'hésiter. Le mariage fut décidé le jour même, et l'église s'ouvrit pour nous quelques semaines après. Orsini revint à cette époque. Il vint trouver votre père, l'accabla de reproches, l'accusa d'avoir trahi sa confiance et d'avoir causé le refus qu'il avait essuyé. Du reste, ajouta-t-il, si vous avez désiré ma perte, vous serez satisfait. Épouvanté de ces paroles, votre père accourut chez le mien et lui demanda son témoignage pour désabuser Orsini. — Hélas! il n'était

plus temps; on trouva dans sa chambre le pauvre jeune homme frappé d'un coup d'épée.

CÉLIO

Il a fini ainsi?

HERMIA

Oui, bien cruellement.

CÉLIO

Non, ma mère, elle n'est point cruelle, la mort qui vient en aide à l'amour sans espoir. La seule chose dont je le plaigne, c'est qu'il s'est cru trompé par son ami.

HERMIA

Qu'avez-vous, Célio? vous détournez la tête.

CÉLIO

Et vous, ma mère, vous êtes émue. Ah! ce récit, je le vois, vous a trop coûté. J'ai eu tort de vous le demander.

HERMIA

Ne songez point à mes chagrins, ce ne sont que des souvenirs. Les vôtres me touchent bien davantage. Si vous refusez de les combattre, ils ont longtemps à vivre dans votre jeune cœur. Je ne vous demande pas de me les dire, mais je les vois; et puisque vous prenez part aux miens, venez, tâchons de nous défendre. Il y a à la maison quelques bons amis, allons essayer de nous distraire. Tâchons de vivre, mon enfant, et de regarder gaiement ensemble, moi le passé, vous l'avenir. — Venez, Célio, donnez-moi la main.

ACTE SECOND

Scène première

Pippo, Octave

OCTAVE

Il y renonce, dites-vous?

PIPPO

Hélas! pauvre jeune homme! il aime plus que jamais! je croirais presque qu'il se défie de vous, de moi, de tout ce qui l'entoure.

OCTAVE

Non, par le ciel! je n'y renoncerai pas. Je me sens moi-même une autre Marianne, et il y a du plaisir à être entêté. — Ou Célio réussira, ou j'y perdrai ma langue.

PIPPO

Agirez-vous contre sa volonté?

OCTAVE

Oui, pour agir d'après la mienne, qui est sa sœur aînée, et pour envoyer aux enfers messer Claudio, le podestat,[8] que je déteste, méprise et abhorre depuis les pieds jusqu'à la tête.

PIPPO

Faites-lui donc vous-même votre réponse, car le voici; et quant à moi, je cesse de m'en mêler.

Scène II

Octave, Célio

OCTAVE

Comment, Célio, tu abandonnes la partie?

CÉLIO, *tenant un livre à la main*

Que veux-tu que je fasse?

OCTAVE

Te défies-tu de moi? Te voilà pâle comme la neige. D'où viens-tu?

CÉLIO

De chez ma mère.

OCTAVE

Pourquoi cette tristesse?

CÉLIO

Je ne sais. Pardonne, pardonne-moi, fais ce que tu voudras; va trouver Marianne, dis-lui que me tromper, c'est me donner la mort, et que ma vie est dans ses yeux.

OCTAVE

Eh! que diantre as-tu à faire de la mort? A propos de quoi y penses-tu?

CÉLIO

Mon ami, je l'ai devant les yeux.

OCTAVE

La Mort?

CÉLIO

Oui, l'Amour et la Mort.

OCTAVE

Qu'est-ce à dire?

CÉLIO

L'Amour et la Mort, Octave, se tiennent la main: celui-là est la source du plus grand bonheur que l'homme puisse rencontrer ici-bas; celle-ci met un terme à toutes les douleurs, à tous les maux.

OCTAVE

C'est un livre que tu as là?

CÉLIO

Oui, et que tu n'as probablement pas lu.

OCTAVE

Très probablement. Quand on en lit un, il n'y a pas de raison pour ne pas lire tous les autres.

CÉLIO, *lisant*

« Lorsque le cœur éprouve sincèrement un profond sentiment d'amour, il éprouve aussi comme une fatigue et une langueur qui lui font désirer de mourir. Pourquoi? je ne sais. »

OCTAVE

Ni moi non plus.

CÉLIO, *lisant*

« Peut-être est-ce l'effet d'un premier amour, peut-être que ce vaste désert où nous sommes effraye les regards de celui qui aime, peut-être que cette terre ne lui semble plus habitable, s'il n'y peut trouver ce bonheur nouveau, unique, infini, que son cœur lui représente. »

OCTAVE

Ah çà, mais, à qui en as-tu?

CÉLIO, *lisant*

« Le paysan, l'artisan grossier qui ne sait rien, la jeune fille timide, qui frémit d'ordinaire à la seule pensée de la mort, s'enhardit lorsqu'elle aime jusqu'à porter un regard sur un tombeau. » — Octave, la mort nous mène à Dieu, et mes genoux plient quand j'y pense. Bonsoir, mon cher ami.

OCTAVE

Où vas-tu?

CÉLIO

J'ai affaire en ville ce soir; adieu, fais ce que tu voudras.

OCTAVE

Tu as l'air d'aller te noyer. Mais cette mort dont tu parles, est-ce que tu en as peur, par hasard?

CÉLIO

Ah! que j'eusse pu me faire un nom dans les tournois et les batailles! qu'il m'eût été permis de porter les couleurs de Marianne et de les teindre de mon sang! qu'on m'eût donné un rival à combattre, une armée entière à défier! que le sacrifice de ma vie eût pu lui être utile! je sais agir, mais je ne sais pas parler. Ma langue ne sert point mon cœur, et je mourrai sans m'être fait comprendre, comme un muet dans une prison.

OCTAVE

Voyons, Célio, à quoi penses-tu? Il y a d'autres Mariannes sous le ciel; soupons ensemble, et moquons-nous de cette Marianne-là.

CÉLIO

Adieu, adieu, je ne puis m'arrêter plus longtemps. Je te verrai demain, mon ami.

Scène III

Octave, *seul*

Célio, écoute donc! nous te trouverons une Marianne bien gentille, douce comme un agneau. — En vérité, voilà qui est étrange! N'importe, je ne céderai pas. Je suis comme un homme qui tient la banque d'un pharaon pour le compte d'un autre et qui a la veine contre lui: il noierait plutôt son meilleur ami que de céder, et la colère de perdre avec l'argent d'autrui l'enflamme cent fois plus que ne le ferait sa propre ruine. — Ah! voici Marianne qui sort. Elle va sans doute à vêpres. — Elle approche lentement.

Scène IV

Octave, Marianne

OCTAVE

Belle Marianne, vous dormirez tranquille. Le cœur de Célio est à une autre, et ce n'est plus sous vos fenêtres qu'il donnera ses sérénades.

MARIANNE

Quel dommage! et quel grand malheur de n'avoir pu partager un amour comme celui-là. Voyez comme le hasard me contrarie! moi qui allais l'aimer.

OCTAVE

En vérité?

MARIANNE

Oui, sur mon âme, ce soir ou demain matin, dimanche au plus tard, je vous le jure. Qui pourrait ne pas réussir avec un ambassadeur tel que vous? Il faut croire que sa passion pour moi était quelque chose comme du chinois ou de l'arabe, puisqu'il lui fallait un interprète, et qu'elle ne pouvait s'expliquer toute seule.

OCTAVE

Raillez, raillez! nous ne vous craignons plus.

MARIANNE

Ou peut-être que cet amour n'était encore qu'un pauvre enfant à la mamelle, et vous, comme une sage nourrice, en le menant à la lisière, vous l'aurez laissé tomber la tête la première, en le promenant par la ville.

OCTAVE

La sage nourrice s'est contentée de lui faire boire d'un certain lait que la vôtre vous a versé sans doute, et généreusement; vous en avez encore sur vos lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles.

MARIANNE

Comment s'appelle ce lait merveilleux?

OCTAVE

L'indifférence. Vous ne savez ni aimer ni haïr, et vous êtes comme les roses du Bengale, Marianne, sans épine et sans parfum.

MARIANNE

Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance cette comparaison? Si vous ne brûlez pas le brouillon de vos harangues, donnez-le-moi, de grâce, que je les apprenne à ma perruche.

OCTAVE

Qu'y trouvez-vous qui puisse vous blesser? Une fleur sans parfum n'en est pas moins belle; bien au contraire, ce sont les plus belles que Dieu a faites ainsi; et il me semble que sur ce point-là vous n'avez pas le droit de vous plaindre.

MARIANNE

Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes? Voyez un peu ce qui m'arrive: il est décrété par le sort que Célio m'aime, ou croit m'aimer, lequel Célio l'a dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je l'aimerai. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant, chargé de me faire savoir que j'aie à aimer ledit seigneur Célio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. N'est-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents,[9] la montrer au doigt et faire de son nom le refrain d'une chanson

à boire? — Si elle refuse, au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable? Est-il une statue plus froide qu'elle? Et l'homme qui lui parle, qui ose l'arrêter en place publique son livre de messe à la main, n'a-t-il pas le droit de lui dire: Vous êtes une rose de Bengale sans épine et sans parfum?

OCTAVE

Cousine, cousine, ne vous fâchez pas.

MARIANNE

N'est-ce pas une chose bien ridicule que l'honnêteté et la foi jurée? que l'éducation d'une fille, la fierté d'un cœur qui s'est figuré qu'il vaut quelque chose, et qui, pour mériter le respect des autres, commence par se respecter lui-même? Tout cela n'est-il pas un rêve, une bulle de savon, qui, au premier soupir d'un cavalier à la mode, doit s'évaporer dans les airs?

OCTAVE

Vous vous méprenez sur mon compte et sur celui de Célio.

MARIANNE

Qu'est-ce après tout qu'une femme? L'occupation d'un moment, une ombre vaine qu'on fait semblant d'aimer, pour le plaisir de dire qu'on aime. Une femme! c'est une distraction. Ne pourrait-on pas dire, quand on en rencontre une: Voilà une belle fantaisie qui passe! Et ne serait-ce pas un grand écolier en de telles matières, que celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas: «Voilà peut-être le bonheur d'une vie entière,» et qui la laisserait passer? (*Elle sort.*)

Scène V

Octave, *puis* un Garçon d'Auberge

OCTAVE

Tra, tra, poum! poum! tra déra la la! — Quelle drôle de petite femme! (*Appelant à l'auberge.*) Hai! holà! (*A un garçon qui sort de l'auberge.*) Apportez-moi ici, sous cette tonnelle, une bouteille de quelque chose.

LE GARÇON

Ce qui vous plaira, excellence. Voulez-vous du lacryma-christi? [10]

OCTAVE

Soit, soit. (*Il écrit quelques mots au crayon.*) Allez-vous-en un peu chercher dans les rues d'alentour le seigneur Célio, qui porte un manteau sombre et un pourpoint [11] plus sombre encore. Vous lui direz qu'un de ses amis est là qui boit tout seul du lacryma-christi. Après quoi vous irez à la grande place, et vous remettrez ceci de ma part (*Il lui donne un feuillet de ses tablettes*) à une certaine Rosalinde qui est rousse, et qui est toujours à sa fenêtre.

Scène VI

Octave, *puis* Claudio, Tibia

OCTAVE, *seul*

Je ne sais ce que j'ai dans la gorge; je suis triste comme un lendemain de fête. Je ferai aussi bien de

dîner ici. Est-ce que j'ai envie de dormir? je me sens tout pétrifié. (*Claudio et Tibia entrent.*) Ah! cousin Claudio, vous êtes un beau juge; où allez-vous si vite?

CLAUDIO

Qu'entendez-vous par là, seigneur Octave?

OCTAVE

J'entends que vous êtes un podestat qui a de belles formes.

CLAUDIO

De langage ou de complexion?

OCTAVE

De langage, de langage. Votre robe est pleine d'éloquence, et vos bras sont deux charmantes parenthèses.

CLAUDIO

Soit dit en passant, seigneur Octave, le marteau de ma porte m'a tout l'air de vous avoir brûlé les doigts.

OCTAVE

En quelle façon, cousin plein de science? [12]

CLAUDIO

En y voulant frapper, cousin plein de finesse.

OCTAVE

Ajoute hardiment plein de respect, Claudio, pour le marteau de ta porte; mais tu peux le faire peindre à neuf, sans que je craigne de m'y salir les doigts.

CLAUDIO

En quelle façon, cousin plein de facéties?

OCTAVE

En n'y frappant jamais, cousin plein de causticité.

CLAUDIO

Cela vous est pourtant arrivé, puisque ma femme a enjoint à ses gens de vous fermer la porte au nez à la première occasion.[13]

OCTAVE

Tes lunettes sont myopes, juge plein de grâce; tu te trompes d'adresse dans ton compliment.

CLAUDIO

Mes lunettes sont excellentes, cousin plein de riposte. N'as-tu pas fait à ma femme une déclaration amoureuse?

OCTAVE

A quelle occasion,[14] subtil magistrat?

CLAUDIO

A l'occasion de ton ami Célio, messager complaisant; malheureusement j'ai tout entendu.

OCTAVE

Par quelle oreille, sénateur incorruptible?

CLAUDIO

Par celle de ma femme qui m'a tout raconté, godelureau chéri.

OCTAVE

Tout absolument, époux idolâtré! Rien n'est resté dans cette charmante oreille?

CLAUDIO

Il y est resté sa réponse, charmant pilier de cabaret, que je suis chargé de te faire.

OCTAVE

Je ne suis pas chargé de l'entendre, cher procès-verbal.

CLAUDIO

Ce sera donc ma porte en personne qui te la fera, aimable croupier de roulette, si tu t'avises de la consulter.

OCTAVE

C'est ce dont je ne me soucie guère, chère sentence de mort; je vivrai heureux sans cela.

CLAUDIO

Puisses-tu le faire en repos, cher cornet de passe-dix![15] je te souhaite mille prospérités. (*Il sort, suivi de Tibia.*)

OCTAVE

Rassure-toi sur ce sujet, cher verrou de prison; et dors tranquille comme à l'audience.

Scène VII

Octave, le Garçon

LE GARÇON

Monsieur, la demoiselle rousse n'est point à sa fenêtre; elle ne peut se rendre à votre invitation.

OCTAVE

Que le diable l'emporte, et toi aussi!

LE GARÇON

Et le monsieur au manteau sombre n'est pas dans les rues d'alentour; mais j'ai rencontré son laquais à qui j'ai dit d'aller le chercher. (*Il rentre à l'auberge.*)

OCTAVE

La peste soit de tout l'univers! Est-il décidé que je souperai seul aujourd'hui? Que diable vais-je devenir? (*Le garçon apporte un flacon de vin et une coupe, il les met sur la table et rentre à l'auberge.*) Bon! bon! ceci me convient. (*Il s'assied et se verse à boire.*) Je suis capable d'ensevelir ma tristesse dans ce vin, ou du moins ce vin dans ma tristesse. Ah! ah! les vêpres sont finies; voici Marianne qui revient.

Scène VIII

Octave, *assis*, Marianne

MARIANNE

Encore ici, seigneur Octave, et déjà à table? C'est un peu triste de s'enivrer tout seul.

OCTAVE

Le monde entier m'a abandonné. Je tâche d'y voir double, afin de me servir à moi-même de compagnie.

MARIANNE

Comment! pas un de vos amis, personne qui vous soulage de ce fardeau terrible, la solitude?

OCTAVE

Faut-il vous dire ma pensée? j'avais invité une certaine Rosalinde, qui est de mes amies; elle soupe en ville comme une personne de qualité.

MARIANNE

C'est une fâcheuse affaire, sans doute, et votre cœur en doit ressentir un vide effroyable.

OCTAVE

Un vide que je ne saurais exprimer, et que je communique en vain à cette coupe. Le carillon des vêpres m'a fendu le crâne pour tout l'après-dîner.

MARIANNE

Dites-moi, cousin, est-ce du vin à quinze sous la bouteille que vous buvez?

OCTAVE

N'en riez pas; c'est du lacryma-christi, ni plus ni moins, et délicieux.

MARIANNE

Cela m'étonne que vous ne buviez pas du vin à quinze sous; buvez-en, je vous en supplie.

OCTAVE

Pourquoi en boirais-je, s'il vous plaît?

MARIANNE

Goûtez-en; je suis sûre qu'il n'y a aucune différence avec celui-là.

OCTAVE

Il y en a une aussi grande qu'entre le soleil et une lanterne.

MARIANNE

Non, vous dis-je, c'est la même chose.

OCTAVE

Dieu m'en préserve! vous moquez-vous de moi?

MARIANNE

Vous trouvez qu'il y a une grande différence?

OCTAVE

Assurément.

MARIANNE

Je croyais qu'il en était du vin comme des femmes. Quel misérable cœur est-ce donc que le vôtre, pour que vos lèvres lui fassent la leçon? Vous ne boiriez pas le vin que boit le peuple; vous aimez les femmes qu'il aime. L'esprit généreux et poétique de ce flacon doré, ces sucs merveilleux que la lave du Vésuve a cuvés sous son ardent soleil, vous conduiront à quelque banal semblant de plaisir; vous rougiriez de boire un vin grossier, votre gorge se soulèverait. — Ah! vos lèvres sont délicates, mais votre cœur s'enivre à bon marché! — Bonsoir, cousin; puisse Rosalinde venir consoler vos ennuis!

OCTAVE

Deux mots, de grâce, belle Marianne, et ma réponse sera courte. Combien de temps pensez-vous qu'il faille faire la cour à la bouteille que vous voyez, pour obtenir d'elle un accueil favorable? Elle est, comme vous dites,

toute pleine d'un esprit céleste, et le vin du peuple lui ressemble aussi peu qu'un paysan à son seigneur. Cependant, regardez comme elle est bonne personne ! Un mot a suffi pour la faire sortir du cellier; toute poudreuse encore, elle s'en est échappée pour me donner un quart d'heure d'oubli, et mourir ! Sa couronne, empourprée de cire odorante, est aussitôt tombée en poussière, et je ne puis vous le cacher, elle a failli passer tout entière sur mes lèvres dans la chaleur de son premier baiser.

MARIANNE

Êtes-vous sûr qu'elle en vaut davantage? Et si vous êtes un de ses vrais amants, n'iriez-vous pas, si la recette en était perdue, en chercher la dernière goutte jusque dans la bouche du volcan?

OCTAVE

Elle n'en vaut ni plus ni moins. Dieu n'en a pas caché la source au sommet d'un pic inabordable, au fond d'une caverne profonde; il l'a suspendue en grappes dorées sur nos brillants coteaux. Elle est, il est vrai, rare et précieuse, mais elle ne défend pas qu'on l'approche. Elle se laisse voir aux rayons du soleil, et toute une cour d'abeilles et de frelons murmure autour d'elle matin et soir. Le voyageur dévoré de soif peut se reposer sous ses rameaux verts; jamais elle ne l'a laissé languir, jamais elle ne lui a refusé les douces larmes dont son cœur est plein. Ah ! Marianne ! c'est un don fatal que la beauté ! La sagesse dont elle se vante est sœur de l'avarice, et il y a parfois plus de miséricorde

pour ses faiblesses que pour sa cruauté. — Bonsoir, cousine; puisse Célio vous oublier! (*Il entre dans l'auberge.*)

Scène IX

Claudio, Marianne

CLAUDIO

Pensez-vous que je sois un mannequin, et que je me promène sur la terre pour servir d'épouvantail aux oiseaux?

MARIANNE

D'où vous vient cette gracieuse idée?

CLAUDIO

Pensez-vous qu'un homme de mon poids ignore la valeur des mots, et qu'on puisse se jouer de sa crédulité comme de celle d'un danseur ambulant?

MARIANNE

A qui en avez-vous ce soir? [16]

CLAUDIO

Pensez-vous que je n'ai pas entendu vos propres paroles:

Si cet homme ou son ami se présente à ma porte, qu'on «la lui fasse fermer!» Et croyez-vous que je trouve convenable de vous voir converser librement avec lui sous une tonnelle?

MARIANNE

Vous m'avez vue sous une tonnelle?

CLAUDIO

Oui, oui, de ces yeux que voilà, sous la tonnelle de ce cabaret. La tonnelle d'un cabaret n'est point un lieu de conversation pour la femme d'un magistrat, et il est inutile de faire fermer sa porte quand on se renvoie le dé en plein air avec si peu de retenue.

MARIANNE

Depuis quand m'est-il défendu de causer avec un de vos parents?

CLAUDIO

Quand un de mes parents est un de vos amants, il est fort bien fait de s'en abstenir.

MARIANNE

Octave, un de mes amants! Perdez-vous la tête? Il n'a de sa vie fait la cour à personne.

CLAUDIO

Son caractère est vicieux; c'est un coureur de tripots.

MARIANNE

Raison de plus pour qu'il ne soit pas, comme vous dites fort agréablement, *un de mes amants*. Il me plaît de causer avec Octave sous la tonnelle d'un cabaret.

CLAUDIO

Ne me poussez pas à quelque fâcheuse extrémité par vos extravagances, et réfléchissez à ce que vous faites.

MARIANNE

A quelle extrémité voulez-vous que je vous pousse? Je suis curieuse de savoir ce que vous feriez.

CLAUDIO

Je vous défendrais de le voir et d'échanger avec lui aucune parole, soit dans ma maison, soit dans une maison tierce, soit en plein air.

MARIANNE

Ah! ah! vraiment, voilà qui est nouveau! Octave est mon parent tout autant que le vôtre; je prétends lui parler quand bon me semblera, en plein air ou ailleurs, et dans notre maison, s'il lui plaît d'y venir.

CLAUDIO

Souvenez-vous de cette dernière phrase que vous venez de prononcer. Je vous ménage un châtiment exemplaire si vous allez contre ma volonté.

MARIANNE

Trouvez bon que j'aille d'après la mienne, et ménagez-moi ce qui vous plaira; je m'en soucie comme de cela.

CLAUDIO

Marianne, brisons cet entretien. Ou vous sentirez l'inconvenance de s'arrêter sous une tonnelle, ou vous me réduirez à une violence qui répugne à mon habit. (*Il sort.*)

Scène X

MARIANNE, *seule*

Holà! quelqu'un! (*A un domestique qui entre.*) Voyez-vous là, dans cette maison, ce jeune homme assis devant une table? Allez lui dire que j'ai à lui parler et qu'il prenne la peine de venir ici. (*Le domestique entre dans l'auberge.*) Voilà qui est nouveau!

Pour qui me prend-on? Quel mal y a-t-il donc? comment donc suis-je faite aujourd'hui? voilà une robe affreuse! — Qu'est-ce que cela signifie? vous me réduirez à la violence! quelle violence? — Je voudrais que ma mère fût là. Ah! bah! elle est de son avis dès qu'il dit un mot. J'ai une envie de battre quelqu'un. — Je suis bien bonne, en vérité! Ah! c'est donc là le commencement? On me l'avait prédit, je le savais, je m'y attendais! — Patience! patience! Il me ménage un châtiment, et lequel, par hasard? Je voudrais bien savoir ce qu'il veut dire.

Scène XI

Octave, Marianne

MARIANNE

Approchez, Octave, j'ai à vous parler. J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit sur le compte de votre ami Célio. Dites-moi, pourquoi ne s'explique-t-il pas lui-même?

OCTAVE

Par une raison assez simple: il vous a écrit, et vous avez déchiré ses lettres; il vous a envoyé quelqu'un, et vous lui avez fermé la bouche; il vous a donné des concerts, vous l'avez laissé dans la rue. Ma foi! il s'est donné au diable, et l'on s'y donnerait à moins.

MARIANNE

Cela veut dire qu'il a songé à vous?

OCTAVE

Oui.

MARIANNE

Eh bien ! parlez-moi de lui.

OCTAVE

Sérieusement?

MARIANNE

Oui, oui, sérieusement; me voilà, j'écoute.

OCTAVE

Vous voulez rire.

MARIANNE

Quel pitoyable avocat êtes-vous donc? Parlez, que je veuille rire ou non.

OCTAVE

Que regardez-vous à droite et à gauche? En vérité, vous êtes en colère.

MARIANNE

Je veux me mettre à la mode, Octave, je veux prendre un cavalier servant. N'est-ce pas ainsi que cela s'appelle? Si je vous ai bien compris tout à l'heure, ne me reprochiez-vous pas, avec votre bouteille, de me montrer trop sévère et d'éloigner de moi ceux qui m'aiment? Soit, je consens à les entendre. Je suis menacée, je suis outragée, et, je vous le demande, l'ai-je mérité?

OCTAVE

Non, assurément, tant s'en faut ! [17]

MARIANNE

Je ne sais ni mentir ni tromper personne, et c'est justement par cette raison que je ne veux pas être

contrainte; et, Sigisbé ou Patito, quelle femme, en Italie, ne souffre auprès d'elle ceux qui essayent de lui parler d'amour, sans qu'on voie à cela ni crime ni mensonge? Vous dites qu'on me donne des concerts et que je laisse les gens dans la rue? eh bien, je les y laisserai encore, mais ma jalousie sera entr'ouverte, je serai là, j'écouterai.

OCTAVE

Puis je répéter à Célio?...

MARIANNE

Célio ou tout autre, peu m'importe! — Que me conseillez-vous, Octave? Voyez, je m'en rapporte à vous. Eh bien, vous ne parlez pas? Je vous dis que je le veux. — Oui, ce soir même, j'ai envie qu'on me donne une sérénade, et il me plaira de l'entendre. Je suis curieuse de voir si on me le défendra. (*Lui donnant un nœud de rubans de sa robe.*) Tenez, voilà mes couleurs. Qui vous voudrez les portera.

OCTAVE

Marianne! quelle que soit la raison qui a pu vous inspirer une minute de complaisance, puisque vous m'avez appelé, puisque vous consentez à m'entendre, au nom du ciel, restez la même une minute encore; permettez-moi de vous parler.

MARIANNE

Que voulez-vous me dire?

OCTAVE

Si jamais homme au monde a été digne de vous

comprendre, digne de vivre et de mourir pour vous, cet homme est Célio. Je n'ai jamais valu grand'chose, et je me rends cette justice que la passion dont je fais l'éloge trouve un misérable interprète. Vous, si belle, si jeune ! si vous saviez quel trésor de bonheur repose en vous, en lui ! dans cette fraîche aurore de jeunesse, dans cette rosée céleste de la vie, dans ce premier accord de deux âmes jumelles ! je ne vous parle pas de sa souffrance, de cette douce et tendre mélancolie qui ne s'est jamais lassée de vos rigueurs, et qui en mourrait sans se plaindre ! Oui, Marianne, il en mourra. Que puis-je vous dire? Qu'inventerai-je pour donner à mes paroles la force qui leur manque? Je ne sais pas le langage de l'amour. Regardez dans votre âme; c'est elle qui peut vous parler de la sienne. Y a-t-il un pouvoir capable de vous toucher? Vous qui savez supplier Dieu, existe-t-il une prière qui puisse rendre ce dont mon cœur est plein? (*Il se jette à genoux.*)

MARIANNE

Relevez-vous, Octave. En vérité, si quelqu'un venait, ne croirait-on pas, à vous entendre, que c'est pour vous que vous plaidez?

OCTAVE

Marianne ! Marianne ! au nom du ciel, ne souriez pas ! ne fermez pas votre cœur au premier éclair qui l'ait peut-être traversé !

MARIANNE

Êtes-vous sûr qu'il ne me soit pas permis de sourire?

OCTAVE, *se relevant*

Oui, vous avez raison, je sais tout le tort que mon amitié peut faire. Je sais qui je suis; je le sens: un pareil langage dans ma bouche a l'air d'une raillerie. Vous doutez de la sincérité de mes paroles; jamais peut-être je n'ai senti avec plus d'amertume qu'en ce moment le peu de confiance que je puis inspirer.

MARIANNE

Pourquoi cela? vous voyez que j'écoute. Célio me déplaît; je ne veux pas de lui. Parlez-moi de quelque autre, de qui vous voudrez.

OCTAVE

O femme trois fois femme! Célio vous déplaît — mais le premier venu vous plaira peut-être. L'homme qui vous aime, qui s'attache à vos pas, qui mourrait de bon cœur sur un mot de votre bouche, celui-là vous déplaît! Il est jeune, beau, riche et digne en tout point de vous; mais il vous déplaît! et le premier venu vous plaira.

MARIANNE

Faites ce que je vous dis, ou ne me revoyez jamais. (*Elle entre dans la maison.*)

Scène XII

OCTAVE, *seul*

Vous êtes bien jolie, Marianne, et votre petit caprice de colère est un charmant traité de paix. Il ne me fau-

drait pas beaucoup d'orgueil pour le comprendre; un peu de perfidie suffirait. Ce sera pourtant Célio qui en profitera.

Scène XIII

Célio, Octave

CÉLIO

Tu m'as fait demander, mon ami; eh bien, quelle nouvelle?

OCTAVE

Pique ce ruban à ton bonnet, Célio; prends ta guitare et ton épée; notre cause est à moitié gagnée.

CÉLIO

Au nom du ciel, ne te ris pas de moi.

OCTAVE

La nuit sera belle — la lune va paraître à l'horizon. Marianne sera seule ce soir derrière sa jalousie; elle consent à t'écouter.

CÉLIO

Est-ce vrai? est-ce vrai? ou tu es ma vie, Octave, ou tu es sans pitié.

OCTAVE

Je te dis que tout est convenu. Une chanson sous la fenêtre; un bon manteau bien long, un poignard dans la poche, un masque sur le nez... As-tu un masque?

CÉLIO

Non.

OCTAVE

Point de masque? — Amoureux, et en carnaval! Ce garçon-là ne pense à rien. Va donc t'équiper au plus vite.

CÉLIO

Ah! mon Dieu! le cœur me manque.

OCTAVE

Courage, mon ami! En route! tu m'embrasseras en revenant. En route! en route! la nuit s'avance. (*Célio sort.*) Le cœur lui manque, dit-il! et à moi aussi, car je n'ai dîné qu'à moitié. Pour récompense de mes peines, je vais me donner à souper. (*Appelant.*) Hai! holà! Giovanni! Beppo!... (*Il entre à l'auberge.*)

Scène XIV

TIBIA, CLAUDIO, MARIANNE, *sur le balcon*, DEUX SPADASSINS

CLAUDIO, *aux spadassins*

Laissez-le entrer, et jetez-vous sur lui, dès qu'il sera parvenu à ce bosquet. (*Un des spadassins sort.*)

MARIANNE, *sur le balcon, à part*

Que vois-je? mon mari et Tibia!

TIBIA, *à Claudio*

Et s'il entre par l'autre côté?

CLAUDIO

Comment, Tibia, par l'autre côté! verrais-je ainsi échouer tout mon plan?

MARIANNE, *à part*

Que disent-ils?

TIBIA

Cette place étant un carrefour, on peut y venir à droite et à gauche.

CLAUDIO

Tu as raison, je n'y avais pas songé.

TIBIA

Que faire, monsieur, s'il arrive par la gauche?

CLAUDIO

Alors, attendez-le au coin du mur.

MARIANNE, *à part*

O ciel! qu'ai-je entendu?

TIBIA

Et s'il se présente par la droite?

CLAUDIO

Attendez un peu. — Vous ferez la même chose. (*L'autre spadassin sort.*)

MARIANNE, *à part*

Comment avertir Octave?

TIBIA

Le voilà qui arrive. Tenez, monsieur, voyez comme son ombre est grande! c'est un homme d'une belle stature.

CLAUDIO

Retirons-nous à l'écart, et frappez quand il en sera temps.

Scène XV

Célio, *masqué*, Marianne, *sur le balcon*

célio, *s'approchant du balcon*

Marianne! Marianne! êtes-vous là?

MARIANNE

Fuyez, fuyez, Octave!

CÉLIO

Seigneur, mon Dieu! quel nom ai-je entendu?

MARIANNE

La maison est entourée d'assassins; mon mari a écouté notre conversation, et votre mort est certaine, si vous restez une minute encore.

CÉLIO

Est-ce un rêve? suis-je Célio?

MARIANNE

Octave, Octave, au nom du ciel, ne vous arrêtez pas! Puisse-t-il être encore temps de vous échapper! Demain, trouvez-vous à midi derrière le jardin, j'y serai. (*Elle quitte le balcon.*)

Scène XVI

Célio, Tibia

Tibia le suit et se cache.

célio, *se démasquant et tirant son épée*

O mort! puisque tu es là, viens donc à mon secours.[18] Octave, traître Octave! puisse mon sang retomber sur

toi ! Dans quel but, dans quel intérêt tu m'as envoyé dans ce piège affreux, je ne le puis comprendre, mais je le saurai, puisque j'y suis venu; et fût-ce aux dépens de ma vie, j'apprendrai le mot de cette horrible énigme. (*Il sort, Tibia le suit.*)

Scène XVII

Octave, *seul, sortant de l'auberge*

Ah ! — où vais-je aller à présent? j'ai fait quelque chose pour le bonheur d'autrui, qu'inventerai-je pour mon plaisir? Ma foi ! voilà une belle nuit, et vraiment celle-ci doit m'être comptée ! — En vérité, cette femme était belle, et sa petite colère lui allait bien ! D'où venait-elle? c'est ce que j'ignore. — Qu'importe comment la bille d'ivoire tombe sur le numéro que nous avons appelé! Souffler une maîtresse à un ami, c'est une rouerie trop commune pour moi. La véritable affaire était de souper ! Il est clair que Célio est à jeun. — Comme tu m'aurais détesté, Marianne, si je t'avais aimée ! comme tu m'aurais fermé ta porte ! comme ton bélître de mari t'aurait paru un Adonis, un Sylvain, en comparaison de moi ! — Où est donc la raison de tout cela? La raison de tout c'est la fortune ! Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Célio n'était-il pas désolé ce matin, et maintenant... (*On entend un bruit sourd et un cliquetis d'épées.*) Qu'ai-je entendu? quel est ce bruit?

Célio, *d'une voix étouffée*

A moi !...

OCTAVE

Célio! c'est la voix de Célio. (*Courant à la grille.*) Ouvrez, ou j'enfonce la grille!

Scène XVIII

Octave, Claudio

CLAUDIO, *paraissant*

Que voulez-vous?

OCTAVE

Où est Célio?

CLAUDIO

Je ne pense pas que son habitude soit de coucher dans cette maison.

OCTAVE

Si tu l'as assassiné, Claudio, prends garde à toi; je te tordrai le cou de ces mains que voilà.

CLAUDIO

Êtes-vous fou ou somnambule? Cherchez dans ce jardin, si bon vous semble; je n'y ai vu entrer personne; et si quelqu'un l'a voulu faire, il me semble que j'avais le droit de ne pas lui ouvrir. (*Octave entre, Claudio va au-devant de Tibia et lui dit:*) Tout est-il fini comme je l'ai ordonné?

TIBIA

Qui, monsieur, soyez en repos; ils peuvent chercher tant qu'ils voudront.

CLAUDIO

Maintenant songeons à ma femme, et allons prévenir sa mère. (*Ils sortent.*)

Scène XIX

Marianne, *seule*

Cela est certain; je ne me trompe pas — j'ai bien vu, j'ai bien entendu. Derrière la maison, à travers les arbres, j'ai vu des ombres dispersées çá et là, se joindre tout à coup et fondre sur lui. J'ai entendu le bruit des épées, puis un cri étouffé, le plus sinistre, le dernier appel! — Pauvre Octave! tout brave qu'il est (car il est brave), ils l'ont surpris, ils l'ont entraîné. Est-il possible, est-il croyable qu'une pareille faute soit payée si cher? Est-il possible que si peu de bon sens puisse donner tant de cruauté? Et moi qui ai agi si légèrement, si follement par pure plaisanterie, par pur caprice! — Il faut que je le voie, il faut que je sache...

Scène XX

Marianne, Octave

Octave entre l'épée à la main en regardant de tous côtés

MARIANNE

Octave, est-ce vous?

OCTAVE

C'est moi, Marianne. — Célio n'est plus!

MARIANNE

Célio, dites-vous? Comment se peut-il?...

OCTAVE

Il n'est plus !

MARIANNE

O ciel !

OCTAVE

Il n'est plus ! N'allez pas par là.

MARIANNE

Où voulez-vous que j'aille? Je suis perdue ! Il faut partir, Octave, il faut fuir ! — Claudio sûrement n'est pas dans la maison?

OCTAVE

Non; ils ont pris leurs précautions, et m'ont laissé prudemment seul.

MARIANNE

Je le connais, je suis perdue, et vous peut-être aussi... Partons ! ils vont revenir, et tout à l'heure.

OCTAVE

Partez si vous voulez; je reste. S'ils doivent revenir ils me trouveront, et, quoi qu'il advienne, je les attendrai. Je veux veiller près de lui dans son dernier sommeil.

MARIANNE

Mais moi, m'abandonnerez-vous? Savez-vous à quel danger vous vous exposez, et jusqu'où peut aller leur vengeance?

OCTAVE

Regardez là-bas, derrière ces arbres, cette petite place sombre, au coin de la muraille; là est couché

mon seul ami; quant au reste, je ne m'en soucie guère.

MARIANNE

Pas même de votre vie — ni de la mienne?

OCTAVE

Pas même de cela. Regardez là-bas!... Moi seul au monde je l'ai connu. Posez sur sa tombe une urne d'albâtre couverte d'un long voile de deuil, ce sera sa parfaite image. C'est ainsi qu'une douce mélancolie voilait les perfections de cette âme tendre et délicate... Elle eût été heureuse la femme qui l'eût aimé.

MARIANNE

L'aurait-il défendue si elle avait couru un danger?

OCTAVE

Oui, sans nul doute, il l'aurait fait! — Lui seul était capable d'un dévouement sans bornes; lui seul eût consacré sa vie entière à la femme qu'il aimait, aussi facilement qu'il a bravé la mort pour elle.

MARIANNE

Et vous, Octave, ne le feriez-vous pas?

OCTAVE

Moi? — moi, je ne suis qu'un débauché sans cœur; je n'estime point les femmes. L'amour que j'inspire est comme celui que je ressens, l'ivresse passagère d'un songe. Ma gaieté n'est qu'un masque; mon cœur est plus vieux qu'elle! Ah! je ne suis qu'un lâche! sa mort n'est point vengée! (*Il jette à terre son épée.*)

MARIANNE

Comment aurait-elle pu l'être?... Claudio est trop vieux pour accepter un duel, et trop puissant dans cette ville pour rien craindre de vous.

OCTAVE

Célio m'aurait vengé, si j'étais mort pour lui comme il est mort pour moi. Son tombeau m'appartient; c'est moi qu'ils ont étendu dans cette sombre allée; c'est pour moi qu'ils avaient aiguisé leurs épées; c'est moi qu'ils ont tué!... Adieu la gaieté de ma jeunesse, l'insouciante folie, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve! Adieu les bruyants repas, les causeries du soir, les sérénades sous les balcons dorés! Adieu Naples et ses femmes, les mascarades à la lueur des torches, les longs soupers à l'ombre des forêts! Adieu l'amour et l'amitié! — Ma place est vide sur la terre.

MARIANNE

En êtes-vous bien sûr, Octave? Pourquoi dites-vous: adieu l'amour?

OCTAVE

Je ne vous aime pas, Marianne; c'était Célio qui vous aimait.

BARBERINE

1835

BARBERINE

In a volume entitled "Le Théâtre au Moyen Age" J. Mortensen comments on a play, "Bérengier." The plot is similar to that of "Barberine," as a few sentences show: "en même temps que lui (Oste) arrive à l'armée un chevalier étranger nommé Bérengier, qui se vante qu'aucune femme ne peut lui résister si seulement il lui parle trois fois. Oste gage sa couronne que sa femme lui sera fidèle quoi qu'il arrive. L'événement montre bien que cette confiance était justifiée." Of course "Cymbeline" comes to mind also. The plot of "Barberine" is a not unfamiliar story, but in this play the dénoûment has a whimsical turn thoroughly characteristic of Musset. Instead of closing in an outburst of heroics, the situation clears in a burst of laughter. That "fond de raison" which Musset possessed in spite of his apparently inconsequential view of everything guided him past the danger of treating seriously a situation which was pure comedy.

BARBERINE

Personnages

Béatrix d'Aragon, reine de Hongrie
Le Comte Ulric, gentilhomme bohémien
Astolphe de Rosemberg, jeune baron hongrois
Le Chevalier Uladislas, chevalier de fortune
Polacco, marchand ambulant
Barberine, femme d'Ulric
Kalekairi, jeune suivante turque
Courtisans, etc.

La scène est en Hongrie

ACTE PREMIER

Une route devant une hôtellerie. — Un château gothique au fond, dans les montagnes

Scène première

Rosemberg, L'Hôtelier

ROSEMBERG

Comment! point de logis pour moi! point d'écurie pour mes chevaux! une grange! une misérable grange!

L'HÔTELIER

J'en suis bien désolé, monsieur.

ROSEMBERG

A qui parles-tu, par hasard?

L'HÔTELIER

Excusez-moi, mon beau jeune seigneur. Si cela ne dépendait que de ma volonté, toute ma pauvre maison serait bien à votre service — mais vous n'ignorez pas que cette hôtellerie est sur la route d'Albe Royale, l'auguste séjour de nos Rois, où, depuis un temps immémorial, on les couronne et on les enterre.

ROSEMBERG

Je le sais bien, puisque j'y vais !

L'HÔTELIER

Bonté du ciel ! vous allez faire la guerre?

ROSEMBERG

Adresse tes questions à mes palefreniers, et songe à me donner tout d'abord la meilleure chambre de ton vilain taudis.

L'HÔTELIER

Hé ! monseigneur,[1] c'est impossible ! il y a au premier quatre barons moraves, au second, une dame de la Transylvanie, et au troisième, dans une petite chambre, un comte bohémien, monseigneur, avec sa femme qui est bien jolie !

ROSEMBERG

Mets-les à la porte.

L'HÔTELIER

Ah ! mon cher seigneur, vous ne voudriez pas être la cause de la ruine d'un pauvre homme. Depuis que nous sommes en guerre avec les Turcs, si vous saviez le monde qui passe par ici !

ROSEMBERG

Eh! que m'importe ces gens-là? dis-leur que je me nomme Astolphe de Rosemberg.

L'HÔTELIER

Cela se peut bien, monseigneur, mais ce n'est pas une raison...

ROSEMBERG

Tu fais l'insolent, je suppose. Si je lève une fois ma cravache...

L'HÔTELIER

Ce n'est pas l'action d'un gentilhomme de maltraiter les honnêtes gens.

ROSEMBERG, *le menaçant*

Ah! tu raisonnes?... je t'apprendrai...

Scène II

Les Mêmes. (*Quelques valets accourent.*) Le Chevalier Uladislas *sort de l'hôtellerie*

LE CHEVALIER, *sur le pas de la porte*

Qu'est-ce, messieurs? Qu'y a-t-il donc?

L'HÔTELIER

Je vous prends à témoin, monsieur le chevalier. Ce jeune seigneur me cherche querelle, parce que mon hôtellerie est pleine.

ROSEMBERG

Je te cherche querelle, manant![2] Querelle... à un homme de ton espèce?

L'HOTELIER

Un homme, monsieur, de quelque espèce qu'il soit, a toujours une espèce de dos, et si on vient lui administrer une espèce de coup de bâton...

LE CHEVALIER, *s'avançant, à l'hôtelier*

Ne te fâche pas, ne t'effraie pas; je vais accommoder les choses. (*A Rosemberg.*) Seigneur, je vous salue. Vous allez à la cour du roi de Hongrie? (*L'hôtelier et les valets se retirent.*)

ROSEMBERG

Oui, chevalier, c'est mon début, et je suis fort pressé d'arriver.

LE CHEVALIER

Et vous vous plaignez, à ce que je vois, de trouver la route encombrée.

ROSEMBERG

Mais oui, cela ne m'amuse pas.

LE CHEVALIER

Il est vrai que cette petite affaire, que nous avons avec les mécréants, nous attire à la cour un fort gros flot de monde. Il est peu de gens de cœur qui ne veuillent s'en mêler, et moi-même, j'y ai pris part. C'est ce qui rend nos abords [3] difficiles.

ROSEMBERG

Oh! mon Dieu! je ne comptais pas rester longtemps dans cette masure. C'est le ton de ce drôle qui m'a irrité.

LE CHEVALIER

S'il en est ainsi, seigneur...

ROSEMBERG

Rosemberg.

LE CHEVALIER

Seigneur Rosemberg, on me nomme le chevalier Uladislas. Il ne m'appartient point de faire mon propre éloge, mais pour peu que vous soyez instruit de ce qui se fait dans nos armées, mon nom doit vous être connu. Le vôtre ne m'est pas nouveau, j'ai vu des Rosemberg à Baden. (*Rosemberg salue.*) Si donc vous n'êtes ici qu'en passant...

ROSEMBERG

Oui, seulement pour déjeuner, et faire rafraîchir les chevaux.

LE CHEVALIER

J'étais à table, et je mangeais un excellent poisson du lac Balaton, lorsque le bruit de votre voix est venu frapper mes oreilles. Si le voisinage de mes hommes d'armes, et la compagnie d'un vieux capitaine ne sont pas choses qui vous épouvantent, je vous offre de grand cœur une place à notre repas.

ROSEMBERG

J'accepte votre offre avec empressement, et je le tiens à grand honneur.

LE CHEVALIER

Veuillez donc entrer, je vous prie. Un bon plat cuit à point est comme une jolie femme; cela n'attend pas.

ROSEMBERG

Je le sais bien. Peste! à propos de jolie femme... (*Ulric et Barberine entrent par une autre porte de l'auberge.*)
Il me semble qu'en voilà une...

LE CHEVALIER

Vous n'avez pas mauvais goût, jeune homme.

ROSEMBERG

A moins d'être aveugle... La connaissez-vous?

LE CHEVALIER

Si je la connais? assurément. C'est la femme d'un gentilhomme bohémien. Venez, venez, je vous conterai cela. (*Ils entrent dans la maison.*)

Scène III

Ulric, Barberine, *appuyée sur son bras*

BARBERINE

Il faut donc vous quitter ici!

ULRIC

Pour peu de temps; je reviendrai bientôt.

BARBERINE

Il faut donc vous laisser partir, et retourner dans ce vieux château, où je suis si seule à vous attendre!

ULRIC

Je vais voir votre oncle, ma chère. Pourquoi cette tristesse aujourd'hui?

BARBERINE

C'est à vous qu'il faut le demander. Vous reviendrez bientôt, dites-vous? S'il en est ainsi, je ne suis pas triste. Mais ne l'êtes-vous pas vous-même?

ULRIC

Quand le ciel est ainsi chargé de pluie et de brouillard, je ne sais que devenir.

BARBERINE

Mon cher seigneur, je vous demande une grâce.

ULRIC

Quel hiver! quel hiver s'apprête! quels chemins! quel temps! la nature se resserre en frissonnant, comme si tout ce qui vit allait mourir.

BARBERINE

Je vous prie d'abord de m'écouter, et en second lieu de me faire une grâce.

ULRIC

Que veux-tu, mon âme? pardonne-moi; je ne sais ce que j'ai aujourd'hui.

BARBERINE

Ni moi non plus, je ne sais ce que tu as, et la grâce que vous me ferez, Ulric, c'est de le dire à votre femme.

ULRIC

Eh! mon Dieu! non, je n'ai rien à te dire, aucun secret.

BARBERINE

Je ne suis pas une Portia; je ne me ferai pas une piqûre d'épingle pour prouver que je suis courageuse. Mais tu n'es pas non plus un Brutus, et tu n'as pas envie de tuer notre bon roi Mathias Corvin. Écoute, il n'y aura pas pour cela de grandes paroles, ni de serments, ni même besoin de me mettre à genoux. Tu as du chagrin. Viens près de moi; voici ma main — c'est le vrai chemin de mon cœur, et le tien y viendra si je l'appelle.

ULRIC

Comme tu me le demandes naïvement, je te répondrai de même. Ton père n'était pas riche; le mien l'était, mais il a dissipé ses biens. Nous voilà tous deux, mariés bien jeunes, et nous possédons de grands titres, mais bien peu avec. Je me chagrine de n'avoir pas de quoi te rendre heureuse et riche, comme Dieu t'a rendue bonne et belle. Notre revenu est si médiocre ! et cependant je ne veux pas l'augmenter en laissant pâtir nos fermiers. Ils ne payeront jamais, de mon vivant, plus qu'ils ne payaient à mon père. Je pense à me mettre au service du Roi, et à aller à la cour.

BARBERINE

C'est en effet un bon parti à prendre. Le roi n'a jamais mal reçu un gentilhomme de mérite; la fortune ne se fait point attendre auprès de lui, quand on te ressemble.

ULRIC

C'est vrai, mais si je pars, il faut que je te laisse ici;

car pour quitter cette maison où nous vivons à si grand'-peine, il faut être sûr de pouvoir vivre ailleurs, et je ne puis me décider à te laisser seule.

BARBERINE

Pourquoi?

ULRIC

Tu demandes pourquoi? et que fais-tu donc maintenant? ne viens-tu pas de m'arracher un secret que j'avais résolu de cacher? et que t'a-t-il fallu pour cela? un sourire!

BARBERINE

Tu es jaloux?

ULRIC

Non, mon amour, mais vous êtes belle. Que feras-tu si je m'en vais? tous les seigneurs des environs ne vont-ils pas rôder par les chemins? et moi, qui m'en irai si loin courir après une ombre, ne perdrai-je pas le sommeil? Ah! Barberine, loin des yeux, loin du cœur.[4]

BARBERINE

Écoute; Dieu m'est témoin que je me contenterais toute ma vie de ce vieux château et du peu de terres que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée, et je m'endors contente sur ton cœur.

ULRIC

Ange que tu es!

BARBERINE

Je suis un ange, mais un ange femme; c'est-à-dire que si j'avais une paire de chevaux, nous irions avec à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte, et que cela fît enrager les voisins. Je t'assure que rien ne nous rend légères, nous autres, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds.

ULRIC

Eh bien donc?

BARBERINE

Eh bien donc! le roi Mathias ne peut manquer de te bien recevoir, ni toi de faire fortune à sa cour. Je te conseille d'y aller. Si je ne peux pas t'y suivre — eh bien, comme je t'ai tendu tout à l'heure une main pour te demander le secret de ton cœur, ainsi, Ulric, je te la tends encore, et je te jure que je te serai fidèle.

ULRIC

Voici la mienne.

BARBERINE

Celui qui sait aimer peut seul savoir combien on l'aime. Fais seller ton cheval. Pars seul, et toutes les fois que tu douteras de ta femme pense que ta femme est assise à ta porte, qu'elle regarde la route, et qu'elle ne doute pas de toi. Viens, mon ami, Ludwig nous attend.

Scène IV

Le Chevalier, Rosemberg

ROSEMBERG

Je ne connais rien de plus agréable, après qu'on a bien déjeuné, que de s'asseoir en plein air avec des personnes d'esprit, et de causer librement des femmes sur un ton convenable.

LE CHEVALIER

Vous êtes recommandé à la Reine?

ROSEMBERG

Oui, j'espère être bien reçu. (*Ils s'asseoient.*)

LE CHEVALIER

Ne doutez pas de succès, et vous en aurez. — Pendant la dernière guerre que nous fîmes contre les Turcs, sous le Voïvode de Transylvanie, je rencontrai un soir, dans une forêt profonde, une jeune fille égarée.

ROSEMBERG

Quel était le nom de la forêt?

LE CHEVALIER

C'était une certaine forêt sur les bords de la mer Caspienne.

ROSEMBERG

Je ne la connais pas, même par les livres.

LE CHEVALIER

Cette pauvre fille était attaquée par trois brigands

couverts de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, et montés sur des chevaux excellents.

ROSEMBERG

A quel point vos paroles m'intéressent ! je suis tout oreilles.

LE CHEVALIER

Je mis pied à terre, et, tirant mon épée, je leur ordonnai de s'éloigner. Permettez-moi de ne pas faire mon éloge; vous comprenez que je fus forcé de les tuer tous les trois. Après un combat des plus sanglants...

ROSEMBERG

Reçûtes-vous quelque blessure?

LE CHEVALIER

L'un d'eux seulement faillit me percer de sa lance; mais, l'ayant évitée, je lui déchargeai sur la tête un coup d'épée si violent, qu'il tomba raide mort. M'approchant aussitôt de la jeune fille, je reconnus en elle une princesse qu'il m'est impossible de vous nommer.

ROSEMBERG

Je comprends vos raisons, et me garderai bien d'insister. La discrétion est un principe pour tout homme qui sait son monde.

LE CHEVALIER

De quelles faveurs elle m'honora, je ne vous le dirai pas davantage. Je la reconduisis chez elle, et elle m'accorda un rendez-vous pour le lendemain; mais le Roi son père l'ayant promise en mariage au Pacha de Cara-

manie, il était fort difficile que nous puissions nous voir en secret. Indépendamment de soixante eunuques qui veillaient jour et nuit sur elle, on l'avait confiée, depuis son enfance, à un géant nommé Molock.

ROSEMBERG

Garçon ! apportez-moi un verre de tokay.

LE CHEVALIER

Vous concevez quelle entreprise ! Pénétrer dans un château inaccessible, construit sur un rocher battu par les flots, et entouré d'une pareille garde ! Voici, seigneur Rosemberg, ce que j'imaginai. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention.

ROSEMBERG

Sainte Vierge ! le feu me monte à la tête !

LE CHEVALIER

Je pris une barque et gagnai le large. Là, m'étant précipité dans les flots au moyen d'un certain talisman que m'avait donné un sorcier bohémien de mes amis, je fus rejeté sur le rivage, semblable en tout à un noyé. C'était à l'heure où le géant Molock faisait sa ronde autour des remparts; il me trouva étendu sur le sable, et me transporta dans son lit.

ROSEMBERG

Je devine déjà; c'est admirable.

LE CHEVALIER

On me prodigua des secours. Quant à moi, les yeux à demi fermés, je n'attendais que le moment où je

serais seul avec le géant. Aussitôt, me jetant sur lui, je le saisis par la jambe droite, et le lançai dans la mer.

ROSEMBERG

Je frissonne... le cœur me bat.

LE CHEVALIER

J'avoue que je courus quelque danger; car, au bruit de sa chute, les soixante eunuques accoururent, le sabre à la main; mais j'avais eu le temps de me rejeter sur le lit, et paraissais profondément endormi. Loin de concevoir aucun soupçon, ils me laissèrent dans la chambre avec une des femmes de la princesse pour me veiller. Alors, tirant de mon sein une fiole et un poignard, j'ordonnai à cette femme de me suivre, dans le temps que les eunuques étaient tous à souper: Prenez ce breuvage, lui dis-je, et mêlez-le adroitement dans leur vin, sinon je vous poignarde tout à l'heure. — Elle m'obéit sans oser dire un mot, et bientôt les eunuques s'étant assoupis par l'effet du breuvage, je demeurai maître du château. Je m'en fus droit à l'appartement des femmes. Je les trouvai prêtes à se mettre au lit; mais, ne voulant leur faire aucun mal, je me contentai de les enfermer dans leurs chambres, et d'en prendre sur moi les clefs, qui étaient au nombre de six vingt. Alors toutes les difficultés étant levées, je me rendis chez la princesse. A peine au seuil de sa porte, je mis un genou en terre: Reine de mon cœur, lui dis-je avec le ton du plus profond respect.... Mais, pardonnez, seigneur Rosemberg, je suis forcé de m'arrêter, la modestie m'en fait un devoir.

ROSEMBERG

Non! je le vois, rien ne peut vous résister! Ah! qu'il me tarde d'être à la cour![5] Mais ces breuvages inconnus, ces mystérieux talismans, où les trouverai-je, seigneur chevalier?

LE CHEVALIER

Cela est difficile; cependant je vous ferai une confidence: tenez, si vous avez de l'argent, c'est le meilleur talisman que vous puissiez trouver.

ROSEMBERG

Dieu merci! je n'en manque pas; mon père est le plus riche seigneur du pays. La veille de mon départ, il m'a donné une bonne somme, et ma tante Béatrix, qui pleurait, m'a aussi glissé dans la main une jolie bourse qu'elle a brodée. Mes chevaux sont gras et bien nourris, mes valets bien vêtus, et je ne suis pas mal tourné.

LE CHEVALIER

C'est à merveille, et il n'en faut pas davantage.

ROSEMBERG

Le pire de l'affaire, c'est que je ne sais rien; non, je ne puis rien retenir par cœur.[6] Les mains me tremblent à propos de tout quand je parle aux femmes.

LE CHEVALIER

Videz donc votre verre. Pour réussir dans le monde, seigneur Rosemberg, retenez bien ces trois maximes: Voir, c'est savoir; vouloir, c'est pouvoir; oser, c'est avoir.

ROSEMBERG

Il faut que je prenne cela par écrit. Les mots me paraissent hardis et sonores. J'avoue pourtant que je ne les comprends pas bien.

LE CHEVALIER

Si vous voulez d'abord plaire aux femmes, et c'est la première chose à faire, lorsqu'on veut faire quelque chose, observez avec elles le plus profond respect. Traitez-les toutes (sans exception) ni plus ni moins que des divinités. Vous pouvez, il est vrai, si cela vous plaît, dire hautement aux autres hommes que de ces mêmes femmes vous n'en faites aucun cas, mais seulement d'une manière générale, et sans jamais médire d'une seule plutôt que du reste. Quand vous serez assis près d'une blonde pâle, sur le coin d'un sofa, et que vous la verrez s'appuyer mollement sur les coussins, tenez-vous à distance, jouez avec le coin de son écharpe, et dites-lui que vous avez un profond chagrin. Près d'une brune, si elle est vive et enjouée, prenez l'apparence d'un homme résolu, parlez-lui à l'oreille, et si le bout de votre moustache vient à lui effleurer la joue, ce n'est pas un grand mal; mais, à toute femme, règle générale, dites qu'elle a dans le cœur une perle enchâssée, et que tous les maux ne sont rien si elle se laisse serrer le bout des doigts. Que toutes vos façons près d'elles ressemblent à ces valets polis qui sont couverts de livrées splendides; en un mot, distinguez toujours scrupuleusement ces deux parts de la vie, la forme et le fond — voilà la grande affaire. Ainsi vous remplirez

la première maxime: Voir, c'est savoir — et vous passerez pour expérimenté.

ROSEMBERG

Continuez, de grâce; je me sens tout autre, et je bénis en moi-même le hasard qui m'a fait vous rencontrer dans cette auberge.

LE CHEVALIER

Quand une fois vous aurez bien prouvé aux femmes que vous vous moquez d'elles avec la plus grande politesse et un respect infini, attaquez les hommes. Je n'entends pas par là qu'il faille vous en prendre à eux; [7] tout au contraire, n'ayez jamais l'air de vous occuper ni de ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils font. Soyez toujours poli, mais paraissez indifférent. Faites-vous rare, on vous aimera — c'est un proverbe des Turcs. Par là, vous gagnerez un grand avantage. A force de passer partout en silence et d'un air dégagé, on vous regardera quand vous passerez. Que votre mise, votre entourage annoncent un luxe effréné; attirez constamment les yeux. Que cette idée ne vous vienne jamais de paraître douter de vous, car aussitôt tout le monde en doute. Eussiez-vous avancé par hasard la plus grande sottise du monde, n'en démordez pas pour un diable, et faites-vous plutôt assommer.

ROSEMBERG

Assommer!

LE CHEVALIER

Oui, sans aucun doute. Enfin, agissez-en ni plus ni

moins que si le soleil et les étoiles vous appartenaient en bien propre, et que la fée Morgane vous eût tenu sur les fonts baptismaux. De cette façon, vous remplirez la seconde maxime: Vouloir, c'est pouvoir — et vous passerez pour redoutable.

ROSEMBERG

Que je vais m'amuser à la cour, et la belle chose que d'être un grand seigneur!

LE CHEVALIER

Une fois agréé des femmes et admiré des hommes, seigneur Rosemberg, pensez à vous, si vous levez le bras. Que votre premier coup d'épée donne la mort, comme votre premier regard doit donner l'amour. La vie est une pantomime terrible, et le geste [8] n'a rien à faire ni avec la pensée, ni avec la parole. Si la parole vous a fait aimer, si la pensée vous a fait craindre, que le geste n'en sache rien. Soyez alors vous-même. Frappez comme la foudre! Que le monde disparaisse à vos yeux; que l'étincelle de vie, que vous avez reçue de Dieu, s'isole et devienne un dieu elle-même; que votre volonté soit comme l'œil du lynx, comme le museau de la fouine, comme la flèche du guerrier. Oubliez, quand vous agissez, qu'il y ait d'autres êtres sur la terre que vous et celui à qui vous avez affaire. Ainsi, après avoir coudoyé avec grâce la foule qui vous environne, lorsque vous serez arrivé au but et que vous aurez réussi, vous pourrez y rentrer avec la même aisance et vous promettre de nouveaux succès. C'est alors que vous recueillerez les fruits de la troisième maxime: Oser,

c'est avoir — et que vous serez réellement expérimenté, redoutable et puissant.

ROSEMBERG

Ah! seigneur Dieu! si j'avais su cela plus tôt! Vous me faites penser à un certain soir que j'étais assis dans la garenne avec ma tante Béatrix. Je sentais justement ce que vous dites là; il me semblait que le monde disparaissait, et que nous étions seuls sous le ciel. Aussi je l'ai priée de rentrer au château. Il faisait noir comme dans un four.

LE CHEVALIER

Vous me paraissez bien jeune encore, et vous cherchez fortune de bonne heure.

ROSEMBERG

Il n'est jamais trop tôt quand on se destine à la guerre. Je n'ai vu un Turc de ma vie; il me semble qu'ils doivent ressembler à des bêtes sauvages.

LE CHEVALIER

Je suis fâché que des affaires d'importance m'empêchent d'aller à la cour; j'aurais été curieux d'y voir vos débuts. En attendant, si cela vous convient, je puis vous faire un cadeau précieux, qui vous aidera singulièrement. (*Il tire un petit livre de sa poche.*)

ROSEMBERG

Ce petit livre... qu'est-ce donc?

LE CHEVALIER

C'est un ouvrage merveilleux, un recueil à la fois

concis et détaillé de toutes les historiettes d'amour, ruses, combats et expédients propres à former un jeune homme et à le pousser près des dames.

ROSEMBERG

Comment s'appelle ce livre précieux?

LE CHEVALIER

La sauvegarde du sentiment. C'est un trésor inestimable, et, parmi les récits qui y sont renfermés, vous en trouverez bon nombre dont je suis le héros. Je dois pourtant vous avouer que je n'en suis pas le propriétaire; il appartient à un de mes amis, et je ne saurais vous le céder que vous n'en donniez dix sequins.[9]

ROSEMBERG

Dix sequins, ce n'est pas une affaire, (*Il les lui donne.*) surtout après l'excellent déjeuner que vous m'avez offert si galamment.

LE CHEVALIER

Bon ! un poisson, rien qu'un poisson !

ROSEMBERG

Mais il était délicieux ! Pouvez-vous croire que j'oublie cette rencontre? C'est le ciel qui m'a conduit sur cette route. Une auberge si incommode ! des draps humides et pas de rideaux ! Je n'y serais pas resté une heure si je ne vous avais trouvé.

LE CHEVALIER

Que voulez-vous? il faut s'habituer à tout.

ROSEMBERG

Oh! certainement. — Ma tante Béatrix serait bien inquiète si elle me savait dans une mauvaise auberge. Mais, nous autres, nous ne faisons pas attention à toutes ces misères... Que Dieu vous protège, cher seigneur! Mes chevaux sont prêts, et je vous quitte.

LE CHEVALIER

Au revoir, ne m'oubliez pas. Si vous avez jamais affaire au Voïvode, c'est mon proche parent, et je me souviendrai de vous.

ROSEMBERG

Je vous suis tout dévoué de même. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME

A la cour; un jardin

Scène première

La Reine, Ulric, plusieurs courtisans

LA REINE

Soyez le bienvenu, comte Ulric. Le Roi notre époux est retenu en ce moment loin de nous par une guerre bien longue et bien cruelle, qui a coûté à notre jeunesse une riche part de son noble sang. C'est un triste plaisir que de la voir ainsi toujours prête à le répandre encore, mais cependant c'est un plaisir, et en même temps une gloire pour nous. Les rejetons des premières familles de Bohême et de Hongrie, en se rassemblant autour du trône, nous ont rendu le cœur fier et belliqueux. Quel

que soit le sort d'un guerrier, qui oserait le plaindre? Ce n'est pas nous qui sommes Reine, ni moi, Ulric, qui fus une fille d'Aragon. J'ai beaucoup connu votre père, et votre jeune visage me parle du passé. Soyez donc ici comme le fils d'un souvenir qui m'est cher. Nous parlerons de vous ce soir avec le chancelier; ayez patience, c'est moi qui vous recommande à lui. Le Roi vous recevra sous cet auspice. Puisque nos clairons vous ont réveillé dans votre château, et que du fond de votre solitude vous êtes venu trouver nos dangers, nous ne vous laisserons pas repentir d'avoir été brave et fidèle; en voici pour gage notre royale main. (*La Reine sort. Ulric lui baise la main, puis se retire à l'écart.*)

UN COURTISAN

Voilà un homme mieux reçu pour la première fois qu'il voit notre Reine, que nous qui sommes ici depuis trente ans.

UN AUTRE

Abordons-le, et sachons qui il est.

LE PREMIER

Ne l'avez-vous pas entendu? C'est le comte Ulric, un gentilhomme bohémien. Il cherche fortune, comme un nouveau marié qui veut avoir de quoi faire danser sa femme.

LE DEUXIÈME

Dit-on que sa femme soit jolie?

LE PREMIER

Charmante; c'est la perle de la Hongrie.

LE DEUXIÈME

Quel est cet autre jeune homme qui court par là en sautillant?

LE PREMIER

Je ne le connais pas. C'est encore quelque nouveau venu. La libéralité du Roi attire ici toutes ces mouches, qui cherchent un rayon de soleil. (*Entre Rosemberg.*)

LE DEUXIÈME

Celui-ci me paraît fine mouche, une vraie guêpe dans son corset rayé. — Seigneur, nous vous saluons. Qui vous amène dans ce jardin?

ROSEMBERG, *à part*

On me questionne de tous côtés, et je ne sais si je dois répondre. Toutes ces figures nouvelles, ces yeux écarquillés qui vous dévisagent, cela m'étourdit à un point! (*Haut.*) Où est la Reine, messieurs? Je suis Astolphe de Rosemberg, et je désire lui être présenté.

PREMIER COURTISAN

La Reine vient de sortir du palais. Si vous voulez lui parler, attendez son passage. Elle reviendra dans une heure.

ROSEMBERG

Diable! cela est fâcheux. (*Il s'asseoit sur un banc.*)

DEUXIÈME COURTISAN

Vous venez sans doute pour les fêtes?

ROSEMBERG

Est-ce qu'il y a des fêtes? Quel bonheur! — Non, messieurs, je viens pour prendre du service.

PREMIER COURTISAN

Tout le monde en prend à cette heure.

ROSEMBERG

Eh! oui, c'est ce qui paraît. Beaucoup s'en mêlent, mais peu savent s'en tirer.

DEUXIÈME COURTISAN

Vous en parlez avec sévérité.

ROSEMBERG

Combien de hobereaux ne voyons-nous pas, qui ne méritent pas seulement qu'on en parle, et qui ne s'en donnent pas moins pour de grands capitaines! On dirait, à les voir, qu'ils n'ont qu'à monter à cheval pour chasser le Turc par delà le Caucase, et ils sortent de quelque trou de la Bohême, comme des rats effarouchés.

ULRIC, *s'approchant*

Seigneur, je suis le comte Ulric, gentilhomme bohémien, et je trouve un peu de légèreté dans vos paroles, qu'on peut pardonner à votre âge, mais que je vous conseille de retrancher. Être étourdi est un aussi grand défaut que d'être pauvre, permettez-moi de vous le dire, et que la leçon vous profite.

ROSEMBERG, *à part*

C'est mon Bohémien de l'auberge. (*Haut.*) S'exprimer en termes généraux n'est faire offense à personne.

Pour ce qui est d'une leçon, j'en ai donné quelquefois, mais je n'en ai jamais reçu.

ULRIC

Voilà un langage hautain — et d'où sortez-vous donc vous-même, pour avoir le droit de le prendre?

PREMIER COURTISAN

Allons, seigneurs, que quelques paroles échappées sans dessein ne deviennent pas un motif de querelle. Nous croyons devoir intervenir; songez que vous êtes chez la Reine. Ce seul mot vous en dit assez.

ULRIC

C'est vrai; et je vous remercie de m'avoir averti à temps. Je me croirais indigne du nom que je porte, si je ne me rendais à une si juste remontrance.

ROSEMBERG

Qu'il en soit ce que vous voudrez; je n'ai rien à dire à cela. (*Les courtisans sortent. Ulric et Rosemberg restent assis chacun de son côté.*)

ROSEMBERG, *à part*

Le chevalier Uladislas m'a recommandé de ne jamais démordre d'une chose une fois dite. Depuis que je suis dans cette cour, les paroles de ce digne homme ne me sortent pas de la tête. Je ne sais ce qui se passe en moi, je me sens un cœur de lion. Ou je me trompe fort, ou je ferai fortune.

ULRIC, *à part*

Avec quelle bonté la Reine m'a reçu! et cependant j'éprouve une tristesse que rien ne peut vaincre. Que

fait à présent Barberine? Hélas! hélas! l'ambition! — N'étais-je pas bien dans ce vieux château? pauvre, sans doute, mais, quoi? O folie! ô rêveurs que nous sommes!

ROSEMBERG, *à part*

C'est surtout ce livre que j'ai acheté qui me bouleverse la cervelle; si je l'ouvre le soir en me couchant, je ne saurais dormir de toute la nuit. Que de récits étonnants, que de choses admirables! L'un taille en pièces une armée entière; l'autre saute, sans se blesser, du haut d'un clocher dans la mer Caspienne, et dire que tout cela est vrai, que tout cela est arrivé; il y en a une surtout qui m'éblouit: (*Il se lève et lit tout haut.*) « Lorsque le sultan Boabdil...» Ah! voilà quelqu'un qui m'écoute; c'est ce gentilhomme bohémien. Il faut que je fasse ma paix avec lui. Lorsque je lui ai cherché querelle, je ne pensais plus qu'il a une jolie femme. (*A Ulric.*) Vous venez de Bohême, seigneur? vous devez connaître mon oncle, le baron d'Engelbreckt?

ULRIC

Beaucoup, c'est un de mes voisins; nous allions[10] ensemble à la chasse l'hiver passé. Il est allié de loin, il est vrai, à la famille de ma femme.

ROSEMBERG

Vous êtes parent de mon oncle Engelbreckt! Permettez que nous fassions connaissance. Y a-t-il longtemps que vous êtes parti?

ULRIC

Je ne suis ici que depuis un jour.

ROSEMBERG

Vous paraissez le dire à regret. Auriez-vous quelque sujet de regarder en arrière avec tristesse? Sans doute il est toujours fâcheux de quitter sa famille, surtout quand on est marié. Votre femme est jeune, puisque vous l'êtes, belle, par conséquent. Il y a de quoi s'inquiéter.

ULRIC

L'inquiétude n'est pas mon souci. Ma femme est belle; mais le soleil d'un jour de juillet n'est pas plus pur dans un ciel sans tache, que son noble cœur dans son sein chéri.

ROSEMBERG

C'est beaucoup dire. Hors notre seigneur Dieu, qui peut connaître le cœur d'un autre? J'avoue qu'à votre place je ne serais pas à mon aise.

ULRIC

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

ROSEMBERG

Parce que je douterais de ma femme, à moins qu'elle ne fût la vertu même.

ULRIC

Je crois que la mienne est ainsi.

ROSEMBERG

C'est donc un phénix que vous possédez. Est-ce de notre bon roi Mathias que vous tenez ce privilège qui vous distingue entre tous les maris?

ULRIC

Ce n'est pas le Roi qui m'a fait cette grâce, mais Dieu, qui est un peu plus qu'un roi.

ROSEMBERG

Je ne doute point que vous n'ayez raison, mais vous savez ce que disent les philosophes avec le poète latin: Quoi de plus léger qu'une plume? la poussière — de plus léger que la poussière? le vent — de plus léger que le vent? la femme — de plus léger qu'une femme? rien.

ULRIC

Je suis guerrier et non philosophe, et je ne me soucie point des poètes. Tout ce que je sais, c'est que, en effet, ma femme est jeune, droite et de beau corsage, comme on dit chez nous; qu'il n'y a ouvrage de main ni d'aiguille où elle ne s'entende mieux que personne; qu'on ne trouverait dans tout le royaume ni un écuyer, ni un majordome qui sache mieux servir et de meilleure grâce qu'elle à la table d'un seigneur; ajoutez à cela qu'elle sait très bien et très résolument monter à cheval, porter l'oiseau sur le poing à la chasse, et en même temps tenir ses comptes aussi bien réglés qu'un marchand. Voilà comme elle est, seigneur cavalier, et avec tout cela je ne douterais pas d'elle, quand je resterais dix ans sans la voir.

ROSEMBERG

Voilà un merveilleux portrait. (*Entre Polacco.*)

POLACCO

Je baise vos mains, seigneurs, je vous salue. Santé

est fille de jeunesse. Hé ! hé ! les bons visages de Dieu ! Que Notre-Dame vous protège !

ROSEMBERG

Qu'y a-t-il, l'ami? A qui en avez-vous? [11]

POLACCO

Je baise vos mains, seigneurs, et je vous offre mes services pour l'amour de Dieu.

ULRIC

Êtes-vous donc un mendiant? Je ne m'attendais pas à en rencontrer dans ces allées.

POLACCO

Un mendiant ! Jésus ! un mendiant ! Je ne suis point un mendiant, je suis un honnête homme; mon nom est Polacco; Polacco n'est pas un mendiant. Par saint Mathieu ! mendiant n'est point un mot qu'on puisse appliquer à Polacco.

ULRIC

Expliquez-vous, et ne vous offensez pas de ce que je vous demande qui vous êtes.

POLACCO

Hé ! hé ! point d'offense; il n'y en a pas. Nos jeunes garçons vous le diront. Qui ne connaît pas Polacco?

ULRIC

Moi, puisque j'arrive [12] et que je ne connais personne.

POLACCO

Bon, bon, vous y viendrez comme les autres; on est

utile en son temps et lieu, chacun dans sa petite sphère; il ne faut pas mépriser les gens.

ULRIC

Quelle estime ou quel mépris puis-je avoir pour vous, si vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?

POLACCO

Chut! silence! la lune se lève; voilà un coq qui a chanté.

ULRIC

Quelle mystérieuse folie promènes-tu dans ton bavardage? Tu parles comme la fièvre en personne.

POLACCO

Un miroir, un petit miroir! Dieu est Dieu, et les saints sont bénis! Voilà un petit miroir à vendre.

ULRIC

Jolie emplette! il est grand comme la main et cousu dans du cuir. C'est un miroir de sorcière bohémienne; elles en portent de pareils sur la poitrine.

ROSEMBERG

Regardez-y; qu'y voyez-vous?

ULRIC

Rien, en vérité, pas même le bout de mon nez. C'est un miroir magique; il est couvert d'une myriade de signes cabalistiques.

POLACCO

Qui saura verra, qui saura verra.

ULRIC

Ah! ah! je comprends qui tu es; oui, sur mon âme, un honnête sorcier. Eh bien! que voit-on dans ta glace?

POLACCO

Qui verra saura, qui verra saura.

ULRIC

Vraiment! je crois donc te comprendre encore. Si je ne me trompe, ce miroir doit montrer les absents; j'en ai vu, parfois, qu'on donnait comme tels. Plusieurs de mes amis en portent à l'armée.

ROSEMBERG

Pardieu, seigneur Ulric, voilà une offre qui vient à propos. Vous qui parliez de votre femme, ce miroir est fait pour vous. Et dites-moi, brave Polacco, y voit-on seulement les gens? N'y voit-on pas ce qu'ils font en même temps?

POLACCO

Le blanc est blanc, le jaune est de l'or. L'or est au diable, le blanc est à Dieu.

ROSEMBERG

Voyez! cela n'a-t-il pas trait à la fidélité des femmes? Oui, gageons que les objets paraissent blancs dans cette glace si la femme est fidèle, et jaunes si elle ne l'est pas. C'est ainsi que j'explique ces paroles: L'or est au diable, le blanc est à Dieu.

ULRIC

Éloignez-vous, mon bon ami; ni ce seigneur, ni moi

n'avons besoin de vos services. Il est garçon, et je ne suis pas superstitieux.

ROSEMBERG

Non, sur ma vie! seigneur Ulric; puisque vous êtes mon allié, je veux faire cela pour vous. J'achète moi-même ce miroir, et nous y regarderons tout à l'heure si votre femme cause avec son voisin.

ULRIC

Éloignez-vous, vieillard, je vous en prie.

ROSEMBERG

Non! non! il ne partira pas que nous n'ayons fait cette épreuve. Combien vends-tu ton miroir, Polacco? (*Ulric s'éloigne un peu et se promène.*)

POLACCO

Hé! hé! chacun son heure, mon cher seigneur; tout vient à point, chacun son heure.

ROSEMBERG

Je te demande quel est ton prix?

POLACCO

Qui refuse muse, qui muse refuse.

ROSEMBERG

Je ne muse pas, je veux acheter ton miroir.

POLACCO

Hé! hé! qui perd le temps, le temps le gagne, qui perd le temps.

ROSEMBERG

Je te comprends. Tiens, voilà ma bourse. Tu crains sans doute qu'on ne te voie ici faire en public ton petit négoce.

POLACCO, *prenant la bourse*

Bien dit, bien dit, mon cher seigneur, les murs ont des yeux, les arbres aussi. Que Dieu conserve la police ! les gens de police sont d'honnêtes gens !

ROSEMBERG, *prenant le miroir*

Maintenant tu vas nous expliquer les effets magiques de cette petite glace.

POLACCO

Seigneur, en fixant vos yeux avec attention sur ce miroir, vous verrez un léger brouillard qui se dissipe peu à peu. Si l'attention redouble, une forme vague et incertaine commence bientôt à en sortir; l'attention redoublant encore, la forme devient claire; elle vous montre le portrait de la personne absente à laquelle vous avez pensé en prenant la glace. Si cette personne est une femme et qu'elle vous soit fidèle, la figure est blanche et presque pâle; elle vous sourit faiblement. Si la personne est seulement tentée, la figure se colore d'un jaune blond comme l'or d'un épi mûr; si elle est infidèle, elle devient noire comme du charbon, et aussitôt une odeur infecte se fait sentir.

ROSEMBERG

Une odeur infecte, dis-tu?

POLACCO

Oui, comme lorsque l'on jette de l'eau sur des charbons allumés.

ROSEMBERG

C'est bon; maintenant prends ce qu'il te faut dans cette bourse, et rends-moi le reste.

POLACCO

Qui viendra saura, qui saura viendra.

ROSEMBERG

Vends-tu si cher cette bagatelle?

POLACCO

Qui viendra verra, qui verra viendra.

ROSEMBERG

Que le diable t'emporte avec tes proverbes!

POLACCO

Je baise les mains, les mains... Qui viendra verra. (*Il sort.*)

ROSEMBERG

Maintenant, seigneur Ulric, si vous le voulez bien, il nous est facile de savoir qui a raison de vous ou de moi?

ULRIC

Je vous ai déjà répondu; je ne puis souffrir ces jongleries.

ROSEMBERG

Bon! vous avez entendu, comme moi, les explica-

tions de ce digne sorcier. Que nous coûte-t-il de tenter l'épreuve? Jetez, de grâce, les yeux sur ce miroir.

ULRIC

Regardez-y vous-même, si bon vous semble.

ROSEMBERG

Oui, en vérité, à votre défaut j'y veux regarder et penser pour vous à votre chère comtesse, ne fût-ce que pour voir apparaître, blanche ou jaune, sa charmante image. Tenez, je l'aperçois déjà !

ULRIC

Une fois pour toutes, seigneur cavalier, ne continuez pas sur ce ton. C'est un conseil que je vous donne.

Scène II

Les mêmes, *plusieurs* Courtisans

PREMIER COURTISAN, *à Ulric*

Comte Ulric, la Reine va rentrer tout à l'heure au palais. Elle nous a ordonné de vous dire que votre présence y sera nécessaire.

ULRIC

Je vous rends mille grâces, messieurs, et je suis tout aux ordres de Sa Majesté.

ROSEMBERG, *regardant toujours le miroir*

Dites-moi, messieurs, ne sentez-vous pas quelque odeur singulière !

PREMIER COURTISAN

Quelle espèce d'odeur?

ROSEMBERG

Hé! comme du charbon éteint.

ULRIC, *à Rosemberg*

Avez-vous donc juré de lasser ma patience?

ROSEMBERG

Regardez vous-même, comte Ulric; assurément ce n'est pas là du blanc.

ULRIC

Enfant, tu insultes une femme que tu ne connais pas.

ROSEMBERG

C'est que, peut-être, j'en connais d'autres.

ULRIC

Eh bien! puisque les miroirs te plaisent, regarde-toi dans celui-ci. (*Il tire son épée.*)

ROSEMBERG

Attendez, je ne suis pas en garde. (*Il tire aussi son épée.*)

Scène III

Les mêmes, La Reine, tous les courtisans

LA REINE

Que veut dire ceci, jeunes gens? Je croyais que ce n'était pas pour arroser les fleurs de mon parterre que

se tiraient des épées hongroises? Qui a donné lieu à cette dispute?

ULRIC

Madame, excusez-moi. Il y a telle insulte que je ne puis supporter. Ce n'est pas moi qui suis offensé, c'est mon honneur.

LA REINE

De quoi s'agit-il? Parlez.

ULRIC

Madame, j'ai laissé au fond de mon château une femme belle comme la vertu. Ce jeune homme, que je ne connais pas et qui ne connaît pas ma femme, n'en a pas moins dirigé contre elle des railleries dont il fait gloire. Je proteste à vos pieds qu'aujourd'hui même j'ai refusé de tirer l'épée, par respect pour la place où je suis.

LA REINE, *à Rosemberg*

Vous paraissez bien jeune, mon enfant. Quel motif a pu vous porter à médire d'une femme qui vous est inconnue?

ROSEMBERG

Madame, je n'ai pas médit d'une femme. J'ai exprimé mon opinion sur toutes les femmes en général, et ce n'est pas ma faute si je ne puis la changer.

LA REINE

En vérité, je croyais que l'Expérience n'avait pas la barbe aussi blonde.

ROSEMBERG

Madame, il est juste et croyable que Votre Majesté

défende la vertu des femmes; mais je ne puis avoir pour cela les mêmes raisons qu'elle.

LA REINE

C'est une réponse téméraire. Chacun peut en effet avoir sur ce sujet l'opinion qu'il veut; mais que vous en semble, messieurs? N'y a-t-il pas une présomptueuse et hautaine folie à prétendre juger toutes les femmes? C'est une cause bien vaste à soutenir, et si j'y étais avocat, moi, votre reine en cheveux gris, mon enfant, je pourrais mettre dans la balance quelques paroles que vous ne savez pas. Qui vous a donc appris, si jeune, à mépriser votre nourrice? Vous qui sortez apparemment de l'école, est-ce là ce que vous avez lu dans les yeux bleus des jeunes filles qui puisaient de l'eau dans la fontaine de votre village? Vraiment! le premier mot que vous avez épelé sur les feuilles tremblantes d'une légende céleste, c'est le mépris? Vous l'avez à votre âge? Je suis donc plus jeune que vous, car vous me faites battre le cœur. Tenez, posez la main sur celui du comte Ulric; je ne connais pas sa femme plus que vous, mais je suis femme, et je vois comment son épée lui tremble encore dans la main. Je vous gage mon anneau nuptial que sa femme lui est fidèle comme la vierge l'est à Dieu!

ULRIC

Reine, je prends la gageure, et j'y mets tout ce que je possède sur terre, si ce jeune homme veut la tenir.

ROSEMBERG

Je suis trois fois plus riche que vous.

LA REINE

Comment t'appelles-tu?

ROSEMBERG

Astolphe de Rosemberg.

LA REINE

Tu es un Rosemberg, toi? Je connais ton père, il m'a parlé de toi. Va, va, le comte Ulric ne gage plus rien contre toi; nous te renverrons à l'école.

ROSEMBERG

Non, Majesté. Il ne sera pas dit que j'aurai reculé, si le comte tient le pari.

LA REINE

Et que paries-tu?

ROSEMBERG

S'il veut me donner sa parole de chevalier qu'il n'écrira rien à sa femme de ce qui s'est passé entre nous, je gage mon bien contre le sien, ou du moins jusqu'à concurrence égale, que je me rendrai dès demain au château qu'il habite, et que ce cœur de diamant sur lequel il compte si fort ne me résistera pas longtemps.

ULRIC

Je tiens, et il est trop tard pour vous dédire. Vous avez parié devant la Reine, et puisque sa présence auguste m'a obligé de baisser l'épée, c'est Elle que je prends pour témoin du duel honorable que je vous propose.

ROSEMBERG

J'accepte, et rien ne m'en fera dédire; mais il me faut

une lettre de recommandation, afin de me procurer un plus libre accès.

ULRIC

De tout mon cœur, tout ce que vous voudrez.

LA REINE

Je me porte donc comme témoin, et comme juge de la querelle. Le pari sera inscrit par le chancelier de la justice du Roi, mon maître, et à votre parole j'ajoute ici la mienne, qu'aucune puissance au monde ne pourra me fléchir quand le jour sera passé. Allez, messieurs, que Dieu vous garde!

ACTE TROISIÈME

Une salle au château de Barberine. — Plusieurs vastes croisées ouvertes au fond, sur une cour intérieure. — Par l'une de ces croisées on voit un cabinet dans une tourelle gothique, dont la fenêtre est également ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSEMBERG, KALÉKAIRI

ROSEMBERG

Tu disais donc, ma belle enfant, que tu te nommes Kalékairi?

KALÉKAIRI

Mon père l'a voulu.

ROSEMBERG

Fort bien — et ta maîtresse n'est pas visible?

KALÉKAIRI

Elle s'habille, elle s'habille longtemps. Elle a dit de la prévenir.

ROSEMBERG

Ne te hâte pas, Kalékairi! Si je ne me trompe, ce nom-là est pour le moins turc ou arabe.

KALÉKAIRI

Kalékairi est née à Trébizonde, mais elle n'est pas venue au monde pour la pauvre place qu'elle occupe.

ROSEMBERG

Es-tu mécontente de ton sort? — As-tu à te plaindre de ta maîtresse?

KALÉKAIRI

Personne ne s'en plaint.

ROSEMBERG

Parle-moi franchement.

KALÉKAIRI

Qu'appelez-vous franchement?

ROSEMBERG

Dire ce que l'on pense.

KALÉKAIRI

Lorsque Kalékairi ne pense à rien, elle ne dit rien.

ROSEMBERG

C'est à merveille. (*A part.*) Voilà une petite sauvage qui n'a pas l'air trop rébarbatif. (*Haut.*) Ainsi donc, tu aimes ta maîtresse?

KALÉKAIRI

Tout le monde l'aime.

ROSEMBERG

On la dit très belle.

KALÉKAIRI

On a raison.

ROSEMBERG

Elle est coquette, j'imagine, puisqu'elle fait de si longues toilettes?

KALÉKAIRI

Non, elle est bonne.

ROSEMBERG

Pourquoi donc alors te plaignais-tu d'être dans ce château?

KALÉKAIRI

Parce que la fille de ma mère devait avoir beaucoup de suivantes, au lieu d'en être une elle-même.

ROSEMBERG

J'entends — quelque revers de fortune.

KALÉKAIRI

Les pirates m'ont enlevée.

ROSEMBERG

Les pirates ! conte-moi cela !

KALÉKAIRI

Ce n'est pas un conte, cela fait pleurer. Kalékairi n'en parle jamais.

ROSEMBERG

En vérité !

KALÉKAIRI

Non, pas même avec ma perruche, pas même avec mon chien Mamouth, pas même avec le rosier qui est dans ma chambre.

ROSEMBERG

Tu es discrète, à ce que je vois.

KALÉKAIRI

Il le faut.

ROSEMBERG

C'est mon sentiment. As-tu fait ici ton apprentissage?

KALÉKAIRI

Non, je suis allée à Constantinople, à Smyrne et à Janina, chez le pacha.

ROSEMBERG

Ah ! ah ! toute jeune que tu es, tu dois avoir quelque usage du monde.

KALÉKAIRI

J'ai toujours servi près des femmes.

ROSEMBERG

C'est bien suffisant pour apprendre. — Or ça, belle Kalékairi, si ta maîtresse me reçoit bien, je compte passer ici quelque temps. Si j'avais besoin de tes bons offices — serais-tu d'humeur à m'obliger?

KALÉKAIRI

Très volontiers.

ROSEMBERG

Bien répondu. Tiens, en ta qualité de Turque, tu dois aimer la couleur des sequins. Prends cette bourse, et va m'annoncer.

KALÉKAIRI

Pourquoi me donnez-vous cela?

ROSEMBERG

Pour faire connaissance. Va m'annoncer, va, ma chère enfant.

KALÉKAIRI

Il n'était pas besoin des sequins.

Scène II

Rosemberg, *seul, puis* Barberine, *dans la tourelle*

Voilà une étrange soubrette!... Quelle singulière idée à ce comte Ulric de faire garder sa femme par une espèce d'icoglan [13] femelle! Il faut convenir que tout ce qui m'arrive a quelque chose de si bizarre que cela semble presque surnaturel... Allons, en tout cas, j'ai bien commencé. La suivante prend mes intérêts; quant à la maîtresse... voyons! quel moyen emploierai-je ici? La ruse, la force, ou l'amour? La force, fi donc! Ce ne serait ni d'un gentilhomme, ni d'un loyal parieur. Pour l'amour, cela peut se tenter, mais c'est que cela est bien long, et je voudrais vaincre comme César... Ah! j'aperçois quelqu'un dans cette tourelle, c'est la comtesse elle-même, je la reconnais! elle est à se coiffer — je crois même qu'elle chante.

BARBERINE

PREMIER COUPLET

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici?
Voyez-vous pas que la nuit est profonde,
Et que le monde
N'est que souci?

ROSEMBERG

Elle ne chante pas mal, mais il me semble que sa chanson exprime un regret; oui, quelque chose comme un souvenir. Hum! lorsque j'ai tenu ce pari, je crois que j'ai agi bien vite. — Il y a de certains moments où l'on ne peut répondre de soi, c'est comme un coup de vent qui s'engouffre dans votre manteau. Peste! il ne faut pas que je m'y trompe; il y va là pour moi de bon nombre d'écus! [14] Voyons! emploierai-je la ruse?

BARBERINE

SECOND COUPLET

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
De la pensée
S'enfuit ainsi;
Hélas! hélas! chercheur de renommée.
Votre fumée.
S'envole aussi.

ROSEMBERG

Cette chanson dit toujours la même chose, mais qu'est-ce que prouve une chanson? Oui, plus j'y pense, plus la ruse me semble le véritable moyen de succès. La ruse et l'amour feraient merveille ensemble. Mais il est bien vrai que je ne sais trop comment ruser. Si je

faisais comme cet Uladislas lorsqu'il trompa le géant Molock ! mais voilà le défaut de toutes ces histoires-là, c'est qu'elles sont charmantes à écouter, et qu'on ne sait comment les mettre en pratique. Je lisais, hier, par exemple, l'histoire d'un héros de roman qui, dans ma position, s'est caché dans un coffre pendant toute une journée pour pénétrer chez sa maîtresse. Est-ce que je peux me cacher dans un coffre? Je sortirais de là couvert de poussière, et mes habits seraient gâtés. Bah ! je crois que j'ai pris le bon parti. Oui, le meilleur de tous les stratagèmes, c'est de donner de l'argent à la servante; je veux éblouir de même les autres domestiques . . . Ah ! voici venir Barberine. Eh bien donc ! tout est décidé; j'emploierai à la fois la ruse et l'amour.

Scène III

Rosemberg, Barberine, Kalékairi

KALÉKAIRI. *Elle reste au fond du théâtre*

Voici la maîtresse.

BARBERINE

Seigneur, vous êtes le bienvenu. Vous arrivez, m'a-t-on dit, de la cour. Comment se porte mon mari? Que fait-il? Où est-il? A la guerre?. . . Hélas ! répondez.

ROSEMBERG

Il est à la guerre, madame, je le crois, du moins. Pour ce qu'il fait, cela semble facile à dire; il suffit de vous regarder pour le supposer. Qui peut vous avoir

vue et vous oublier? Il pense à vous, sans doute, comtesse, et, tout éloigné qu'il est de vous, son sort est plus digne d'envie que de pitié, si, de votre côté, vous pensez à lui. Voici une lettre qu'il m'a confiée.

BARBERINE, *lisant*

« C'est un jeune cavalier du plus grand mérite, et qui appartient à l'une des plus nobles familles des deux royaumes. Recevez-le comme un ami... » Je ne vous en lis pas plus; nous ne sommes riches que de bonne volonté, mais nous vous recevrons le moins mal possible.

ROSEMBERG

J'ai laissé quelque part par là mes chevaux et mes écuyers. Je ne saurais voyager sans un cortège considérable, attendu ma naissance et ma fortune; mais je ne veux pas vous embarrasser de ce train...

BARBERINE

Pardonnez-moi, mon mari m'en voudrait si je n'insistais; nous leur enverrons dire de venir ici.

ROSEMBERG

Quel remercîment puis-je faire pour un accueil si favorable? Cette blanche main, du haut de ces tourelles, a daigné faire signe qu'on m'ouvrît la porte, et ces beaux yeux ne la contredisent pas. — Ils m'ouvrent aussi, noble comtesse, la porte d'un cœur hospitalier. — Permettez que j'aille moi-même prévenir ma suite, et je reviens auprès de vous — j'ai quelques ordres à donner... (*A part.*) Du courage, et les poches pleines! Je veux prendre un peu l'air des alentours.

Scène IV

Barberine, Kalékairi

BARBERINE

Que penses-tu de ce jeune homme, ma chère?

KALÉKAIRI

Kalékairi ne l'aime point.

BARBERINE

Il te déplaît! Pourquoi cela? (*Elle s'asseoit.*) Il me semble qu'il n'est pas mal tourné.[15]

KALÉKAIRI

Certainement.

BARBERINE

Qu'est-ce donc qui te choque? il ne s'exprime pas mal, un peu en courtisan, mais c'est la faute de sa jeunesse, et il apporte de bonnes nouvelles.

KALÉKAIRI

Je ne crois pas.

BARBERINE

Comment, tu ne crois pas? Voici la lettre de mon mari qui est toute pleine de tendresse pour moi et d'amitié pour son ambassadeur. (*Kalékairi secoue la tête.*) Que t'a donc fait ce monsieur de Rosemberg?

KALÉKAIRI

Il a donné de l'or à Kalékairi.

BARBERINE, *riant*

C'est là ce qui t'a offensée? Eh bien, il n'y a qu'à le lui rendre.

KALÉKAIRI

Je suis esclave.

BARBERINE

Non pas ici. — Tu es ma compagne et mon amie.

KALÉKAIRI

Si on rendait l'or, il se défierait.

BARBERINE

Que veux-tu dire? explique-toi. Tu le traites comme un conspirateur.

KALÉKAIRI

Kalékairi n'avait rien fait pour lui. Elle n'avait pas ouvert la porte, elle n'avait pas arrangé une chambre, elle n'avait point préparé un repas. Il a voulu tromper Kalékairi.

BARBERINE

Mais Kalékairi prend bien vite la mouche.[16] Est-ce qu'il a essayé de te faire la cour?

KALÉKAIRI

Oh! non.

BARBERINE

Eh bien! quoi de si surprenant? Il est nouveau venu dans ce château. N'est-il pas assez naturel qu'il cherche à s'y gagner quelque bienveillance? Il est riche, d'ailleurs, à ce qu'il paraît, et assez content qu'on le sache; c'est une petite façon de grand seigneur.

KALÉKAIRI

Il ne connaît pas le comte Ulric.

BARBERINE

Comment, il ne le connaît pas?

KALÉKAIRI

Non. Il a parlé au portier L'Uscoque, et il lui a demandé s'il aimait son maître. Il m'a demandé aussi si je vous aimais. Il ne nous connaît pas.

BARBERINE

Que tu es folle! voilà les belles preuves qui te donnent sur lui des soupçons! et quel grand crime penses-tu donc qu'il médite?

KALÉKAIRI

Quand j'ai été à Janina, un chrétien est venu qui aimait ma maîtresse; il a donné aussi beaucoup d'or aux esclaves, et on l'a coupé en morceaux.

BARBERINE

Miséricorde! comme tu y vas![17] voyez-vous la petite lionne! et tu te figures apparemment que ce jeune homme vient tenter ma conquête? N'est-ce pas là le fond de ta pensée? (*Kalékairi fait signe que oui.*) Eh bien, ma chère, sois sans inquiétude. Tu peux laisser là tes frayeurs et tes petits moyens par trop asiatiques. Je n'imagine point qu'un inconnu vienne de prime abord me parler d'amour. Mais supposons qu'il en soit ainsi, tu peux être bien assurée... Voici notre hôte, tu nous laisseras seuls — retirons-nous un peu à

l'écart. (*A part.*) Il serait pourtant curieux qu'elle eût raison. (*Elles se retirent au fond du théâtre.*)

Scène V

Les mêmes, Rosemberg

ROSEMBERG, *se croyant seul*

Je crois maintenant que mon plan est fait. Il y a dans ce petit livre d'Uladislas l'histoire d'un certain Jachimo qui fait une gageure toute pareille à la mienne avec Leonatus Posthumus, gendre du roi de la Grande-Bretagne. Ce Jachimo s'entroduit secrètement dans l'appartement de la belle Imogène, en son absence, et prend sur ses tablettes une description exacte de la chambre. Ici telle porte, là telle fenêtre, l'escalier est de telle façon... Il note les moindres détails ni plus ni moins qu'un général d'armée qui se dispose à entrer en campagne. Je veux imiter ce Jachimo.

BARBERINE, *à part*

Il a l'air de se consulter.

KALÉKAIRI, *de même*

N'en doutez pas; c'est peut-être un espion turc.

ROSEMBERG

Le portier L'Uscoque a pris mon argent. Je me glisserai furtivement dans la chambre de Barberine, et là ... oui... que ferai-je là, si je viens à la rencontrer? Hum!... c'est dangereux et embarrassant.

KALÉKAIRI, *bas, à Barberine*

Voyez-vous comme il réfléchit?

ROSEMBERG

Eh bien! je plaiderai ma cause, car Dieu me garde de l'offenser! ce serait me déshonorer moi-même. — Mais dans tous les romans, et même dans les ballades, les plus parfaits amants font-ils autre chose que s'introduire ainsi, quand ils peuvent, chez la dame de leurs pensées? C'est toujours plus commode, on est moins dérangé. — Ah! voilà la belle comtesse! — Si j'essayais d'abord, par manière d'acquit,[1] quelques propos de[8] galanterie? Sachons ce qu'elle dit sur ce chapitre, cela ne peut pas nuire, car, au bout du compte, si je venais à ne pas lui déplaire, cela me dispenserait de ruser — et c'est cette ruse qui m'embarrasse! (*Haut.*) Excusez-moi, comtesse, d'être demeuré si longtemps loin de vous; mes équipages sont considérables, et il faut mettre quelque ordre à cela.

BARBERINE

Rien n'est plus juste, et je vous prie de vouloir bien vous considérer comme parfaitement libre dans cette maison. Vous comprenez qu'un ami de mon mari ne saurait être un étranger pour nous. (*A Kalékairi.*) Va, Kalékairi, va, ma chère, et n'aie pas peur. (*Kalékairi sort.*)

ROSEMBERG

Vous me pénétrez de reconnaissance. A vous dire vrai, en venant chez vous, je ne craignais que d'être

importun, et je courrais grand risque de le devenir si je laissais parler mon cœur.

BARBERINE, *à part*

Parler son cœur! déjà! quel langage! (*Haut.*) Soyez assuré, seigneur Rosemberg, que vous ne me gênez pas du tout; car cette liberté que je vous offre m'est fort nécessaire à moi-même, et je vous la donne pour en user aussi.

ROSEMBERG

Cela s'entend, je connais les convenances, et je sais quels devoirs impose votre rang. Une châtelaine est reine chez elle, et vous l'êtes deux fois, madame, par la noblesse et par la beauté.

BARBERINE

Ce n'est pas cela. C'est que dans ce moment-ci nous sommes en train de faire la vendange.

ROSEMBERG

Oui, vraiment, j'ai vu en passant sur ces collines quantité de paysans. Cela ressemble à une fête, et vous recevez sans doute, à cette occasion, les hommages de vos vassaux. Ils doivent être heureux puisqu'ils vous appartiennent.

BARBERINE

Oui, mais ils sont bien tourmentants... il me faut aller aux champs toute la journée pour faire rentrer le maïs et les foins tardifs.

ROSEMBERG, *à part*

Si elle me répond sur ce ton, cela va être bien peu poétique.

BARBERINE, *de même*

S'il persiste dans ses compliments, cela pourra être divertissant.

ROSEMBERG

J'avoue, comtesse, qu'une chose m'étonne. Ce n'est pas de voir une noble dame veiller au soin de ses domaines; mais j'aurais cru que c'était de plus loin.

BARBERINE

Je conçois cela. Vous êtes de la cour, et les beautés d'Albe Royale ne promènent pas dans l'herbe leurs souliers dorés.

ROSEMBERG

C'est vrai, madame, et ne trouvez-vous pas que cette vie toute de plaisir, de fêtes, d'enchantements et de magnificence, est une chose vraiment admirable? Sans vouloir médire des vertus champêtres, la vraie place d'une jolie femme n'est-elle pas là, dans cette sphère brillante? Regardez votre miroir, comtesse. Une jolie femme n'est-elle pas le chef-d'œuvre de la création, et toutes les richesses du monde ne sont-elles pas faites pour l'entourer, pour l'embellir, s'il était possible?

BARBERINE

Oui, cela peut plaire, sans doute. Vos belles dames ne voient ce pauvre monde que du haut de leur palefroi,

ou si leur pied se pose à terre, c'est sur un carreau de velours.

ROSEMBERG

Oh! pas toujours. Ma tante Béatrice va aussi comme vous dans les champs.

BARBERINE

Ah! votre tante est bonne ménagère?

ROSEMBERG

Oui, et bien avare, excepté pour moi, car elle me donnerait ses coiffes.

BARBERINE

En vérité?

ROSEMBERG

Oh! certainement; c'est d'elle que me viennent presque tous les bijoux que je porte.

BARBERINE, *à part*

Ce garçon-là n'est pas bien méchant. (*Haut.*) J'aime fort les bonnes ménagères, vu que j'ai la prétention d'en être une moi-même. Tenez, vous en voyez la preuve.

ROSEMBERG

Qu'est-ce que cela? Dieu me pardonne, une quenouille et un fuseau.

BARBERINE

Ce sont mes armes.

ROSEMBERG

Est-ce possible? quoi! vous cultivez ce vieux métier de nos grand'mères? vous plongez vos belles mains dans cette filasse?

BARBERINE

Je tâche qu'elles se reposent le moins possible. Est-ce que votre tante ne file pas?

ROSEMBERG

Mais ma tante est vieille, madame; il n'y a que les vieilles femmes qui filent.

BARBERINE

Vraiment! en êtes-vous bien sûr? Je ne crois pas qu'il en doive être ainsi. Ne connaissez-vous pas cette ancienne maxime, que le travail est une prière? Il y a longtemps qu'on a dit cela. Eh bien! si ces deux choses se ressemblent, et elles peuvent se ressembler devant Dieu, n'est-il pas juste que la tâche la plus dure soit le partage des plus jeunes? N'est-ce pas quand nos mains sont vives, alertes et pleines d'activité qu'elles doivent tourner le fuseau? Et lorsque l'âge et la fatigue les forcent un jour de s'arrêter, n'est-ce pas alors qu'il est temps de les joindre, en laissant faire le reste à la suprême bonté? Croyez-moi, seigneur Rosemberg, ne dites pas de mal de nos quenouilles, non pas même de nos aiguilles; je vous le répète, ce sont nos armes. Il est vrai que vous autres hommes, vous en portez de plus glorieuses, mais celles-là ont aussi leur prix; voici ma lance et mon épée. (*Elle montre la quenouille et le fuseau.*)

ROSEMBERG, *à part*

Le sermon n'est pas mal tourné, mais me voilà loin de mon pari. Tâchons encore d'y revenir. (*Haut.*) Il

n'est pas possible, madame, d'être contredit quand on dit si bien. Mais vous permettrez, s'il vous plaît, armes pour armes, que je préfère les nôtres.

BARBERINE

Les combats vous plaisent, à ce que je vois?

ROSEMBERG

Le demandez-vous à un gentilhomme? Hors la guerre et l'amour, qu'a-t-il à faire au monde?

BARBERINE

Vous avez commencé bien jeune. Expliquez-moi donc une chose. Je n'ai jamais bien compris qu'un homme, couvert de fer, puisse diriger aisément un cheval qui en est aussi tout caparaçonné. Ce bruit de ferraille doit être assourdissant, et vous devez être là comme dans une prison.

ROSEMBERG, *à part*

Je crois qu'elle cherche à me dérouter. (*Haut.*) Un bon cavalier ne craint rien, s'il porte la couleur de sa dame.

BARBERINE

Vous êtes brave, à ce qu'il paraît? Aimez-vous beaucoup votre tante?

ROSEMBERG

De tout mon cœur, d'amitié s'entend, car pour l'amour c'est autre chose.

BARBERINE

On n'a pas d'amour pour sa tante.

ROSEMBERG

Je n'en saurais avoir pour qui que ce soit, hormis pour une seule personne.

BARBERINE

Votre cœur est pris?

ROSEMBERG

Oui, madame, depuis peu de temps, mais pour toute ma vie.

BARBERINE

C'est sûrement quelque jeune fille que vous avez dessein d'épouser.

ROSEMBERG

Hélas! madame, c'est impossible. Elle est jeune et belle, il est vrai, et elle a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un époux, mais ce bonheur ne m'est pas réservé; sa main appartient à un autre.

BARBERINE

Cela est fâcheux, il faut en guérir.

ROSEMBERG

Ah! madame, il faut en mourir!

BARBERINE

Bah! à votre âge!

ROSEMBERG

Comment! à mon âge? Êtes-vous donc tant plus âgée que moi?

BARBERINE

Beaucoup plus. Je suis raisonnable.

ROSEMBERG

Je l'étais aussi avant de l'avoir vue! — Ah! si vous saviez qui elle est! Si j'osais prononcer son nom devant vous...

BARBERINE

Est-ce que je la connais?

ROSEMBERG

Oui, madame! — et puisque mon secret vient de m'échapper à demi, je vous le confierais tout entier, si vous me promettiez de ne pas m'en punir.

BARBERINE

Vous en punir? à quel propos? je n'y suis pour rien,[19] j'imagine?

ROSEMBERG

Pour plus que vous pensez, madame, et si j'osais...

Scène VI

Les mêmes, Kalékairi

ROSEMBERG, *à part*

Peste soit de la petite barbaresque! j'avais eu tant de peine à en arriver là!

KALÉKAIRI

Le portier L'Uscoque est venu pour dire qu'il y avait sur la route beaucoup de chariots.

BARBERINE

Qu'est-ce que c'est?

KALÉKAIRI

Je puis le dire à vous seule.

BARBERINE

Approche.

ROSEMBERG, *à part*

Quel mystère ! Encore des légumes ! Voilà une châtelaine terriblement bourgeoise !

KALÉKAIRI, *bas à sa maîtresse*

Il n'y a point de chariots. Rosemberg a encore donné beaucoup d'or au portier L'Uscoque.

BARBERINE, *bas*

Pourquoi faire, et sous quel prétexte?

KALÉKAIRI, *de même*

Il a demandé qu'on le fasse entrer secrètement chez la maîtresse.

BARBERINE, *bas*

Chez moi, dis-tu? en es-tu sûre?

KALÉKAIRI, *de même*

L'Uscoque ne voulait rien dire; mais Kalékairi l'a grisé, et il lui a tout raconté.

BARBERINE, *regardant Rosemberg*

Vraiment, cela est incroyable !

ROSEMBERG, *à part*

Quel singulier regard jette-t-elle donc sur moi?

BARBERINE, *de même*

Est-ce possible? Ce jeune homme un peu fanfaron, il est vrai, mais, au fond, d'humeur assez douce et qui semblait... Cela est bien étrange!

KALÉKAIRI, *bas*

L'Uscoque dit maintenant que, si la maîtresse le veut, il se cachera derrière la porte avec Ludwig le jardinier. Ils prendront chacun une fourche, et quand l'autre arrivera...

BARBERINE, *riant*

Non, je te remercie. Tu en reviens toujours à ta méthode expéditive.

KALÉKAIRI

Rosemberg a beaucoup de domestiques armés.

BARBERINE

Oui, et nous sommes seules, ou presque seules, dans cette maison au fond d'un petit désert. Mais je te dirai une chose fort simple — il y a un gardien, ma chère, qui défend mieux l'honneur d'une femme que tous les remparts d'un sérail et tous les muets d'un sultan, et ce gardien, c'est elle-même. Va, et cependant ne t'éloigne pas. — Écoute! lorsque je te ferai signe par cette fenêtre... (*Elle lui parle à l'oreille.*)

KALÉKAIRI

Ce sera fait. (*Elle sort.*)

Scène VII

Barberine, Rosemberg

BARBERINE

Eh bien, seigneur, à quoi songez-vous?

ROSEMBERG

J'attendais de savoir si je dois me retirer.

BARBERINE

N'étiez-vous pas en train de me faire une confidence? Cette petite fille est venue mal à propos.

ROSEMBERG

Oh! oui.

BARBERINE

Eh bien, continuez.

ROSEMBERG

Je n'en ai plus le courage, madame. Je ne sais comment j'avais pu oser...

BARBERINE

Et vous n'osez plus? Vous me disiez, je crois, que vous aviez de l'amour pour une femme qui est mariée à l'un de vos amis?

ROSEMBERG

Un de mes amis! je n'ai pas dit cela.

BARBERINE

Je croyais l'avoir entendu. Mais êtes-vous sûr que j'aie mal compris?

ROSEMBERG, *à part*

Que veut-elle dire? Ce regard si terrible me semble à présent singulièrement doux.

BARBERINE

Eh bien, vous ne répondez pas?

ROSEMBERG

Ah, madame!... Si vous avez pénétré ma pensée...

BARBERINE

Est-ce une raison pour ne pas la dire?

ROSEMBERG

Non. Je le vois! vous m'avez deviné. Ces beaux yeux ont lu dans mon cœur, qui se trahissait malgré moi. Je ne saurais vous cacher plus longtemps un sentiment plus fort que ma raison, plus puissant même que mon respect pour vous. Apprenez donc à la fois, comtesse, et ma souffrance et ma folie. Depuis le premier jour où je vous ai vue, j'erre autour de ce château, dans ces montagnes désertes!... L'armée, la cour ne sont plus rien pour moi; j'ai tout quitté dès que j'ai pu trouver un prétexte pour approcher de vous, ne fût-ce qu'un instant. Je vous aime, je vous adore! voilà mon secret, madame; avais-je tort de vous supplier de ne pas m'en punir? (*Il met un genou en terre.*)

BARBERINE, *à part*

Il ne ment pas mal pour son âge. (*Haut.*) Vous aviez, dites-vous, la crainte d'être puni. — N'aviez-vous pas celle de m'offenser?

ROSEMBERG, *se levant*

En quoi l'amour peut-il être une offense? Qui est-ce offenser que d'aimer?

BARBERINE

Dieu, qui le défend!

ROSEMBERG

Non, Barberine! puisque Dieu a fait la beauté, comment peut-il défendre qu'on l'aime? C'est son image la plus parfaite.

BARBERINE

Mais si la beauté est l'image de Dieu, la sainte foi jurée à ses autels n'est-elle pas un bien plus précieux? S'est-il contenté de créer, et n'a-t-il pas, sur son œuvre céleste, étendu la main comme un père, pour défendre et pour protéger?

ROSEMBERG

Non! quand je suis ainsi près de vous, quand ma main tremble en touchant la vôtre, quand vos yeux s'abaissent sur moi avec ce regard qui me transporte, non! Barberine, c'est impossible; non, Dieu ne défend pas d'aimer. Hélas! point de reproches, je ne...

BARBERINE

Que vous me trouviez belle, et que vous me le disiez, cela ne me fâche pas beaucoup. Mais à quoi bon en dire davantage? le comte Ulric est votre ami.

ROSEMBERG

Qu'en sais-je? Que puis-je vous répondre? De quoi puis-je me souvenir près de vous?

BARBERINE

Quoi! si je consentais à vous écouter, ni l'amitié, ni la crainte de Dieu, ni la confiance d'un gentilhomme qui vous envoie auprès de moi, rien n'est capable de vous faire hésiter?

ROSEMBERG

Non, sur mon âme, rien au monde. Vous êtes si belle, Barberine! vos yeux sont si doux, votre sourire est le bonheur lui-même!

BARBERINE

Je vous l'ai dit, tout cela ne me fâche pas. Mais pourquoi prendre ainsi ma main? O Dieu! il me semble que si j'étais homme, je mourrais plutôt que de parler d'amour à la femme de mon ami.

ROSEMBERG

Et moi, je mourrais plutôt que de cesser de vous parler d'amour.

BARBERINE

Vraiment! sur votre honneur, cela est votre sentiment? (*Elle fait un signe par la fenêtre.*)

ROSEMBERG

Sur mon âme, sur mon honneur!

BARBERINE

Vous trahiriez de bon cœur un ami?

ROSEMBERG

Oui, pour vous plaire, pour un regard de vous. (*On entend sonner une cloche.*)

BARBERINE

Voici la cloche qui m'avertit de descendre.

ROSEMBERG

O ciel! vous me quittez ainsi?

BARBERINE

Que vous dirai-je? voici Kalékairi.

Scène VIII

Les mêmes, Kalékairi

ROSEMBERG, *à part*

Encore cette Croate! cette Transylvaine!

KALÉKAIRI

Les fermiers disent qu'ils attendent.

BARBERINE

J'y vais.

ROSEMBERG, *bas à Barberine*

Hé! quoi! sans une parole?... sans un regard qui m'apprenne mon sort?

BARBERINE

Je crois que vous êtes un grand enchanteur, car il est impossible de vous garder rancune. Mes fermiers vont se mettre à table; attendez-moi ici un instant. Je me délivre d'eux, et je reviens. — Allons, Kalékairi, allons.

KALÉKAIRI

Kalékairi ne veut pas dîner.

ROSEMBERG, *à part*

Elle veut rester, la petite Éthiopienne! (*Haut.*) Comment, mademoiselle, vous n'avez pas faim?

KALÉKAIRI

Non, je ne veux pas. Ils vous ont placé une cloche, tout au haut d'une grosse tour, et quand cette machine sonne, il faut que Kalékairi mange. Mais Kalékairi ne veut pas manger; Kalékairi n'a pas d'appétit.

BARBERINE, *riant*

Viens, mon enfant, tu feras comme tu voudras, mais j'ai besoin de toi. (*A part.*) Je crois, en vérité, qu'elle serait capable de me surveiller aussi moi-même.

Scène IX

ROSEMBERG, *seul*

Elle va revenir! elle me dit de l'attendre pendant qu'elle va éloigner tout son monde! Peut-elle me faire mieux entendre que je ne lui ai pas déplu? Que dis-je? n'est-ce pas m'avouer qu'elle m'aime? n'est-ce pas là le plus piquant rendez-vous?... Parbleu! j'étais bien bon de me creuser la tête et de dépenser mon argent pour imiter ce sot de Jachimo! C'est bien la peine de s'aller cacher, lorsque, pour vaincre, on n'a qu'à paraître! Il est vrai que je ne m'attendais pas, en conscience, à me faire écouter si vite. O fortune! quelle bénédiction! non, je ne m'y attendais pas. Cette fière comtesse, ce riche enjeu! tout cela gagné en si peu de

temps! Qu'il avait raison, ce cher Uladislas! Je vais donc l'entendre me parler d'amour! car ce sera son tour à présent! elle! Barberine! ô beauté! ô joie ineffable! Je ne saurais demeurer en repos; il faut pourtant un peu de patience. (*Il s'asseoit.*) En vérité, c'est une grande misère que cette fragilité des femmes. Conquise si vite! est-ce que je l'aime? non, je ne l'aime pas. Fi donc! trahir ainsi un mari si plein de droiture et de confiance! Céder au premier regard amoureux d'un inconnu! que peut-on faire de cela? J'ai autre chose en tête que de rester ici. — Qui maintenant me résistera? Déjà je me vois arrivant à la cour, et traversant d'un pas nonchalant les longues galeries. Les courtisans s'écartent en silence, les femmes chuchotent; le riche enjeu est sur la table, et la Reine a le sourire sur les lèvres. Quel coup de filet,[20] Rosemberg! Ce que c'est pourtant que la fortune! Quand je pense à ce qui m'arrive, il me semble rêver. Non, il n'y a rien de tel que l'audace. — Il me semble que j'entends du bruit. Quelqu'un monte l'escalier; on s'approche, on monte à petits pas. Ah! comme mon cœur palpite! (*Les fenêtres se ferment, et on entend au dehors le bruit de plusieurs verrous.*) Qu'est-ce que cela veut dire? Je suis enfermé. On verrouille la porte en dehors. Sans doute, c'est quelque précaution de Barberine; elle a peur que pendant le dîner quelque domestique n'entre ici. Elle aura envoyé sa caméristе[21] fermer sur moi la porte, jusqu'à ce qu'elle puisse s'échapper! Si elle allait ne pas venir! s'il arrivait un obstacle imprévu! Bon, elle me le ferait

dire. Mais qui marche ainsi dans le corridor? On vient ici... C'est Barberine, je reconnais son pas. Silence! il ne faut pas ici nous donner l'air d'un écolier. Je veux composer mon visage... celui à qui de pareilles choses arrivent n'en doit pas paraître étonné. (*Un guichet s'ouvre dans la muraille.*)

BARBERINE, *en dehors, parlant par le guichet.*

Seigneur Rosemberg, comme vous n'êtes venu ici que pour commettre un vol, le plus odieux et le plus digne de châtiment, le vol de l'honneur d'une femme, et comme il est juste que la pénitence soit proportionnée au crime, vous êtes emprisonné comme un voleur. Il ne vous sera fait aucun mal, et les gens de votre suite continueront à être bien traités. Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme ces vieilles femmes que vous n'aimez pas, c'est-à-dire de filer. Vous avez là, comme vous savez, une quenouille et un fuseau, et vous pouvez avoir l'assurance que l'ordinaire de vos repas sera scrupuleusement augmenté ou diminué, selon la quantité de fil que vous filerez. (*Elle ferme le guichet.*)

ROSEMBERG

Est-ce que je rêve? Holà! Barberine! holà! Jean! holà! Albert! Qu'est-ce que cela signifie? La porte est comme murée; on l'a fermée avec des barres de fer — les fenêtres sont grillées, et le guichet n'est pas plus grand que mon bonnet. Holà! quelqu'un! ouvrez, ouvrez, ouvrez! c'est moi, Rosemberg, je suis enfermé ici. Ouvrez! qui vient m'ouvrir? Y a-t-il ici quel-

qu'un?... Je prie qu'on m'ouvre, s'il vous plaît. Hé! le gardien, êtes-vous là? ouvrez-moi, monsieur, je vous prie. Je veux faire signe par la croisée. Hé! compagnon, venez m'ouvrir — il ne m'entend pas — ouvrir, ouvrir, je suis enfermé. Cette chambre est au premier étage. — Mais qu'est-ce donc? on ne m'ouvrira pas!

BARBERINE, *ouvrant le guichet*

Seigneur, ces cris ne servent de rien. Il commence à se faire tard; si vous voulez souper, il est temps de vous mettre à filer. (*Elle ferme le guichet.*)

ROSEMBERG

Hé! bon! c'est une plaisanterie. L'espiègle [22] veut me piquer au jeu par ce joyeux tour de malice. On m'ouvrira dans un quart d'heure; je suis bien sot de m'inquiéter. Oui, sans doute, ce n'est qu'un jeu; mais il me semble qu'il est un peu fort, et tout cela pourrait me prêter un personnage ridicule. Hum! m'enfermer dans une tourelle! Traite-t-on aussi légèrement un homme de mon rang? — Fou que je suis! Cela prouve qu'elle m'aime! elle n'en agirait pas si familièrement avec moi, si la plus douce récompense ne m'attendait. Voilà qui est clair; on m'éprouve peut-être, on observe ma contenance. Pour les déconcerter un peu, il faut que je me mette à chanter gaiement. (*Il chante.*)

Quand le coq de bruyère
Voit venir le chasseur,
Holà! dans la clairière,
Holà! landerira.

Oh! le hardi compère!
Franc chasseur, l'arme au poing,
Holà! remplis ton verre,
Holà! landerira.

KALÉKAIRI, *ouvrant le guichet*

La maîtresse dit, puisque vous ne filez pas, que vous vous passerez sans doute de souper, et elle croit que vous n'avez pas faim; ainsi je vous souhaite une bonne nuit. (*Elle ferme le guichet.*)

ROSEMBERG

Kalékairi! écoute donc un peu! écoute donc! ma petite, viens tenir compagnie!... Est-ce que je serais pris au piège? voilà qui a l'air sérieux! Passer la nuit ici! sans souper! et justement j'ai une faim horrible! Qu'est-ce que cela veut dire? une bonne nuit? Combien de temps va-t-on donc me laisser ici? Assurément cela est sérieux. Mort et massacre! feu! sang! tonnerre! exécrable Barberine! misérable! infâme! bourreau! malédiction! Ah! malheureux que je suis! me voilà en prison. On va faire murer la porte; on me laissera mourir de faim! c'est une vengeance du comte Ulric. Hélas! hélas! prenez pitié de moi!... Le comte Ulric veut ma mort, cela est certain! sa femme exécute ses ordres. Pitié! pitié! je suis mort! je suis perdu!... je ne verrai plus jamais mon père, ma pauvre tante Béatrice! hélas! ah! Dieu! hélas! c'en est fait de moi!...[23] Barberine! madame la comtesse! ma chère demoiselle Kalékairi!... O rage! ô feu et flammes! oh! si j'en sors jamais, ils périront tous de ma main;

je les accuserai devant la Reine elle-même, comme bourreaux et empoisonneurs. Ah! Dieu! ah! ciel! prenez pitié de moi.

BARBERINE, *ouvrant le guichet*

Seigneur, avant de me coucher, je viens savoir si vous avez filé.

ROSEMBERG

Non, je n'ai pas filé, je ne file point, je ne suis point une fileuse. Ah! Barberine, vous me le paierez!

BARBERINE

Seigneur, quand vous aurez filé, vous avertirez le soldat qui monte la garde à votre porte.

ROSEMBERG

Ne vous en allez point, comtesse. — Au nom du ciel, écoutez-moi!

BARBERINE

Filez, filez!

ROSEMBERG

Non, par la mort! non, par le sang! je briserai cette quenouille. Non, je mourrai plutôt.

BARBERINE

Adieu, seigneur!

ROSEMBERG

Encore un mot! ne partez pas.

BARBERINE

Que voulez-vous?

ROSEMBERG

Mais... mais... comtesse... en vérité... je suis, je... je ne sais pas filer. Comment voulez-vous que je file?

BARBERINE

Apprenez. (*Elle ferme le guichet.*)

ROSEMBERG

Non, jamais je ne filerai, quand le ciel devrait m'écraser! Quelle cruauté raffinée, voyez donc cette Barberine! elle était en déshabillé, elle va se mettre au lit, à peine vêtue, en cornette, et plus jolie cent fois... Ah! la nuit vient; dans une heure d'ici il ne fera plus clair. (*Il s'asseoit.*) Ainsi, c'est décidé, il n'en faut pas douter. Non seulement je suis en prison, mais on veut m'avilir par le dernier des métiers. Si je ne file, ma mort est certaine. Ah! la faim me talonne cruellement. Voilà six heures que je n'ai mangé; pas une miette de pain depuis ce matin à déjeuner. Misérable Uladislas! puisses-tu mourir de faim pour tes conseils! Où diantre suis-je venu me fourrer? Que me suis-je mis dans la tête? J'avais bien affaire de ce comte Ulric et de sa bégueule de comtesse! Le beau voyage que je fais! J'avais de l'argent, des chevaux, tout était pour le mieux; je me serais diverti à la cour. Peste soit de l'entreprise! J'aurai perdu mon patrimoine, et j'aurai appris à filer! ... Le jour baisse de plus en plus, et la faim augmente en proportion. Est-ce que je serais réduit à filer? Non, mille fois non! J'aimerais mieux mourir de faim comme un gentil-

homme. Diable!... vraiment, si je ne file pas, il ne sera plus temps tout à l'heure. (*Il se lève.*) Comment est-ce donc fait, cette quenouille? Quelle machine diabolique est-ce là? Je n'y comprends rien. Comment s'y prend-on? Je vais tout briser. Que cela est entortillé! Oh, Dieu! j'y pense, elle me regarde; cela est sûr, je ne filerai pas,

UNE VOIX, *au dehors*

Qui vive! (*Le couvre-feu sonne.*)

ROSEMBERG

Le couvre-feu sonne! Barberine va se coucher. Les lumières commencent à s'allumer, les mulets passent sur la route, et les bestiaux rentrent des champs. O Dieu! passer la nuit ainsi! là, dans cette prison! sans feu! sans lumière! sans souper! le froid! la faim! hé! holà! compagnon, n'y a-t-il pas un soldat de garde?

BARBERINE, *ouvrant le guichet*

Eh bien?

ROSEMBERG

Je file, comtesse, je file; faites-moi donner à souper.

SCÈNE X

ROSEMBERG, KALÉKAIRI

KALÉKAIRI, *entrant avec deux plats*

Voilà le souper. Il y a des concombres et une salade de laitues.

ROSEMBERG

Bien obligé ! tu servais d'espion, te voilà geôlière à présent ! méchante Arabe que tu es ! Pourquoi as-tu pris mes sequins?

KALÉKAIRI, *mettant une bourse sur la table*

Maintenant je puis vous les rendre.

ROSEMBERG

Hé ! je n'ai que faire d'argent en prison. (*On entend le son des trompettes.*) Qui arrive là? quel est ce bruit? j'entends un fracas de chevaux dans la cour.

KALÉKAIRI

C'est la Reine qui vient ici.

ROSEMBERG

La Reine, dis-tu?

KALÉKAIRI

Et le comte Ulric aussi.

ROSEMBERG

Le comte Ulric ! la Reine ! ah ! je suis perdu. Kalékairi, fais-moi sortir d'ici.

KALÉKAIRI

Non, il faut que vous y restiez.

ROSEMBERG

Je te donnerai autant de sequins que tu voudras; mais, de grâce, laisse-moi sortir. Dis à la sentinelle de me laisser passer.

KALÉKAIRI

Non. — Pourquoi êtes-vous venu?

ROSEMBERG

Ah! tu as bien raison. Où est la comtesse? Je veux lui demander grâce, où plutôt l'accuser; oui, l'accuser devant la Reine elle-même, car on n'enferme pas les gens de cette façon-là. Où est ta maîtresse?

KALÉKAIRI

Sur le pas de sa porte, pour recevoir la Reine.

ROSEMBERG

Et que diantre la Reine vient-elle faire ici?

KALÉKAIRI

Kalékairi avait écrit.

ROSEMBERG

A la Reine?

KALÉKAIRI

Non, au comte Ulric.

ROSEMBERG

Et à propos de quoi?

KALÉKAIRI

Pour qu'on vienne ici.

ROSEMBERG

Et qu'on me trouve dans cette caverne?

KALÉKAIRI

Non. — Kalékairi, quand elle a écrit, ne savait pas qu'on vous ferait filer.

ROSEMBERG

Ah! c'est donc la comtesse toute seule, à qui est venue cette gracieuse idée?

KALÉKAIRI

Oui, et la comtesse ne savait pas que Kalékairi avait écrit, car la comtesse a écrit aussi.

ROSEMBERG

Elle a écrit aussi! c'est fort obligeant.

KALÉKAIRI

Oui, pendant que vous criiez si fort. Elle allait voir, et puis elle revenait. Mais Kalékairi avait écrit longtemps auparavant. Kalékairi avait écrit dès que vous lui aviez parlé.

ROSEMBERG

Ainsi toi, d'abord, et puis la comtesse! Deux dénonciations pour une! c'est à merveille; j'étais en bonnes mains. Ensorcelé par deux démons femelles!

LA SENTINELLE, *sur le pas de la porte*

Seigneur, vous êtes libre. La Reine va venir.

ROSEMBERG

C'est fort heureux. Adieu, Kalékairi! Dis à ta maîtresse, de ma part, que je ne lui pardonnerai de ma vie, et, quant à toi, puissent toutes tes salades...

KALÉKAIRI

Vous avez bien tort, car ma maîtresse a dit qu'elle vous trouvait très gentil; oui, et que vous ne pouviez

manquer de plaire à beaucoup de dames à la cour, mais que pour cette maison, ce n'était pas l'endroit.

ROSEMBERG

En vérité! elle a dit cela? Hé bien, Kalékairi, je crois que je lui pardonne. Et pour toi, si tu veux être discrète...

KALÉKAIRI

Oh! non.

ROSEMBERG

Comment! tu te vantais ce matin...

KALÉKAIRI

C'était pour mieux savoir ce soir. Voici la Reine avec tout le monde.

ROSEMBERG

Ah! je suis pris.

Scène XI

Les précédents, La Reine, Ulric, Barberine, courtisans, etc.

LA REINE, *à Barberine*

Oui, comtesse, nous avons voulu venir nous-même vous rendre visite.

BARBERINE

Notre pauvre maison, madame, n'est pas digne de vous recevoir.

LA REINE

Je tiens à honneur d'y être reçue. (*A Rosemberg.*) Eh bien, Rosemberg, ton pari?

ROSEMBERG

Il est perdu, madame, comme vous voyez.

KALÉKAIRI, *bas à Rosemberg*

Oui, bien perdu.

LA REINE

Es-tu content de ton voyage? Comment trouves-tu ce château? Tu n'oublieras pas, je l'espère, l'hospitalité qu'on y trouve?

ROSEMBERG

Je ne manquerai pas de m'en souvenir, madame, toutes les fois que je ferai quelque sottise.

KALÉKAIRI, *bas à Rosemberg*

Ce sera souvent.

LA REINE

Il est fâcheux que celle-ci te coûte un peu cher.

BARBERINE

Madame, si Votre Majesté daigne m'accorder une grâce, je lui demande de consentir à ce que ce pari soit oublié.

ULRIC

Je le demande aussi, madame. Si j'avais douté du cœur de ma femme, je pourrais profiter de cette gageure, et me faire payer mon souci; mais, en conscience, je n'ai rien gagné. Voici tout le prix que j'en veux avoir. (*Il donne à sa femme une poignée de main.*)

ROSEMBERG, *à part*

Par mon patron,[24] voilà un digne homme.

KALÉKAIRI, *bas à Rosemberg*

Vous êtes guéri, n'est-ce pas?

LA REINE

Que cela vous plaise ainsi, je le veux bien. Mais notre parole royale est engagée, et nous ne saurions oublier que nous nous sommes portée pour témoin de la querelle. Ainsi, Rosemberg, tu payeras.

ROSEMBERG

Madame, l'argent est tout prêt.

KALÉKAIRI, *bas à Rosemberg*

Que va dire votre tante Béatrice?

LA REINE

Mais vous comprenez, comte Ulric, que si notre justice ordonne que le prix de votre gageure vous soit remis, notre pouvoir ne va pas si loin que de vous contraindre à l'accepter. — Ainsi, Rosemberg, là-dessus, tu feras ta cour à la comtesse.

ROSEMBERG

De tout mon cœur, madame, et s'il se pouvait...

LA REINE

Un instant. Nous avons appris, de la bouche même de la comtesse, le succès de cette aventure; mais ces messieurs ne le connaissent pas, et il est juste qu'ils en soient instruits, ayant assisté, comme nous, aux débuts de cette entreprise. Voici deux lettres qui en parlent; Rosemberg, tu vas nous les lire.

BARBERINE

Ah! madame!

LA REINE

Êtes-vous si généreuse? Eh bien, je les lirai moi-même. En voici une d'abord, adressée au comte, et qui n'est pas longue, car elle ne contient qu'un mot: « Venez. » Signée: « Kalékairi. » Qui a écrit cela?

KALÉKAIRI

C'est moi, madame.

LA REINE

Tu as peu et bien dit, c'est un talent rare. Maintenant, messieurs, voici l'autre. (*Elle lit.*)

« Mon très cher et honoré mari,

« Nous venons d'avoir au château la visite du jeune baron de Rosemberg, qui s'est dit votre ami et envoyé par vous. Bien qu'un secret de cette nature soit ordinairement gardé par une femme avec justice, je vous dirai toutefois qu'il m'a parlé d'amour. J'espère qu'à ma prière et recommandation vous n'en tirerez aucune vengeance, et que vous n'en concevrez aucune haine contre lui. C'est un jeune homme de bonne famille, et point méchant. Il ne lui manquait que de savoir filer, et c'est ce que je vais lui apprendre. Si vous avez occasion de voir son père à la cour, dites-lui qu'il n'en soit point inquiet. Il est dans notre grand'salle, au premier étage, où il a une quenouille avec un fuseau, et il file, ou il va filer. Vous trouverez extraordinaire que j'aie choisi pour lui cette occupation, mais, comme j'ai reconnu qu'avec de bonnes qualités

il ne manquait que de réflexion, j'ai pensé que c'était pour le mieux de lui apprendre ce métier qui lui permettra de réfléchir à son aise, en même temps qu'il peut lui faire gagner sa vie. Vous savez que notre grand'salle est close de verrous fort solides; je lui ai dit de m'y attendre, et je l'ai enfermé. Il y a au mur un guichet fort commode, par lequel on lui passera la nourriture, ce qui fait que je ne doute pas qu'il ne sorte d'ici avec beaucoup d'avantage, et qu'en outre, si dans le cours de sa vie quelque malheur venait à l'atteindre, il ne se félicite d'avoir dans les mains un gagne-pain assuré pour ses jours.

« Je vous salue, vous aime et vous embrasse,

« BARBERINE. »

Si vous riez de cette lettre, seigneurs chevaliers, Dieu garde vos femmes de malencontre ! Il n'y a rien de si sérieux que l'honneur. Comte Ulric, jusqu'à demain nous voulons rester votre hôtesse, et nous entendons qu'on publie que nous avons fait le voyage exprès, suivie de toute notre cour, afin qu'on sache que le toit sous lequel habite une honnête femme est aussi saint lieu que l'église, et que les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont à Dieu.

ON NE SAURAIT PENSER A TOUT

1849

ON NE SAURAIT PENSER A TOUT

This little play is like some trifle made of a delicate fabric, embroidered, and touched up with spangles. It is all shimmer and sparkle, with just enough substance, just enough color to show a charming pattern.

The vagaries of the absent-minded are ever new, and ever amusing. If the character of Valberg should at any moment seem overdrawn that should not be set down as a fault in the play. Anything just short of the extremity of abstraction would be dull, and Musset is never dull. The extravagance of the character is what makes it so delightfully amusing; there is no irony, no malice between the lines, it is all pure fun. The precise, punctual baron is only too true to life, and the characters set each other off to perfection. The countess is a delicate little creation; her fine sense of the ridiculous appreciates fully the vagaries of Valberg, but her common sense would have those aberrations stop short of trying her patience beyond endurance. She says truly of patience: "il n'est jamais bon d'avoir affaire à elle; c'est l'ennemie mortelle des femmes." It is possible that a reflex of the baron may be seen in young Valentin of "la Belle Aventure," by Caillavet, Flers and Rey.

ON NE SAURAIT PENSER A TOUT

Personnages

Le Marquis de Valberg
Le Baron
Germain
La Comtesse de Vernon
Victoire, femme de chambre de la Comtesse

La scène est à la campagne.

Scène première

Le Baron, Germain

LE BARON

Mon neveu, dis-tu, n'est point ici?

GERMAIN

Non, monsieur, je l'ai cherché partout.

LE BARON

C'est impossible; il est cinq heures précises. Ne sommes-nous pas chez la comtesse?

GERMAIN

Oui, monsieur, voilà son piano.

LE BARON

Est-ce que mon neveu n'est plus amoureux d'elle?

GERMAIN

Si fait,[1] monsieur, comme d'habitude.

LE BARON

Est-ce qu'il ne vient pas la voir tous les jours?

GERMAIN

Monsieur, il ne fait pas autre chose.

LE BARON

Est-ce qu'il n'a point reçu ma lettre?

GERMAIN

Pardonnez-moi, ce matin même.

LE BARON

Il doit donc être dans ce château, puisque je ne l'ai pas trouvé chez lui. Je lui avais mandé [2] que je quitterais Paris à une heure et quart, que je serais par conséquent à Montgeron à trois heures. De Montgeron ici il y a deux lieues et demie. Deux lieues et demie, mettons cinq quarts d'heure,[3] en supposant les chemins mauvais, mais, à tout prendre, ils ne le sont point.

GERMAIN

Bien au contraire, ils sont fort bons.

LE BARON

Partant à trois heures de Montgeron, je devais par conséquent être au tourne-bride [4] positivement à quatre heures un quart. J'avais une visite à faire à M. Duplessis, qui devait durer tout au plus un quart d'heure. Donc, avec le temps de venir ensuite ici, cela ne pouvait me mener plus tard que cinq heures. Je lui avais mandé tout cela avec la plus grande exactitude. Or, il

est cinq heures précisément, et quelques minutes maintenant. Mon calcul n'est-il pas exact?

GERMAIN

Parfaitement, monsieur, mais mon maître n'y est point.

LE BARON

Ses paquets, du moins, sont-ils faits?

GERMAIN

Quels paquets, monsieur, s'il vous plaît?

LE BARON

Ses malles sont-elles préparées, là-bas, à son château?

GERMAIN

Pas que je sache, monsieur, aucunement.

LE BARON

Je lui avais cependant mandé que la Grande-Duchesse était accouchée, la duchesse de Saxe-Gotha, Germain; ce n'est pas une petite affaire.

GERMAIN

Je le crois bien.

LE BARON

Je lui avais écrit que M. Desprez, avant-hier soir, était venu me rendre visite. M. Desprez arrivait de Saint-Cloud. Il venait me prévenir que le ministre me priait de passer dans la matinée du lendemain, c'est-à-dire, hier, à son cabinet. J'allais obéir à cet ordre, lorsque je reçus l'avertissement que le ministre était à Compiègne; il y avait accompagné le Roi. Ce fut donc

à Compiègne que je me rendis. Comme je savais de quoi il s'agissait, il n'y avait pas de temps à perdre, tu le comprends.

GERMAIN

Sans aucun doute.

LE BARON

Le ministre était à la chasse. On me dit d'aller chez M. de Gercourt, qui me conduisit en secret, jusqu'aux petits appartements;[5] — le Roi venait de partir pour Fontainebleau.

GERMAIN

Cela était fâcheux.

LE BARON

Point du tout. Je tiens seulement à te faire remarquer combien je suis ponctuel en toute chose.

GERMAIN

Oh! pour cela oui.

LE BARON

La ponctualité est, en ce monde, la première des qualités. On peut même dire que c'est la base, la véritable clef de toutes les autres. Car de même que le plus bel air d'opéra, ou le plus joli morceau d'éloquence ne sauraient plaire hors de leur lieu et place, de même les plus rares vertus et les plus gracieux procédés n'ont de prix qu'à la condition de se produire en un moment distinct et choisi. Retiens cela, Germain, rien n'est plus pitoyable que d'arriver mal à propos, eût-on d'ailleurs le plus grand mérite, témoin ce célèbre diplomate qui arriva trop tard à la mort de son prince, et vit la reine

mettant ses papillotes; ainsi se détruisent les plus beaux talents, et l'on a vu des gens couverts de gloire dans les armées et même dans le cabinet, perdre leur fortune, faute d'une montre convenable et ponctuellement réglée. La tienne va-t-elle bien, mon ami?

GERMAIN

Je la mets à l'heure continuellement, monsieur.

LE BARON

Fort bien. Tu sauras donc enfin que, ayant rencontré à Compiègne la marquise de Morivaux, qui me donna une place dans sa voiture, j'appris que l'on m'avait trompé par des renseignements peu exacts, et que le ministre revenait à Paris. Son Excellence me reçut à deux heures et demie, et voulut bien m'annoncer elle-même que la Grande-Duchesse de Gotha était accouchée, comme je te le disais tout à l'heure, et que le Roi avait fait choix de moi et de mon neveu, pour aller la complimenter.

GERMAIN

A Gotha, monsieur?

LE BARON

A Gotha. C'est un grand honneur pour ton maître.

GERMAIN

Oui, monsieur, mais il est sorti.

LE BARON

Voilà ce que je ne puis comprendre. Il est donc toujours aussi étourdi, aussi distrait que de coutume? Toujours oubliant tout!

GERMAIN

On ne peut pas trop dire, monsieur. Ce n'est pas qu'il oublie, c'est qu'il pense à autre chose.

LE BARON

Il faut qu'il soit en route sans faute, demain matin, pour l'Allemagne. Et il n'a donné aucun ordre pour son départ?

GERMAIN

Non, monsieur. Ce matin seulement, avant de sortir, il a ouvert une grande caisse de voyage, et il s'est promené bien longtemps tout à l'entour.

LE BARON

Et qu'a-t-il mis dedans?

GERMAIN

Un papier de musique.

LE BARON

Un papier de musique?

GERMAIN

Oui, monsieur, après quoi il a fermé la caisse avec bien du soin, et il a mis la clef dans sa poche.

LE BARON

Un papier de musique! toujours des folies! si le Roi savait cette maladie-là, oserait-on lui confier une mission d'une si haute importance! heureusement il est sous ma garde. Enfin, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait?

GERMAIN

Il a chanté, monsieur, toute la journée.

LE BARON

Il a chanté?

GERMAIN

A merveille, monsieur; c'était un plaisir de l'entendre.

LE BARON

Le beau prélude pour un ambassadeur! Tu as quelque bon sens, Germain. Dis-moi, le crois-tu réellement capable de se conduire sainement dans une conjoncture si délicate?

GERMAIN

Quoi, monsieur, d'aller à Gotha, faire la révérence à une accouchée? Il me semble que j'irais moi-même.

LE BARON

Tu ne sais pas de quoi tu parles.

GERMAIN

Dame, monsieur, de la Grande-Duchesse; c'est vous qui me dites qu'elle est accouchée.

LE BARON

Il est vrai qu'elle a donné le jour à un nouveau rejeton d'une tige auguste. Mais qu'a fait encore mon neveu?

GERMAIN

Il est venu ici, je ne sais combien de fois, frapper à la porte de madame la comtesse.

LE BARON

Et où est-elle, la comtesse?

GERMAIN

Monsieur, elle n'est pas levée.

LE BARON

A cette heure-ci ! c'est inconcevable. Elle ne dîne donc pas, cette femme-là ?

GERMAIN

Non, monsieur, elle soupe.

LE BARON

Autre cervelle fêlée ! [6] Beau voisinage pour un fou !

GERMAIN

Mon maître serait bien fâché, monsieur, s'il s'entendait traiter de la sorte. Lorsqu'on se hasarde à lui faire remarquer la moindre distraction de sa part, il entre dans une colère affreuse. A telle enseigne que, l'autre jour, il a manqué de m'assommer [7] parce qu'il avait, au lieu de sucre, versé son tabac sur ses fraises, et hier encore...

LE BARON

Juste Dieu ! Est-il croyable qu'un homme de mérite,[8] et du plus haut mérite, Germain (car mon neveu est fort distingué), tombe d'une manière aussi puérile dans des égarements déplorables !

GERMAIN

Cela est bien funeste, monsieur.

LE BARON

Ne l'ai-je pas vu, de mes propres yeux, traverser, les mains dans ses poches, une contredanse Royale, et se

promener au milieu du quadrille, comme dans l'allée d'un jardin?

GERMAIN

Parbleu! monsieur, il a fait la pareille, l'autre soir, chez madame la comtesse. Il y avait grande compagnie, et M. Vertigo, le poète d'à côté, lisait un mélodrame en vers. A l'endroit le plus touchant, monsieur, quand la jeune fille empoisonnée reconnaissait son père parmi les assassins, quand toutes ces dames fondaient en larmes, voilà mon maître qui se lève, et s'en va boire le verre d'eau que l'auteur avait sur sa table. Tout l'effet de la scène a été manqué.

LE BARON

Cela ne m'étonne pas. Il a bien mis un jour trente sous dans une tasse de thé que lui présentait une charmante personne, croyant qu'elle quêtait pour les pauvres.

GERMAIN

L'hiver dernier, vous étiez absent, lors du mariage de monsieur son frère. Il devait, comme vous pensez, faire les honneurs au repas de noces. J'entre chez lui, vers le soir, pour l'aider à faire sa toilette. Il me renvoie, se déshabille lui-même, puis se promène une heure durant, sauf votre respect, en chemise; après quoi il s'arrête court, se regarde dans la glace avec étonnement: Que diable fais-je donc? se demande-t-il: parbleu! il fait nuit, je me couche. Et là-dessus il se mettait au lit, oubliant la noce et le dîner, si nous n'étions venus l'avertir.

LE BARON

Et tu crois qu'un pareil extravagant est capable d'aller à Gotha ! Vois quelle tâche j'entreprends, Germain, car il faut bien, bon gré, mal gré, que la volonté du Roi s'accomplisse. Il n'y a pas à dire,[9] c'est mon neveu qui a le titre, je ne fais que l'accompagner; on lui donne ce titre parce qu'il porte un nom, celui de son père, qui est plus que le mien, et c'est moi qui suis responsable.

GERMAIN

Puisque mon maître a du mérite.

LE BARON

Sans doute, mais cela suffit-il? Il m'avait promis de se corriger.

GERMAIN

Il s'y étudie, monsieur, tout doucement; mais il n'aime pas qu'on le contrarie, et si vous m'en croyez... Le voici.

Scène II

Le Baron, Germain, Le Marquis

LE MARQUIS

Ah çà ! c'est donc une gageure? on me volera donc toujours mes papiers !

GERMAIN

Monsieur, voilà M. le Baron...

LE MARQUIS

Qu'as-tu fait, drôle, d'un papier de musique que j'avais tantôt? Où l'as-tu mis? où est-il passé?

LE BARON

Bonjour, Valberg; que vous arrive-t-il?

LE MARQUIS

Je ferai maison nette,[10] un de ces jours, je vous mettrai tous à la porte. (*Au baron, qui rit.*) Et vous, maraud, tout le premier.

GERMAIN

Monsieur, c'est M. le Baron.

LE MARQUIS

Ah! pardon, mon cher oncle, vous venez donc de Paris? C'est que j'ai perdu un papier de musique.

GERMAIN

C'est sûrement celui-là qu'il a si bien serré.

LE BARON

Vous voyez, mon neveu, que je suis exact, je suis arrivé à l'heure dite. Et vous, êtes-vous disposé à partir?

LE MARQUIS

A partir?

LE BARON

Oui, demain matin.

LE MARQUIS

Oui, je vous le jure, si j'éprouve un refus, je pars sur-le-champ, et vous ne me reverrez de la vie.

LE BARON

Quel refus? que voulez-vous dire?

LE MARQUIS

Oui, sur l'honneur, si je suis reçu avec froideur, si ma démarche est mal accueillie, mon parti est pris irrévocablement.

LE BARON

Eh ! quelle froideur, quel mauvais accueil avez-vous à craindre, venant de la part du Roi?

LE MARQUIS

Est-ce que le Roi se mêle de tout ceci?

LE BARON

Parbleu, apparemment, puisque vous serez porteur d'une lettre autographe de Sa Majesté.

LE MARQUIS

Pour la comtesse?

LE BARON

Pour la Grande-Duchesse. Oubliez-vous que vous êtes chargé...

LE MARQUIS

C'est que je confondais, parce que j'ai aussi une lettre à écrire à la comtesse. L'avez-vous vue?

LE BARON

Non, elle dort.

LE MARQUIS

Hé bien, que dites-vous de cette affaire-là? Ne fais-je pas bien?

LE BARON

Quelle affaire?

LE MARQUIS

Oh! mon Dieu, je sais bien ce que vous m'allez dire. Vous n'avez jamais pu la souffrir, vous vous êtes brouillé avec elle, vous lui avez fait un procès; eh bien, je vous le demande, qu'est-ce qu'on gagne à ces choses-là? Votre avocat a fait de belles phrases pour un méchant quartier de vigne; le voilà maintenant au parlement. Ses discours n'ont pas le sens commun. On dit que c'est de la grande politique, moi je prétends qu'il n'en a point du tout, et vous verrez que la loi sera rejetée.

LE BARON

De quoi venez-vous me parler? Il s'agit ici de choses sérieuses et qui réclament toute votre attention.

LE MARQUIS

S'il en est ainsi, vous n'avez qu'à dire. Parlez, monsieur, je vous écoute.

LE BARON

Il s'agit de notre ambassade. Avez-vous lu ce que je vous ai mandé?

LE MARQUIS

De notre ambassade? oui sans doute; je suis toujours aux ordres du Roi.

LE BARON

Fort bien.

LE MARQUIS

Sa Majesté connaît mon dévouement.

LE BARON

A merveille. Vous serez donc prêt...

LE MARQUIS

En doutez-vous? mes ordres sont donnés; Germain, tout est-il préparé?

GERMAIN

Monsieur, je n'ai point reçu d'ordres.

LE MARQUIS

Comment, coquin! Et cette grande malle que je t'ai fait mettre au milieu de ma chambre?

GERMAIN

Ah! si monsieur veut chanter en route...

LE MARQUIS

Chanter en route, impertinent!

GERMAIN

Dame, monsieur, votre musique est dedans, et la clef est dans votre poche.

LE MARQUIS

Dans ma... Ah! parbleu, c'est vrai. On me l'aura donnée sans doute avec mes gants et mon mouchoir. Ces gens-là ne font attention à rien.

GERMAIN

Je puis vous assurer, monsieur...

LE BARON

Laisse-nous, ne dis mot, et va tout préparer. (*Germain sort.*) Maintenant, Valberg, il faut que je vous

quitte, pour retourner chez M. Duplessis, prendre les lettres de la cour. Je n'ai que deux mots à vous dire: songez, mon neveu, que notre voyage n'est point une mission ordinaire, et que, selon l'habileté que vous y déploierez, votre avenir peut en dépendre.

LE MARQUIS

Hélas! je ne le sais que trop.

LE BARON

Il faut donc que vous me promettiez de tenter sur vous-même un effort salutaire, de vaincre ces petites distractions, ces faiblesses d'esprit parfois si fâcheuses, afin de conduire sagement les choses.

LE MARQUIS

Oh! pour cela, je vous le promets.

LE BARON

Sérieusement?

LE MARQUIS

Très sérieusement.

LE BARON

Allez donc achever de donner vos ordres. Il est six heures moins vingt minutes; je vais chez M. Duplessis, ce n'est pas loin, je serai de retour pour le dîner. Allons, vous me promettez donc de suivre en tout point mes conseils? vous savez ce que c'est que ces messieurs de la cour.

LE MARQUIS

Oh! ne vous mettez pas en peine. Je sais comment il faut s'y prendre vis-à-vis d'eux. Je me ferai écrire par-

tout. Il faut que je sache seulement le nom de votre rapporteur,[11] et j'irai moi-même...

LE BARON

Je n'ai point de rapporteur; que voulez-vous donc dire?

LE MARQUIS

Si vous n'avez pas de rapporteur, il n'est pas temps de solliciter vos juges.

LE BARON

Mes juges? à propos de quoi?

LE MARQUIS

Pour votre procès.

LE BARON

Mais je n'ai point de procès.

LE MARQUIS

Comment! vous ne m'avez pas dit de voir ces Messieurs de la Cour?

LE BARON

Je vous parle de la cour de Saxe.

LE MARQUIS

Ah! oui, c'est pour notre ambassade. — Je suis un peu préoccupé; c'est la comtesse qui a un procès, et je suis chargé de le suivre. C'est une femme charmante!

LE BARON

Oui, oui, nous savons que vous êtes coiffé d'elle [12] et que le voisinage est cause que vous vous enterrez dans votre château. Mais il ne faut pas que cette inclination traverse nos plans, s'il vous plaît.

LE MARQUIS

Ne craignez rien, allez, soyez en paix. Quand je n'y songe pas, voyez-vous, je parais, comme cela, un peu insouciant, mais quand je me mêle de choses graves, personne n'est plus attentif que moi.

LE BARON

A la bonne heure.

LE MARQUIS

Allez chez M. Duplessis, soyez en paix, je me charge du reste.

LE BARON

Nous verrons votre exactitude.

LE MARQUIS

Je vais surveiller Germain, de peur qu'il ne fasse quelque méprise.[13]

LE BARON

Fort bien.

LE MARQUIS

Je vais achever de mettre mes papiers en ordre. J'en ai beaucoup.

LE BARON

Ne m'arrêtez donc pas, je vous prie.

LE MARQUIS

Dieu m'en préserve! Allez, monsieur, allez prendre les lettres Royales; de mon côté j'écrirai à ma mère; — il est bien juste aussi que je remercie le ministre; je laisserai mes chiens à madame de Belleroche, j'aver-

tirai tous nos parents, et à votre retour, je l'espère, le mariage sera décidé.

LE BARON, *s'arrêtant au moment de sortir*

Comment, le mariage! quel mariage?

LE MARQUIS

Hé! le mien, ne le savez-vous pas?

LE BARON

Que signifie cette plaisanterie? votre mariage, dites-vous?

LE MARQUIS

Oui, avec la comtesse; ne vous ai-je pas dit que je l'épousais?

LE BARON

Non vraiment. En voici bien d'une autre.

LE MARQUIS

Cela me donne beaucoup d'affaires, comme vous voyez.

LE BARON

Mais on ne se marie pas la veille d'un départ. C'est apparemment pour votre retour.

LE MARQUIS

Non pas; mon sort se décide aujourd'hui.

LE BARON

Vous n'y pensez pas, mon ami.

LE MARQUIS

J'y pense très fort, car je ne partirai qu'après et selon sa réponse.

LE BARON

Mais que cette réponse soit bonne ou mauvaise, qu'a-t-elle à faire avec notre ambassade? Vous ne voulez pas, je suppose, emmener la comtesse?

LE MARQUIS

Pourquoi non, si elle y consent?

LE BARON

Miséricorde, une femme en voyage! Des chapeaux, des robes, des femmes de chambre, une pluie de cartons, des nuits d'auberge, des cris pour un carreau cassé!

LE MARQUIS

Vous parlez là de bagatelles.

LE BARON

Je parle de ce qui est convenable, et ceci ne l'est pas du tout. Il n'est point dit, dans les lettres que j'ai, que vous emmèneriez une femme, et je ne sais si on le trouverait bon.

LE MARQUIS

C'est ce dont je me soucie fort peu.

LE BARON

Mais je m'en soucie beaucoup, moi qui vous parle; et si vous insistez, je vous déclare . . . (*Le marquis se met au piano et prélude.*) (*A part.*) En vérité, ce garçon-là est fou; il est impossible qu'il aille à Gotha. Que faire? je ne puis partir seul, son nom est tout au long dans la lettre Royale. Si je dis ce qui en est, voilà un scandale, et quand bien même j'obtiendrais

que mon nom fût mis à la place du sien (ce qui serait de toute justice), voilà un retard considérable, et l'à-propos sera manqué. (*On entend sonner*) Grand Dieu! c'est la comtesse qui sonne. . . Je vais manquer M. Duplessis. Mon neveu, de grâce, écoutez-moi.

LE MARQUIS

Monsieur, je vous croyais parti.

LE BARON

Vous êtes amoureux de la comtesse.

LE MARQUIS

C'est mon secret.

LE BARON

Vous venez de me le dire.

LE MARQUIS

Si cela m'est échappé, je ne m'en cache pas.

LE BARON

Ne plaisantons point, je vous prie. Je ne puis parler pour vous à la comtesse; elle me déteste, et je suis pressé. Voici ce que je vous propose. Deux choses sont, qu'il faut mener à bien, votre mariage et votre ambassade. Ne sacrifiez pas l'un à l'autre.

LE MARQUIS

Je ne demande pas mieux.

LE BARON

Voyez donc la comtesse, obtenez une réponse. Si elle accepte, je ne m'oppose pas à ce qu'elle vienne en

Allemagne, mais ce ne saurait être du jour au lendemain, cela se conçoit naturellement.

LE MARQUIS

Naturellement.

LE BARON

Ainsi elle pourrait nous rejoindre.

LE MARQUIS

Vous avez là une excellente idée.

LE BARON

N'est-il pas vrai? Si elle refuse...

LE MARQUIS

Si elle refuse, je la quitte pour jamais.

LE BARON

C'est cela même; vous fuyez une ingrate.

LE MARQUIS

Ah! je l'adorerai toujours!

LE BARON

Certainement. (*A part.*) Il n'est point méchant, et ses distractions même, entre des mains habiles, peuvent tourner à son profit. On n'a pas su le guider jusqu'ici. Allons, il peut venir à Gotha. (*Haut.*) Voilà qui est convenu; je vous laisse. A mon retour, votre démarche sera faite, et le succès, je l'espère, sera favorable, car la comtesse, apparemment, s'attend à votre proposition.

LE MARQUIS

Mais je ne sais pas trop, car voilà plusieurs fois que je viens ici pour lui en parler, et je ne sais comment cela se fait, je l'oublie toujours; mais, cette fois-ci, j'ai mis un papier dans ma boîte pour m'en souvenir.

LE BARON

Cela fait un mariage bien avancé.

LE MARQUIS

Je ne sais pas si elle y consentira, car il est difficile de la fixer longtemps sur le même objet. Quand vous lui parlez, elle semble vous écouter, et elle est à cent lieues de là.

LE BARON

Elle est peut-être distraite?

LE MARQUIS

Oui, elle est distraite. C'est insupportable, cela.

LE BARON

Oh! je vous en réponds. — Je vais chez M. Duplessis.

LE MARQUIS

Oui, vous ferez bien, parce que ce mariage, le procès de la comtesse et cette ambassade, tout cela m'occupe beaucoup. On a mille lettres à répondre. Elle veut que je lise un roman nouveau... tout cela ne peut pas s'accorder ensemble... vous en conviendrez bien.

LE BARON

Oui, oui, songez à votre mariage.

LE MARQUIS

C'est vrai. Cette diable d'affaire-là me tourne la tête! Je n'y pense jamais. Je ne vous reconduis pas.

LE BARON

Hé! non, non. Vous vous moquez de moi. (*A part en s'en allant.*) Il voulait, disait-il, surveiller Germain, mais je vais le faire surveiller lui-même.

Scène III

Le Marquis, Victoire

LE MARQUIS

Holà! ho! quelqu'un.

VICTOIRE

Qu'est-ce que veut monsieur le marquis?

LE MARQUIS

Donnez-moi ma robe de chambre.

VICTOIRE

Vous badinez, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Hé! ah!... oui, oui.

VICTOIRE

On a dit à madame la comtesse que vous étiez ici, et elle va venir.

LE MARQUIS

Pourquoi cela? Je m'en vais faire mettre mes chevaux, et j'irai chez elle.

VICTOIRE

Mais, monsieur, vous y êtes chez elle.

LE MARQUIS

Vous avez raison... c'est que je pensais...

VICTOIRE

Monsieur, voilà madame.

Scène IV

La Comtesse, Le Marquis, Victoire

LA COMTESSE, *en entrant*

François, dites à Victoire de venir.

VICTOIRE

Me voilà, madame.

LA COMTESSE

C'est bon. — Monsieur de Valberg, je suis enchantée de vous voir... Vous avez été hier de la distraction la plus divertissante du monde... Je vous aime à la folie comme cela.

LE MARQUIS

Ce n'est pas là le moyen de m'en corriger, madame, au contraire, cependant, comme on dit souvent, les contraires se rapprochent quelquefois.

LA COMTESSE

Mademoiselle, je veux absolument avoir ma robe.

VICTOIRE

Oui, madame.

LA COMTESSE

Donnez-moi un autre collet. (*Elle s'assied à sa toilette.*) Celui-ci va à faire horreur. (*Au marquis.*) Asseyez-vous donc.

VICTOIRE

Mais, madame n'a qu'à le rendre si elle n'en veut pas; cependant il est bien fait. C'est qu'il y a là un pli... Attendez. (*Elle l'arrange.*)

LA COMTESSE

Oui, un pli, voyons. (*Elle se mire.*) Eh! bien, voilà ce que je veux dire. Il va à merveille comme cela. Ayez soin que mademoiselle Dufour m'en fasse un autre tout pareil, mais je dis tout de même, entendez-vous.

VICTOIRE

Oui, madame. Et quand madame le veut-elle?

LA COMTESSE

Quand? mais demain matin. Il n'y a qu'à envoyer François tout à l'heure, j'en suis très pressée.

VICTOIRE

Il n'y aura peut-être pas assez de temps.

LA COMTESSE

Oh! sans doute, vous trouvez toujours ce que je désire impossible, et puis vous viendrez dire que vous m'êtes bien attachée.

VICTOIRE

C'est que rien n'est plus vrai. — Madame me gronde.

LA COMTESSE

C'est bon, c'est bon, donnez-moi du rouge. Eh ! bien, monsieur de Valberg, vous ne dites rien?

LE MARQUIS

Mais vous ne m'écoutez pas, madame.

LA COMTESSE, *mettant son ruban*

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Ne parliez-vous pas des contraires?

LE MARQUIS

Des contraires? N'est-ce pas des contrats, plutôt?

LA COMTESSE

Cela peut bien être. Victoire !

VICTOIRE

Madame?

LA COMTESSE

Je ne sais plus ce que je voulais dire, avec vos contrats.

LE MARQUIS

Ah ! je vous le dirai, moi, quand vous voudrez m'entendre.

LA COMTESSE

Je vous entends toujours avec plaisir.

LE MARQUIS

Aurez-vous du monde aujourd'hui?

LA COMTESSE

Non, si vous voulez. C'est même ce que je voulais dire, car tous les ennuyeux de la ville prennent ce parc

pour leur promenade. Victoire! Qu'on ne laisse entrer personne.

VICTOIRE

Je m'en vais le dire, madame.

LE MARQUIS

Je vous suis obligé, parce que j'ai à vous parler très sérieusement.

LA COMTESSE, *à Victoire*

Ma belle-sœur, pourtant.

VICTOIRE

Oui, madame.

LA COMTESSE

Elle raffole de vous,[14] monsieur de Valberg.

LE MARQUIS

Moi, je la trouve charmante! Il y a des femmes comme cela, qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

LA COMTESSE

Victoire, dites qu'on laisse entrer aussi M. de Clervaut.

VICTOIRE

Est-ce là tout?

LE MARQUIS

Ah! madame, M. de Latour aussi, je vous prie.

LA COMTESSE

M. de Latour? Eh! bien oui, M. de Latour; je le veux bien.

VICTOIRE

Je m'en vais le dire.

LA COMTESSE

Attendez. — La liste d'hier.

VICTOIRE

Mais, madame a laissé entrer tout le monde.

LA COMTESSE

Vous croyez?

VICTOIRE

J'en suis sûre.

LA COMTESSE

Eh bien, en ce cas-là, tout le monde.

VICTOIRE

Madame aura-t-elle besoin de moi?

LA COMTESSE

Non, non. — Cependant ne vous éloignez pas... Qu'on m'avertisse quand mes étoffes viendront.

Scène V

Le Marquis, La Comtesse

LE MARQUIS

Vous faites des emplettes?

LA COMTESSE

Oui, pour cet hiver.

LE MARQUIS

Vous aimez beaucoup le monde, madame.

LA COMTESSE

Sans doute, je ne connais que cela. Vous savez comme mon mari m'a rendue malheureuse, pendant trois ans qu'il m'a tenue enfermée avec lui, dans une de ses terres.

LE MARQUIS

Dans une de ses terres?

LA COMTESSE

Oui, vraiment, excepté ce voyage que nous avons fait sur les bords du Rhin.

LE MARQUIS

Sur les bords du Rhin?

LA COMTESSE

Oui.

LE MARQUIS

Est-ce un beau pays?

LA COMTESSE

Je ne peux pas trop vous dire, je ne m'y connais pas. On se donne beaucoup de fatigue pour visiter toutes sortes d'endroits, et je ne vois pas la différence. C'est une faculté qui m'est refusée. On me montre des châteaux, des bois, des rivières, des églises surtout... Ah! Dieu, les églises, les églises gothiques, il y fait un froid! c'est un rhume de tous les jours. Je me souviens encore de mes réveils, quand j'étais le matin dans un lit bien chaud, brisée par un voyage en poste, et que M. de Vernon entrait dans ma chambre avec la perspective d'une cathédrale!

LE MARQUIS

Oui, cela doit être fort pénible.

LA COMTESSE

A se faire Turc pour rester chez soi. Et notez bien que ce n'était pas assez d'essuyer des caveaux humides, de se tordre le cou pour voir des rosaces. Le triomphe de mon mari était de monter dans les flèches, et l'on me hissait après lui. Connaissez-vous ce travail-là? On grimpe en rond autour d'un pilier, dans une tourelle qui vous suffoque, et l'on s'en va montant et tournant, toujours comme avec un tire-bouchon dans la tête, jusqu'à ce que le mal de mer vous prenne, et qu'on ferme les yeux pour ne pas tomber. C'est alors que votre cornac [15] tire de sa poche une lorgnette pour vous faire admirer le pays. Voilà comme j'ai vu l'Allemagne.

LE MARQUIS

C'est pourtant cette route-là, sans doute, que nous allons prendre avec le Baron.

LA COMTESSE

Est-ce qu'il est ici, le Baron?

LE MARQUIS

Oui, madame, il vient d'arriver. Il est venu de Paris ce matin, par ce grand orage; — c'est là ce qui a dérangé le temps, sûrement.

LA COMTESSE, *riant*

L'arrivée du Baron! ah! vous êtes délicieux!

LE MARQUIS

Comment ! ne parliez-vous pas de lui?

LA COMTESSE, *riant*

Si fait, si fait, c'est à merveille.

LE MARQUIS

Je le croyais. Je me trompe quelquefois, et c'est insupportable.

LA COMTESSE

Non, non. — Je vous trouve charmant comme cela. (*Elle cherche quelque chose.*)

LE MARQUIS

Qu'est-ce que vous voulez? Du tabac? j'en ai de fort bon. (*Il ouvre sa tabatière.*) Ah ! j'oubliais bien !

LA COMTESSE

Quoi?

LE MARQUIS

Vous voyez ce papier-là. Devinez.

LA COMTESSE

Je ne sais pas deviner, dites-moi tout de suite.

LE MARQUIS

C'est que si vous voulez vous remarier. . .

LA COMTESSE, *cherchant sur son piano*

Eh bien?

LE MARQUIS

Qu'est-ce que vous cherchez encore?

LA COMTESSE, *cherchant*

Parlez, parlez toujours.

LE MARQUIS

Vous seriez la plus heureuse femme du monde avec moi.

LA COMTESSE, *cherchant toujours*

Avec vous?

LE MARQUIS

Oh! sûrement.

LA COMTESSE

Je ne le trouve pas; c'est inconcevable!

LE MARQUIS

Qu'est-ce que vous cherchez donc là?

LA COMTESSE

Un papier que j'avais tout à l'heure.

LE MARQUIS

Est-ce une chose de conséquence?

LA COMTESSE

Oui et non, c'est une chanson.

LE MARQUIS

J'en ai un recueil; si vous voulez, je vous le prêterai. Il est très complet depuis 1650.

LA COMTESSE

C'était une chanson nouvelle.

LE MARQUIS

Il y en a beaucoup dedans.

LA COMTESSE

Des chansons nouvelles?

LE MARQUIS

Oui, pour ce temps-là.

LA COMTESSE, *riant*

De 1650! ah! ah! ah! vous êtes toujours le même.

LE MARQUIS

Oui, je suis constant. Cela ne réussit pas toujours, comme vous savez, avec les femmes.

LA COMTESSE

Est-ce que vous avez à vous plaindre des femmes?

LE MARQUIS

Ah! si vous vouliez être la mienne!... Voici une visite.

LA COMTESSE

Eh! c'est votre domestique.

Scène VI

La Comtesse, Le Marquis, Germain

GERMAIN

Pardon, madame, c'est un papier que j'apporte à M. le Marquis, de la part de M. le Baron.

LE MARQUIS

Eh! morbleu, il s'agit bien... Ah! ah! madame, c'est assez singulier; c'est une romance. Est-ce celle que vous cherchiez?

LA COMTESSE

Voyons; mais il me semble que oui. Vous me l'aviez volée apparemment. (*Elle se met au piano et joue.*)

GERMAIN, *à part*

Justement, c'est celle de la malle. (*Au marquis.*) Monsieur, M. le Baron m'a dit de vous demander...

LE MARQUIS

Quoi? qu'est-ce que c'est?

GERMAIN

Si vous songiez à vos affaires.

LE MARQUIS

Eh! oui, tu viens nous déranger...

GERMAIN

C'est que M. le Baron tout à l'heure a reçu un exprès de Fontainebleu, et cela l'inquiète beaucoup. Il est retourné encore chez M. Duplessis; il paraissait tout bouleversé.

LE MARQUIS

En vérité?

GERMAIN

Oui, et je vous ai apporté cette musique, afin d'avoir une raison d'entrer et afin de pouvoir vous dire en même temps qu'il faut une réponse sur-le-champ.

LE MARQUIS *réfléchit*

Tu as bien fait. Mais il me semble... Ce n'est pas cela, madame, ce n'est pas cela, vous vous trompez. (*Il va au piano.*)

LA COMTESSE

Mais j'y vois clair apparemment. Tenez... (*Elle joue.*)

GERMAIN

Il ne me semble pas qu'ils parlent beaucoup d'affaires. M. le Baron m'a dit de saisir au vol quelques mots de leur entretien. (*Il se retire lentement.*)

LA COMTESSE

Vous voyez bien que c'est écrit ainsi.

LE MARQUIS

Oui, pour la musique. Mais les paroles...

LA COMTESSE

Les paroles, je ne les sais pas.

LE MARQUIS

Comment! elles sont de... (*Il chante.*)

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire...

GERMAIN, *près de la porte*

Cela ne prend pas le chemin de Gotha.[16]

LE MARQUIS

J'ai oublié le reste; c'est singulier.

LA COMTESSE

Très singulier, avec votre mémoire!

LE MARQUIS

Oui, ordinairement je retiens tout ce que je veux.

Scène VII

La Comtesse, Le Marquis, Germain, Victoire

VICTOIRE

Voilà vos étoffes, madame.

LA COMTESSE

C'est bon.

LE MARQUIS

On vous demande? je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

LA COMTESSE

Ne venez-vous pas avec moi? vous me donnerez votre avis.

LE MARQUIS

Non, je ne sortirai pas aujourd'hui. J'attends quelqu'un à qui j'ai à parler.

LA COMTESSE

Ici? chez moi?

LE MARQUIS

Oui; — et à propos. — C'est vous.

LA COMTESSE

Moi?

LE MARQUIS

Oui, mais ne vous l'ai-je pas dit?

LA COMTESSE

Quoi?

LE MARQUIS

Que j'avais la plus grande envie de vous épouser.

LA COMTESSE

Je ne sais pas quand.

LE MARQUIS

Tout à l'heure. Je ne suis venu ici que pour cela.

LA COMTESSE

Je ne m'en souviens pas.

LE MARQUIS

Mais à quoi donc pensez-vous? vos distractions, vraiment, ne sont pas concevables. Il me semble pourtant...

LA COMTESSE

Dites.

LE MARQUIS

Que je vous ai parlé de mon voyage.

LA COMTESSE

Quel voyage?

LE MARQUIS

En Allemagne.

LA COMTESSE

Hé! non, c'est moi qui vous ai parlé du mien.

LE MARQUIS

Comment du vôtre?

LA COMTESSE

Oui, de ce voyage aux bords du Rhin, que j'ai fait avec mon mari.

LE MARQUIS

Je vous demande pardon, je vous assure...

LA COMTESSE

Vous extravaguez,[17] venez voir mes étoffes. Je vous donnerai mon volume de je ne sais plus qui, et vous trouverez la fin de notre romance.

LE MARQUIS, *s'en allant*

Mais, c'est moi...

LA COMTESSE, *de même*

Je vous dis que c'est moi.

Scène VIII

GERMAIN, VICTOIRE

GERMAIN

Mam'zelle Victoire, que dites-vous de cela! Vous savez que monsieur aime madame.

VICTOIRE

Et je sais que madame aime monsieur.

GERMAIN

Et que monsieur veut épouser madame.

VICTOIRE

Et que madame ne demande pas mieux.

GERMAIN

En êtes-vous sûre?

VICTOIRE

Parfaitement.

GERMAIN

Mais vous ne savez peut-être pas que nous allons en ambassade.

VICTOIRE

Où?

GERMAIN

A Gotha. Il paraît, d'après ce qu'on m'a dit, que la Duchesse est accouchée, et nous allons lui faire compliment de la part de Sa Majesté.

VICTOIRE

Qu'est-ce que cela signifie?

GERMAIN

Cela signifie que mon maître veut que la Comtesse dise oui ou non avant ce départ, afin d'en avoir la conscience nette. Que nous partons demain matin avec le Baron, qu'il ne faudrait qu'un mot pour arranger tout, et qu'au lieu de le dire, ils chantent.

VICTOIRE

Il a pourtant parlé mariage et voyage.

GERMAIN

Et elle lui a répondu chanson.

VICTOIRE

Pourquoi votre Baron ne vient-il pas au secours?

GERMAIN

Par crainte de tout gâter, parce qu'il est brouillé, à ce qu'il croit, avec votre maîtresse.

VICTOIRE

Monsieur Germain.

GERMAIN

Mam'zelle Victoire.

VICTOIRE

Nos maîtres sont de grands enfants; il faut arranger cette affaire-là. Vous venez d'apporter un papier; n'est-ce pas cela qu'ils chantaient?

GERMAIN

Oui, le voici.

VICTOIRE

Donnez-le moi, et maintenant. (*Elle écrit sur la romance.*)

GERMAIN

Qu'est-ce que vous écrivez là-dessus?

VICTOIRE

Ne vous mettez pas en peine. Posons cela sur le piano.

GERMAIN, *lisant*

Mais s'ils se fâchent?

VICTOIRE

Est-ce que cela se peut? Elle rêve de lui en plein jour. A plus forte raison...

GERMAIN

Les voici qui viennent; sauvons-nous.

VICTOIRE

Et écoutons.

Scène IX

La Comtesse, Le Marquis

LA COMTESSE

Vous n'aimez pas ce pou-de-soie [18] rose?

LE MARQUIS, *un livre à la main*

Non, ce n'est pas ce que je choisirais. (*Lisant.*)

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire. . .

LA COMTESSE

Vous voilà bien content. Avec votre livre en main, vous êtes bien sûr de votre mémoire.

LE MARQUIS

Oh! mon Dieu, je n'avais que faire du livre, cela me serait revenu tout de suite. (*Lisant.*)

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.

LA COMTESSE

Vous y mettez une expression!

LE MARQUIS

Il n'est pas difficile, madame, d'exprimer ce qu'on sent du fond du cœur, et ces vers ne semblent-ils pas faits tout exprès pour qu'on vous les dise?

Fanny, l'heureux mortel. . .

LA COMTESSE

Vous vous divertissez, je crois.

LE MARQUIS

Non, je vous le jure sur mon âme, et par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je... je trouve ces vers-là charmants.

LA COMTESSE

Eh bien, venez les chanter, je vous accompagnerai. (*Elle s'assied au piano.*)

LE MARQUIS, *près d'elle*

Vous verrez que je me passerai de livre[19]... A quoi pensez-vous donc, madame?

LA COMTESSE

A ce pou-de-soie rose. Vous ne l'aimez pas?

LE MARQUIS

Non, j'aime mieux ce taffetas feuille-morte.[20]

LA COMTESSE

C'est une étoffe trop âgée.

LE MARQUIS

Elle m'a paru toute neuve.

LA COMTESSE

Laissez donc! Il y a des choses qui sont toujours de l'an passé.

LE MARQUIS

Que c'est bien femme, ce que vous dites là!

LA COMTESSE

Comment, bien femme? Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS

Eh! mon Dieu, oui. Toujours du nouveau — voilà ce qu'il vous faut, à vous autres.

LA COMTESSE

A vous autres! Vous êtes poli.

LE MARQUIS

Hors le moment présent, vous ne connaissez rien. Vous ne vous souciez plus des choses de la veille, et, celles du lendemain, vous n'y songez pas. Je vous réponds bien que si j'étais marié, ma femme n'aurait pas tant de fantaisies.

LA COMTESSE

Vous lui feriez porter une robe feuille-morte?

LE MARQUIS

Feuille-morte, soit, si c'était mon goût.

LA COMTESSE

Elle s'en moquerait, et ne la porterait pas.

LE MARQUIS

Elle la porterait toute sa vie, madame, si elle m'aimait véritablement.

LA COMTESSE

Eh bien! à ce compte-là, vous resterez garçon.

LE MARQUIS

Parlez-vous sérieusement, madame?

LA COMTESSE

Oui, je vous conseille de renoncer à trouver une victime de bonne volonté.

LE MARQUIS

O ciel! mais c'est ma mort que vous m'annoncez là!

LA COMTESSE

Comment, votre mort!

LE MARQUIS

Assurément. Je ne suis pas comme vous, moi, madame. Il ne faut pas me dire deux fois les choses. Oh! je craignais cette cruelle parole, mais en la prévoyant, je ne l'entendais pas. Elle me désespère, elle m'accable ... au nom du ciel! ne la répétez pas.

LA COMTESSE

Mais, bon Dieu, quelle mouche vous pique? [21]

LE MARQUIS

Croyez-vous donc que je puisse rester au monde loin de vous, loin de tout ce qui m'est cher? La vie me serait insupportable. Riez-en, madame, tant qu'il vous plaira. Je sais bien que vous me direz qu'un voyage à la hâte est toujours fâcheux, que, si j'ai mes projets, vous avez les vôtres? que sais-je? — Vous trouverez cent raisons, cent obstacles... mais en est-il un seul, en voit-on quand on aime? Est-ce votre procès qui vous retient? mais je vous ai dit qu'il était gagné. Je suis allé vingt fois chez votre avoué. Il demeure un peu loin, mais qu'importe? Ce n'est pas là ce qui vous occupe — non, madame, vous ne m'aimez pas.

LA COMTESSE

Je vous demande bien pardon; mais quel galimatias me faites-vous là?

LE MARQUIS

Je ne dis que l'exacte vérité; mais puisque vous ne voulez pas l'entendre, je me retire. Adieu, madame.

LA COMTESSE

Savez-vous une chose, marquis? c'est que les distractions ne plaisent qu'à la condition d'être plaisantes.[22] Quand vous prenez le chapeau du voisin, ou quand vous appelez le curé «mademoiselle», personne ne songe à s'en fâcher; mais il ne faut pas que cela vous encourage jusqu'à perdre tout à fait le sens, et à parler, pour une robe feuille-morte, comme un homme qui va se noyer; car vous comprenez que dans ce cas-là, notre part à nous, qui vous voyons faire, ce n'est plus de la gaieté, c'est de la patience, et il n'est jamais bon d'avoir affaire à elle; c'est l'ennemie mortelle des femmes.

LE MARQUIS

Cela veut dire que je vous importune. Raison de plus pour m'éloigner de vous.

LA COMTESSE

En vérité, vous perdez l'esprit.

LE MARQUIS

De mieux en mieux. — Que je suis malheureux!

LA COMTESSE

Vous ne soupez pas avec moi?

LE MARQUIS

Non, je m'en vais. — Adieu, madame. (*Il s'assied dans un coin.*)

LA COMTESSE

Ma foi, faites ce que vous voudrez, vous êtes intolérable et incompréhensible. Tenez, laissez-moi à ma musique. Qu'est-ce que c'est que cela? (*Elle se retourne vers le piano, et lit tout bas ce qu'il y a sur la romance.*)

LE MARQUIS, *assis*

Elle que j'aimais si tendrement! faut-il que j'aie pu lui déplaire! qu'ai-je donc fait qui l'ait offensée? Quoi! je viens ici, le cœur tout plein d'elle, mettre à ses pieds ma vie entière; je lui fais en toute confiance l'aveu sincère de mon amour; je lui demande sa main le plus clairement et le plus honnêtement du monde, et elle me repousse avec cette dureté! C'est une chose inconcevable; plus j'y réfléchis, moins je le comprends. (*Il se lève et se promène à grands pas sans voir la Comtesse.*) Il faut sans doute que j'aie commis à mon insu quelque faute impardonnable.

LA COMTESSE, *lui présentant le papier quand il passe devant elle*

Tenez, Valberg, lisez donc cela.

LE MARQUIS, *de même*

Impardonnable? ce n'est pas possible. Quand je la reverrai, elle me pardonnera. Allons, Germain, je veux sortir. Oui, sans doute, il faut que je la revoie. Elle est si bonne, si indulgente! et si gracieuse et si belle! pas une femme ne lui est comparable.

LA COMTESSE, *à part*

Je laisse passer cette distraction-là.

LE MARQUIS, *de même*

Il est bien vrai qu'elle est coquette en diable, et paresseuse... à faire pitié! Son étourderie continuelle...

LA COMTESSE, *présentant le papier*

Le portrait se gâte. Monsieur de Valberg!

LE MARQUIS, *de même*

Son étourderie [23] continuelle pourrait-elle véritablement convenir à un homme raisonnable? Aurait-elle ce calme, cette présence d'esprit, cette égalité de caractère nécessaires dans un ménage? — J'aurais fort à faire avec cette femme-là.

LA COMTESSE

Ceci mérite d'être écouté.

LE MARQUIS

Mais elle est si bonne musicienne! Germain! Ah! que nous serions heureux, seuls, dans quelque retraite paisible, avec quelques amis, avec tout ce qu'elle aime, car je serais sûr de l'aimer aussi.

LA COMTESSE

A la bonne heure.

LE MARQUIS

Mais non, elle aime le monde, les fêtes! — Germain! — Eh bien! Je ne serais pas jaloux. Qui pourrait l'être d'une pareille femme? — Germain! — Je la laisserais faire; j'aimerais pour elle ces plaisirs qui m'ennuient; je mettrais mon orgueil à la voir admirée; je me fierais à elle comme à moi-même, et si jamais elle

me trahissait... Germain ! je lui plongerais un poignard dans le cœur.

LA COMTESSE, *lui prenant la main*

Oh ! que non, monsieur de Valberg.

LE MARQUIS

C'est vous, Comtesse ! grand Dieu ! je ne croyais pas...

LA COMTESSE

Avant de me tuer, lisez cela.

LE MARQUIS

Qu'est-ce que c'est donc? (*Il lit.*)

« Monsieur le Marquis est prié de vouloir bien se souvenir d'épouser madame la Comtesse avant de partir pour l'Allemagne. »

Eh bien ! madame, vous voyez bien que c'était moi et non pas vous, qui avais parlé de ce voyage-là.

LA COMTESSE

Mais c'est donc réel, ce départ?

LE MARQUIS

Vous le demandez ! voilà deux heures que je me tue à vous le répéter.

LA COMTESSE

Vous aurez pris ma femme de chambre pour moi, car ces trois lignes sont de son écriture.

LE MARQUIS

Vraiment? elle n'écrit pas trop mal.

LA COMTESSE

Non, mais elle écrit des impertinences.

LE MARQUIS

Point du tout, c'était ma pensée.

LA COMTESSE

Mais qu'allez-vous faire en Allemagne?

LE MARQUIS

Des compliments, de la part du Roi, à la Grande-Duchesse.

LA COMTESSE

Et quand partez-vous?

LE MARQUIS

Demain matin.

LA COMTESSE

Vous vouliez donc m'épouser en poste! [24]

LE MARQUIS

Justement, je voulais vous emmener. Ce serait le plus délicieux voyage!

LA COMTESSE

Un enlèvement?

LE MARQUIS

Oui, dans les formes.

LA COMTESSE

Elles seraient jolies.

LE MARQUIS

Certainement, nous publierions nos bans...

LA COMTESSE

A chaque relais, [25] n'est-il pas vrai? Et les témoins?

LE MARQUIS

Nous avons mon oncle.

LA COMTESSE

Et nos parents?

LE MARQUIS

Ils ne demandent pas mieux.

LA COMTESSE

Et le monde?

LE MARQUIS

Que pourrait-on dire? Nous sommes d'honnêtes gens, je suppose. Parce que nous montons dans une chaise de poste, on ne va pas nous prendre tout à coup pour des banqueroutiers.

LA COMTESSE

Votre projet est si absurde, si extravagant, qu'il m'amuse.

LE MARQUIS

Suivons-le, il sera tout simple.

LA COMTESSE

J'en suis presque tentée.

LE MARQUIS

J'en suis enchanté. Holà! Germain. (*Entre Germain.*)

GERMAIN

Vous avez appelé, monsieur? (*A part.*) Je crois que le danger est passé.

LE MARQUIS

Va vite chercher cette grande malle, qui est là-bas au milieu de la chambre, et apporte-la tout de suite.

GERMAIN

Ici, monsieur?

LE MARQUIS

Oui, dépêche-toi. (*Germain sort.*)

LA COMTESSE, *riant*

Ah! mon Dieu, mais quelle folie! vous envoyez prendre votre malle?

LE MARQUIS

Oui, il faut faire nos paquets sur-le-champ, parce que, voyez-vous, quand on a une bonne idée, il faut s'y tenir; je ne connais que cela.[26]

LA COMTESSE

Un instant, Marquis; avant de s'embarquer, bride abattue,[27] pour les Grandes-Indes, il faut prendre son passeport. Êtes-vous bien sûr que je sois douée de toutes les qualités requises pour faire convenablement votre ménage dans quelqu'un de ces grands châteaux que vous possédez en Espagne?

LE MARQUIS

En Espagne? je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE

Ai-je bien ce calme, cette présence d'esprit, cette égalité de caractère, si nécessaires dans une maison, surtout quand le maître en donne l'exemple?

LE MARQUIS

Vous vous moquez. Est-il donc besoin que je vous répète ce que sait tout le monde, qu'on voit en vous toutes les qualités, comme tous les talents et toutes les grâces?

LA COMTESSE

Mais vous oubliez que je suis coquette, paresseuse à faire pitié, et étourdie, surtout étourdie...

LE MARQUIS

Qui a jamais dit cela, madame?

LA COMTESSE

Un de mes amis.

LE MARQUIS

Un impertinent.

LA COMTESSE

Pas toujours. C'est un original qui fait des portraits devant son miroir, et qui les peint à son image. Devinez-le. C'est un diplomate qui est assez bon musicien; un poète connaisseur en étoffes; un chasseur très dangereux pour la haie du voisin, très redoutable au whist pour son partenaire; un homme d'esprit qui dit des bêtises; un fort galant homme qui en fait quelquefois; enfin, c'est un amant plein de délicatesse qui, pour gagner le cœur d'une femme, lui adresse des compliments par usage, et des injures pas distraction.

LE MARQUIS

Si j'ai commis celle-là, madame, ce sera la dernière de ma vie, et vous verrez si dans ce voyage...

LA COMTESSE

Mais ce voyage, est-ce que j'y consens?

LE MARQUIS

Vous avez dit: Oui.

LA COMTESSE

J'ai dit presque oui. Entre ces deux mots-là il y a tout un monde.

LE MARQUIS

Consentez donc, madame, et ce portrait que vous venez de faire, ce portrait ne sera plus le mien. Oui, s'il est ressemblant aujourd'hui, c'est grâce à vous, je le proteste. C'est le doute, la crainte, l'espérance, l'inquiétude où j'étais sans cesse qui m'empêchaient de voir et d'entendre, de comprendre ce qui n'était pas vous. Ne me faites pas l'injure de croire que j'aurais perdu la raison si je vous avais moins aimée; je l'avais laissée dans vos yeux; il ne vous faut qu'un mot pour me la rendre.

LA COMTESSE

Ce que vous dites là me donne une idée plaisante, c'est qu'il pourrait se faire que, sans nous en douter, nous nous fussions volé notre raison l'un à l'autre. Vous êtes distrait, dites-vous, pour l'amour de moi, peut-être suis-je étourdie par amitié pour vous. Dites donc, Marquis, si nous essayions de réparer mutuelle-

ment le dommage que nous nous sommes fait? Puisque j'ai pris votre bon sens, et vous le mien, si nous nous conduisions tous deux d'après nos conseils réciproques? Ce serait peut-être un moyen excellent de parvenir à une grande sagesse.

LE MARQUIS

Je ne demande pas mieux que de vous obéir.

LA COMTESSE

Il ne s'agit pas de cela, mais d'un simple échange. Par exemple, je suis paresseuse, vous me l'avez dit...

LE MARQUIS

Mais, madame...

LA COMTESSE

Vous me l'avez dit, et j'en conviens. Vous, au contraire, vous remuez toujours; vous revenez de la chasse quand je me lève; vous avez sans cesse les doigts tachés d'encre, et c'est pour moi un chagrin d'écrire. Pour la lecture, c'est tout de même; vous dévorez jusqu'à des tragédies avec un appétit féroce, pendant que je dors à leur doux murmure. Dans le monde vous ne savez que faire, à moins que ce ne soit comme M. de Brancas,[28] d'accrocher votre perruque à un lustre; vous ne dites mot, ou vous parlez tout seul, sans vous soucier de ce qui vous entoure; moi, je l'avoue, j'aime la causerie, j'irais volontiers jusqu'au bavardage si tant de gens ne s'en mêlaient pas, et pendant que vous êtes dans un coin, boudant d'un air sauvage, le bruit par cause, m'entraîne, un bal m'éblouit. Est-ce qu'avec

toutes ces disparates on ne pourrait pas faire un tableau? Trouvons un cadre où nous pourrions mettre, vous, votre feuille-morte, moi, ma couleur de rose, nos qualités par-dessus nos défauts, où nous serions, à tour de rôle,[29] tantôt le chien, tantôt l'aveugle. Ne serait-ce pas un bel exemple à donner au monde, qu'un homme ayant assez d'amour pour renoncer à dire: « Je veux » et une femme, sacrifiant plus encore, le plaisir de dire: « Si je voulais »?

LE MARQUIS

Vous me ravissez, vous me transportez. Ah! madame, si vous me jugiez digne de vous confier ma vie entière, je mourrais de joie à vos pieds.

LA COMTESSE

Non pas;[30] où seraient mes profits? (*Entre Germain avec la malle.*)

GERMAIN, *entrant*

Voilà votre malle, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS

Et mon oncle?

GERMAIN

Il n'est pas revenu de chez M. Duplessis.

LE MARQUIS

Eh bien! madame?

LA COMTESSE

Eh bien!... essayons.

LE MARQUIS

Vite, Germain, François, Victoire, apportez tout ce qu'il y a ici.

LA COMTESSE

C'est là votre manière de me remercier?

LE MARQUIS

Hé! madame, j'aurai bien le temps.

LA COMTESSE

Comment, bien le temps? c'est honnête.

LE MARQUIS

Certainement, puisqu'à compter de ce jour je ne veux plus faire autre chose pendant tout le reste de ma vie... (*Entre Victoire.*)

VICTOIRE

Madame a besoin de moi?

LA COMTESSE

C'est donc vous, mademoiselle Victoire, qui vous êtes permis tantôt...

LE MARQUIS

Ne la grondez pas. Si j'avais maintenant le diamant de Buckingham, au lieu de le jeter par la fenêtre, je le lui mettrais dans sa poche. (*Il y met une bourse.*)

LA COMTESSE

Est-ce là cet homme si raisonnable!

LE MARQUIS

Ah! madame, grâce pour aujourd'hui. Plaçons d'abord ici toute votre musique.

LA COMTESSE

Voilà un bon commencement.

LE MARQUIS, *arrangeant la musique*

On l'aime beaucoup en Allemagne. Nous trouverons des connaisseurs là-bas. Je me fais une fête de vous voir chanter devant eux. (*Il chante.*)

Fanny, l'heureux mortel...

Ils vous adoreront, ces braves gens. Germain!

GERMAIN

Monsieur?

LE MARQUIS

Va me chercher mon violon. (*Germain sort.*)

LA COMTESSE

N'oubliez pas cette romance, au moins.

LE MARQUIS

Elle me rappellera le plus beau jour de ma vie.

LA COMTESSE

Et ma robe feuille-morte? Victoire!

VICTOIRE

Oui, madame. (*Elle rapporte la robe, Germain le violon un peu plus tard.*)

LE MARQUIS

Vous voulez la prendre?

LA COMTESSE

Puisque c'est une de vos conditions.

LE MARQUIS

Ah! grand Dieu, elle est cause que j'ai pu vous déplaire! Apportez-en d'autres, mademoiselle. (*Il la jette sur un meuble.*)

LA COMTESSE

Savez-vous ce qu'il faut faire? emportons très peu de chose, rien que le plus important; nous ferons toutes sortes d'emplettes dans le pays.

LE MARQUIS

C'est cela même. Germain!

GERMAIN

Monsieur?

LE MARQUIS

Mon fusil et mon cor de chasse; oui, nous achèterons le reste à Gotha.

LA COMTESSE

Comment, à Gotha?

LE MARQUIS

Eh! oui, c'est là que nous allons.

LA COMTESSE

Ah! tenez, prenez ce petit coffre.

LE MARQUIS

Qu'y a-t-il dedans, des papiers de famille? (*Regardant.*) Non, c'est du thé; mais on en trouve partout.

LA COMTESSE

Oh! je ne peux pas en prendre d'autre.

LE MARQUIS

Que d'heureux jours nous allons passer !

LA COMTESSE

Nous achèterons là-bas des costumes allemands; ce sera ravissant pour un bal masqué.

LE MARQUIS

Madame, si nous prenions mon cadran solaire? Il va très bien.

LA COMTESSE

Êtes-vous fou, Valberg? et vos belles promesses?

LE MARQUIS

Vous avez raison; ma montre suffit. (*Il la met dans la malle.*)

LA COMTESSE

Songez qu'il faut veiller sur vous, maintenant que vous voilà diplomate.

LE MARQUIS

Oh! ne craignez rien, j'ai fait mes preuves.[31] (*Il prend divers objets au hasard dans la chambre, et les met dans la malle. Tout en parlant, il y met aussi son portefeuille, ses gants, son mouchoir et son chapeau.*) J'ai déjà été en Danemark et je m'en suis très bien tiré. Mon oncle, qui se croit un génie, voulait me faire la leçon, mais il n'a pas la tête parfaitement saine; entre nous, il radote un peu! (*Fermant la malle.*)

LA COMTESSE

Le voici.

Scène X

La Comtesse, Le Marquis, Le Baron, Germain, Victoire

LE BARON

Madame, je vous demande pardon d'entrer ainsi à l'improviste sans en demander la permission; mais une circonstance imprévue. . .

LA COMTESSE

Vous me faites grand plaisir, monsieur.

LE MARQUIS

Oh! mon cher oncle, embrassez-moi. Il faut aussi que vous embrassiez madame. Tout est fini, tout est oublié!. . . Je veux dire, tout est convenu. Vous devez comprendre mon bonheur.

LE BARON

Hélas! mon neveu, tout est perdu. La Grande-Duchesse de Gotha est morte.

LE MARQUIS

C'est malheureux; nos paquets étaient faits.

LE BARON

C'est chez M. Duplessis, tout à l'heure, que je viens d'apprendre cette affreuse nouvelle.

LA COMTESSE

Comment, Valberg, nous ne partons pas? Moi qui n'avais pas d'autre idée.

LE MARQUIS

Juste ciel ! m'abandonnez-vous?

LA COMTESSE

Non, mais emmenez-moi quelque part.

LE MARQUIS

En Italie, madame, en Turquie, en Norvège, si vous voulez.

LE BARON

Qui est-ce qui se serait jamais attendu à cette épouvantable catastrophe ! toutes mes dispositions [32] étaient prises, j'avais les lettres royales, les cadeaux à donner, j'avais tout préparé, tout prévu; il faut que la seule chance à laquelle on n'eût pas songé !. . .

LE MARQUIS

Hé ! oui, c'est ce que dit le proverbe: On ne saurait penser à tout.

BETTINE

1851

BETTINE

This play was published, and produced on the stage in 1851, the last of Musset's "Comédies." The characters show the fantastic humor in which Musset delights, this time not as half unreal personages in a romantically exaggerated world, but as men and women of nineteenth century Italy, following their caprices regardless of the conventions. The weight of convention was light, however, in Italian life as Steinberg sets it forth in the third scene of the first act. Such freedom suited the quality of Bettine herself. A sentence of Musset's, characterizing another woman, might apply to Bettine: "on eût dit qu'elle est née fleur, et que son parfum était la gaîté." Add to this beauty her loyalty and perfect honesty, and the character of Bettine makes the play.

BETTINE

Personnages

Le Marquis Stéfani
Le Baron de Steinberg
Calabre, valet de chambre du Baron
Un Notaire
Un Domestique
Bettine, cantatrice italienne

La scène est en Italie

Scène première

Un salon de campagne

Calabre, Le Notaire

CALABRE

Venez par ici, monsieur le notaire, venez, monsieur Capsucefalo. Veuillez entrer là, dans le pavillon.

LE NOTAIRE

Les futurs conjoints, où sont-ils?

CALABRE

Il faut que vous ayez la bonté d'attendre quelques instants, s'il vous plaît. Désirez-vous vous rafraîchir? Il n'y a pas loin d'ici à la ville; mais il fait chaud.

LE NOTAIRE

Oui, et je suis venu à pied par un soleil bien incommode. Mais je ne vois pas les futurs conjoints.

CALABRE

Madame n'est pas encore levée.

LE NOTAIRE

Comment ! il est midi passé.

CALABRE

Alors elle ne tardera guère.

LE NOTAIRE

Et M. de Steinberg, est-il levé, lui?

CALABRE

Il est à la chasse.

LE NOTAIRE

A la chasse ! Voilà, en vérité, une plaisante [1] manière de se marier. On me fait dresser un contrat, on me fait venir à une heure expresse, et quand j'arrive, madame dort et monsieur court les champs. Vous conviendrez, mon cher monsieur Calabre...

CALABRE

C'est qu'il faut vous imaginer, mon cher monsieur Capsucefalo, que nous ne vivons pas comme tout le monde. Madame est une artiste, vous savez.

LE NOTAIRE

Oui, une grande artiste; elle chante fort bien. Je ne l'ai jamais entendue elle-même, mais je l'ai ouï dire, vous comprenez.

CALABRE

Justement; c'est qu'elle a chanté cette nuit jusqu'à trois heures du matin. Aimez-vous la musique, monsieur Capsucefalo?

LE NOTAIRE

Certainement, monsieur Calabre, autant que mes fonctions me le permettent. Il y avait donc chez vous grande soirée, beaucoup de monde?

CALABRE

Non, ils étaient tous deux tout seuls, madame et M. le baron, et ils se sont donné ainsi un grand concert en tête-à-tête. Ce n'est pas la première fois. C'est une habitude que madame a prise depuis qu'elle a quitté le théâtre. Elle ne peut pas dormir, si elle n'a pas chanté. Au point du jour, elle s'est couchée, et monsieur a pris son fusil.

LE NOTAIRE

Vous en direz ce qui vous plaira, cela me paraît de l'extravagance.[2] La chasse et la musique sont deux fort bonnes choses; mais quand on se marie, monsieur Calabre, on se marie. Et les témoins?

CALABRE

Monsieur a dit qu'il les amènerait. Un peu de patience. Que me veut-on?

UN DOMESTIQUE, *entrant*

Monsieur, c'est une lettre de la princesse.

CALABRE, *prenant la lettre*

C'est bon. Vous savez bien que monsieur n'y est pas.

LE DOMESTIQUE

Il y a là un homme à cheval.

CALABRE

Qu'il attende. Ah! voici M. le baron.

Scène II

LES PRÉCÉDENTS, STEINBERG

STEINBERG

Pas encore levée! C'est bien de la paresse. Bonjour, Céfalo, vous êtes exact, et moi aussi, comme vous voyez; mais la signora ne l'est guère.

LE NOTAIRE

Voici le contrat, monsieur le baron, dans ce portefeuille. Si vous vouliez, en attendant, jeter un coup d'œil...

STEINBERG

Tout à l'heure. Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

CALABRE

C'est de la part de la princesse, monsieur.

STEINBERG *ouvre la lettre*

Voyons.

LE NOTAIRE

Je me retire, monsieur, j'attendrai vos ordres.

Scène III

STEINBERG, CALABRE

CALABRE, *à part*

Si c'est encore quelque invitation, quelque partie de plaisir en l'air, nous allons avoir un orage.

STEINBERG, *lisant*

Qu'est-ce que tu marmottes entre tes dents?

CALABRE

Moi, monsieur, je n'ai pas dit un mot.

STEINBERG

Vous vous mêlez de bien des choses, monsieur Calabre; vous vous donnez des airs d'importance, sous prétexte de discrétion, qui ne me conviennent pas du tout, je vous en avertis.

CALABRE

Si la discrétion est un tort...

STEINBERG

Assurément, lorsqu'elle est affectée, lorsqu'en se taisant on laisse croire qu'on pourrait avoir quelque chose à dire.

CALABRE

Hé! de quoi parlerais-je, monsieur? Est-ce ma faute si la princesse...

STEINBERG

Eh bien! qu'est-ce? que voulez-vous dire? Toujours cette princesse! Qu'est-ce donc? Nous habitons cette maison depuis un mois. La princesse est notre voisine de campagne, et son palais est à deux pas de nous. Qu'y a-t-il d'étonnant, qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'il existe entre nous des relations de bon voisinage et même d'amitié, si l'on veut? Nous ne sommes pas ici en France, où l'on vit dix ans sur le même palier sans

se saluer quand on se rencontre, ni en Angleterre, où l'on n'avertirait pas le voisin que sa bourse est tombée de sa poche, si on ne lui est pas présenté dans les règles. Nous sommes en Italie, où les mœurs sont franches, libres, exemptes de cette morgue inventée par l'orgueil timide à la plus grande gloire de l'ennui; nous sommes dans ce pays de liberté charmante, brave, honnête et hospitalière, sous ce beau soleil où l'ombre d'un homme, quoi qu'on en dise, n'en a jamais gêné un autre, où l'on se fait un ami en demandant son chemin, où enfin la mauvaise humeur est aussi inconnue que le mauvais temps.

CALABRE

Monsieur le baron prend bien chaudement les choses. Je demande pardon à monsieur, mais les réflexions d'un pauvre diable comme moi ne valent pas la peine qu'on s'en occupe.

STEINBERG

Quelles sont ces réflexions? Je veux le savoir. Dites votre pensée, je le veux.

CALABRE

Oh! mon Dieu, c'est bien peu de chose. Seulement, quand monsieur le baron s'en va comme cela pour toute une journée chez la princesse, il m'a semblé quelquefois que madame était triste.

STEINBERG

Est-ce là tout?

CALABRE

Je n'en sais pas plus long, mais je vous avoue...

STEINBERG

Quoi?

CALABRE

Rien, monsieur, je n'ai rien à dire.

STEINBERG

Parlerez-vous, quand je l'ordonne?

CALABRE

Eh bien? monsieur, à vous dire vrai, cela me fait de la peine. Elle vous aime tant!

STEINBERG

Elle m'aime tant!

CALABRE

Oh! oui, monsieur, presque autant que je vous aime. Si vous saviez, quand vous n'êtes pas là, que de questions elle me fait, et que de petits cadeaux de temps en temps, pour tâcher de savoir ce que vous dites, ce que vous pensez au fond du cœur, si vous l'aimez toujours, si vous lui êtes fidèle... Vous m'accusez d'être bavard ... Eh bien! monsieur, demandez-lui comment je parle de mon maître, et si jamais la moindre indiscrétion... Voilà pourquoi j'ose dire que cela me fait de la peine, quand je sais qu'elle en a, oui, monsieur, et quand elle pleure... Mais enfin, puisque vous allez l'épouser...

STEINBERG

Calabre! mon pauvre vieux Calabre!

CALABRE

Plaît-il, monsieur?

STEINBERG

Ce mariage...

CALABRE

Eh bien?

STEINBERG

Eh bien! je sais que je suis engagé. Je n'ai pas réfléchi, je n'ai pas voulu me donner le temps de réfléchir, je me suis laissé entraîner, ou, pour mieux dire, je me suis trompé moi-même. J'ai cédé, je me suis aveuglé, je me suis étourdi de ma passion pour elle.

CALABRE

Pardonnez-moi encore, monsieur, mais...

STEINBERG, *se lève*

Écoute-moi. Bettine est charmante; avec son talent, sa brillante renommée, au milieu de tous les plaisirs, de toutes les séductions qui entourent et assiègent une actrice à la mode, elle a su vivre[3] de telle sorte que la calomnie elle-même n'a jamais osé approcher d'elle, et l'honnêteté de son cœur est aussi visible que la pure clarté de ses yeux. Assurément, si rien ne s'y opposait, personne plus qu'elle ne serait capable de faire le bonheur d'un mari; mais...

CALABRE

Eh bien! monsieur, s'il en est ainsi... pourquoi alors...

STEINBERG

Tu le demandes? Eh! sais-tu ce que c'est que d'épouser une cantatrice?

CALABRE

Non, par moi-même, je ne m'en doute pas. Il me semble pourtant...

STEINBERG

Quoi?

CALABRE

Que si monsieur épousait madame, il ne pourrait y avoir grand mal. Il me semble qu'il y a bien des exemples... Elle est jeune et jolie; sa réputation, comme vous le disiez, est excellente. Elle est riche... vous l'êtes aussi...

STEINBERG

En es-tu sûr?

CALABRE

Vous êtes si généreux!...

STEINBERG

Preuve de plus que je ne suis pas riche! Je l'ai été, mais je ne le suis plus.

CALABRE

Est-il possible, monsieur?

STEINBERG

Oui, Calabre. Quand je n'aimais que le plaisir, ce que m'ont coûté mes folies, je ne le regrette pas, je n'en sais rien; mais depuis que j'ai l'amour au cœur, c'est une ruine. Rien ne coûte si cher que les femmes qui ne coûtent rien — et par là-dessus le lansquenet[4]...

CALABRE

Vous jouez donc toujours, monsieur?

STEINBERG

Eh! pas plus tard qu'hier, cela m'est arrivé.

CALABRE

Chez la princesse? Et vous avez perdu...

STEINBERG

Cinq cents louis. Ce n'est pas là ce qui me ruine, je vais les payer ce matin, et je compte bien prendre ma revanche; mais, je te le dis, je suis ruiné, je n'ai plus le sou, je n'ai plus de quoi vivre.

CALABRE

Si une pareille chose pouvait être vraie, et si monsieur le baron se trouvait gêné, j'ai quelques petites économies...

STEINBERG

Je te remercie, je n'en suis pas encore là. Tu n'as pas compris ce que je voulais dire. Ma fortune étant à moitié perdue...

CALABRE

Il me semble alors que ce serait le cas...

STEINBERG

De me marier, n'est-il pas vrai? D'autres que toi pourraient me donner ce conseil, d'autres que moi pourraient le suivre. Voilà justement le motif, la raison impossible à dire, mais impossible à oublier, qui me force à quitter Bettine.

CALABRE

Quitter madame? est-ce vrai?...

STEINBERG

Eh! que veux-tu donc que je fasse? J'avais le dessein, en l'épousant, de lui faire abandonner le théâtre; mais, si je ne suis plus assez riche pour cela, ne veux-tu pas que je l'y suive, quitte à rester dans la coulisse? — Que me veut-on? qu'est-ce que c'est?

Scène IV

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE

UN DOMESTIQUE

Monsieur le baron, c'est une carte que je porte à madame.

STEINBERG

Elle n'est pas levée.

UN DOMESTIQUE

Pardon, monsieur le baron.

(*On entend chanter dans la coulisse.*)

STEINBERG

Tu as raison; voyons cette carte. Le marquis Stéfani? Qu'est-ce que c'est que cela?

UN DOMESTIQUE

Monsieur le baron, c'est un monsieur qui se promène dans le jardin.

STEINBERG

Dans le jardin?

UN DOMESTIQUE

Monsieur, voyez plutôt; le voilà auprès du bassin, qui regarde les poissons rouges. Il dit qu'il revient d'un grand voyage.

STEINBERG

Eh bien! qu'est-ce qu'il veut?

UN DOMESTIQUE

Il veut voir madame, et il attend qu'elle soit visible.

STEINBERG, *à part*

Stéfani! Je connais ce nom-là. (*Haut.*) Calabre, n'est-ce pas ce Stéfani dont on parlait tant à Florence?

CALABRE

Mais... oui, monsieur... je le crois du moins.

STEINBERG, *regardant au balcon*

C'est lui-même, je le reconnais. C'est un vrai pilier de coulisses, soi-disant connaisseur, et grand admirateur de la signora Bettina.

CALABRE

C'est un homme riche, monsieur, un grand personnage.

STEINBERG

Oui, c'est un patricien qui a fait du commerce, à l'ancienne mode de Venise; mais il n'est pas prouvé que son engouement pour la signora s'en soit tenu à l'admiration. Tu me feras le plaisir, Calabre, de dire à

Bettine que je la prie de ne pas recevoir cet homme-là. Je sors; je reviendrai tantôt.

CALABRE

Vous allez encore jouer, monsieur?

STEINBERG

Fais ce que je te dis; tu m'as entendu? (*Il sort.*)

CALABRE

Oui, monsieur.

Scène V

Calabre, Le Notaire, *puis* Bettine

CALABRE, *à part*

Cela va mal, cela va bien mal. Pauvre jeune dame, si bonne, si jolie!

LE NOTAIRE

Monsieur Calabre, voici quelque temps que je suis dans le pavillon, et je ne vois pas les futurs conjoints.

CALABRE

Tout à l'heure, monsieur Capsucefalo.

LE NOTAIRE

Et les témoins?

CALABRE

Je vous ai dit que M. le baron les amènerait.

BETTINE *arrive en chantant*

Ah! te voilà, notaire, ô cher notaire, mon cher ami! As-tu tes paperasses?

LE NOTAIRE

Oui, madame, le contrat est prêt. J'ai seulement laissé en blanc les sommes qui ne sont point stipulées.

BETTINE

Tu ne stipuleras pas grand'chose, quand ce serait tous mes trésors. — Est-ce que tu n'as pas vu Filippo Valle, mon chargé d'affaires? Il a dû t'instruire là-dessus.

LE NOTAIRE

Madame veut plaisanter, mais M. le baron est connu pour puissamment riche.

BETTINE

Je n'en sais rien. Où est-il donc?

CALABRE

Il est sorti, madame, pour un instant.

BETTINE

Sorti maintenant? Est-ce que tu rêves?

CALABRE

C'est-à-dire... je ne sais pas trop...

BETTINE

Va donc le chercher. — Capsucefalo, attendez-nous dans le pavillon.

LE NOTAIRE

J'en sors, madame, je suis à vos ordres. (*A Calabre.*) Que ces grandes artistes sont charmantes! Avez-vous observé qu'elle m'a tutoyé?

CALABRE

C'est sa manière quand elle est contente.

LE NOTAIRE

Hum! vous m'aviez promis quelques rafraîchissements.

BETTINE

Mais certainement. (*A Calabre.*) A quoi penses-tu donc?

CALABRE

Je l'avais oublié, madame.

BETTINE

Vite, des citrons, du sucre, de l'eau bien fraîche, ou du café, du chocolat, ce qu'il voudra. Non, il a peut-être faim; vite un flacon de moscatelle et un grand plat de macaroni.

LE NOTAIRE

Madame, je suis bien reconnaissant. (*Il se retire avec de grandes salutations.*)

BETTINE, *à Calabre*

Eh bien! toi, qu'est-ce que tu fais là? Tu as l'air d'un âne qu'on étrille. Je t'avais dit d'aller chercher Steinberg. Tiens, le voilà dans le jardin.

CALABRE

Pardon, madame, ce n'est pas lui.

BETTINE

Qui est-ce donc? Ah! jour heureux! c'est Stéfani, mon cher Stéfani. Est-ce qu'il y a longtemps qu'il est là?... Dis-lui qu'il vienne, dépêche-toi.

CALABRE

Il vous a sans doute aperçue, madame, car le voilà qui monte le perron; mais je dois vous dire que M. le baron...

BETTINE

Que je suis contente! Eh bien! le baron, le perron, qu'est-ce que tu chantes? Est-ce que tu fais des vers?

CALABRE

Non, madame, pas si bête! Je dis seulement que M. de Steinberg m'a recommandé...

BETTINE

Parle donc.

CALABRE

M. le baron m'a chargé de vous prier...

BETTINE

Tu me feras mourir avec tes phrases.

CALABRE

De ne pas recevoir ce seigneur.

BETTINE

Qui? Stéfani? tu perds la tête.

CALABRE

Non, madame; M. le baron m'a ordonné expressément...

BETTINE, *riant*

Ah! tu es fou... Ah! le pauvre homme! il ne sait ce qu'il dit, c'est clair, il radote... Ne pas recevoir

Stéfani ! un vieil ami que j'aime de tout mon cœur !... Ah ! le voici... Va-t'en vite, va chercher Steinberg.

CALABRE, *à part, en sortant*

Qu'est-ce que j'y peux? Je n'y peux rien... Cela va mal, cela va bien mal.

Scène VI

Bettine, Le Marquis

BETTINE, *allant au-devant du marquis*

Et depuis quand dans ce pays? et par quel hasard, cher marquis?... Comment vous portez-vous? que faites-vous? que devenez-vous?... Vous avez bon visage... Que je suis ravie de vous voir !

LE MARQUIS

Et moi aussi, belle dame, et moi aussi je suis ravi, je suis enchanté; mais, dès qu'on vous voit, c'est tout simple.

BETTINE

Des compliments ! vous êtes toujours le même.

LE MARQUIS

Je ne vous en dirai pas autant, car vous voilà plus charmante que jamais; et savez-vous qu'il y a quelque chose comme deux ou trois ans que je ne vous ai vue?

BETTINE

Cher Stéfani, si vous saviez dans quel moment vous arrivez !... Je vais me marier... Avez-vous déjeuné?

LE MARQUIS

Oui, certes; vous me connaissez trop pour me croire capable de m'embarquer sans avoir pris...

BETTINE

Vos précautions. D'où venez-vous donc?

LE MARQUIS

Là, d'à côté, de chez la princesse, votre voisine.

BETTINE

Ah! vous êtes lié avec elle? On dit qu'elle est très séduisante.

LE MARQUIS

Mais oui, elle est fort bien. C'est elle qui par hasard, en causant, m'a appris que vous étiez ici. Je ne m'en doutais pas, je suis accouru... Et vous allez vous marier?

BETTINE

Oui, mon ami, aujourd'hui même.

LE MARQUIS

Aujourd'hui même?

BETTINE

Le notaire est là.

LE MARQUIS

Eh bien! tant mieux, voilà une bonne nouvelle. C'est bien de votre part, cela, c'est très bien. Je ne m'y attendais pas, je suis enchanté.

BETTINE

Vous ne vous y attendiez pas? Voilà un beau compliment cette fois. Est-ce que vous êtes venu ici pour me dire des injures, monsieur le marquis?

LE MARQUIS

Non pas, non pas, ma belle, Dieu m'en garde! Oh! comme je vous retrouve bien là! [5] Voilà déjà vos beaux yeux qui s'enflamment. Calmez-vous; je sais que vous êtes sage, très sage, je vous estime autant que je vous aime, c'est assez dire que je vous connais. Mais vous avez une certaine tête...

BETTINE

Comment, une tête?

LE MARQUIS

Eh! oui, une tête... (*Il la regarde.*) Une tête charmante, pleine de grâce et de finesse, d'esprit et d'imagination, qui comprend tout, à qui rien n'échappe, et qui porterait une couronne au besoin, témoin le dernier acte de *Cendrillon*...

BETTINE

Oui, vous aimiez à me voir dans ma gloire.

LE MARQUIS

C'est vrai, avec votre blouse grise, vous aviez beau chanter comme un ange, quand je vous voyais courbée dans les cendres, j'avais toujours envie de sauter sur la scène, de rosser monsieur votre père, et de vous enlever dans mon carrosse.

BETTINE

Miséricorde, marquis! quelle vivacité!

LE MARQUIS

Aussi, quand je vous voyais revenir dans votre grande robe lamée d'or, avec vos trois diadèmes l'un sur l'autre, étincelante de diamants...

BETTINE

Je chantais bien mieux, n'est-ce pas?

LE MARQUIS

Je n'en sais rien, mais c'était charmant. Tra, tra, comment était-ce donc?

BETTINE *chante les premières mesures de l'air final de la* Cenerentola,[6] *puis s'arrête tout à coup et dit:*

Ah! que tout cela est loin maintenant!

LE MARQUIS

Que dites-vous là? Renoncez-vous au théâtre?

BETTINE

Il le faut bien. Est-ce que mon mari (je dis mon mari, il le sera tout à l'heure) me laisserait remonter sur la scène? Cela ne se pourrait pas, marquis. Songez-y donc sérieusement.

LE MARQUIS

C'est selon le goût et les idées des gens. Mais vous ne renoncez pas du moins à la musique?

BETTINE

Ah! je crois bien. Est-ce que je pourrais? Nous en vivons ici, cher marquis, et quand vous nous ferez l'honneur de venir manger la soupe, nous vous en ferons tant que vous voudrez... plus que vous n'en voudrez.

LE MARQUIS

Oh! pour cela, j'en défie... Mais c'est égal, cela me fend le cœur de penser que je ne pourrai plus, après le dîner, m'aller blottir dans ce cher petit coin où j'étais à demeure pour me délecter à vous entendre.

BETTINE

Oui, vous étiez un de mes fidèles.

LE MARQUIS

Pour cela, je m'en vante. L'allumeur de chandelles me faisait chaque soir un petit salut en accrochant son dernier quinquet,[7] car je ne manquais pas d'arriver dans ce moment-là. Ma foi, j'étais de la maison.

BETTINE

Mieux que cela, marquis; je me souviens très bien que vous avez été mon chevalier.

LE MARQUIS

C'est vrai. Contre ce grand benêt[8] d'officier...

BETTINE

Qui m'avait sifflée dans *Tancrède*.[9]

LE MARQUIS

Justement. Je le provoquai en Orbassan, et j'en reçus le plus rude coup d'épée... — Ah! c'était le bon temps, celui-là!

BETTINE

Oui. Ah! Dieu! que tout cela est loin!

LE MARQUIS

C'est votre refrain, à ce qu'il paraît? Que dirai-je donc, moi qui suis vieux?

BETTINE

Vous, marquis? Est-ce que vous pouvez? Victor Hugo a fait son vers pour vous, lorsqu'il a dit que le cœur n'a pas de rides.[10]

LE MARQUIS

Si fait, si fait, je m'en aperçois. Et savez-vous pourquoi, Bettine? C'est que je commence à aimer mes souvenirs plus qu'il ne faudrait; c'est un grand tort. Je m'étais promis toute ma vie de ne jamais tomber dans ce travers-là. J'ai vu tant de bons esprits devenir injustes, tant de connaisseurs incurables, par ce triste effet des années, que je m'étais juré de rester impartial pour les choses nouvelles comme pour les anciennes. Je ne voulais pas être de ces bonnes gens qui ressemblent aux cloches de Boileau:

Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Eh bien! j'ai beau faire, j'aime mieux maintenant ce que j'ai aimé que ce que j'aime. Je ne dis point de mal de vos auteurs nouveaux; mais Rossini est toujours

mon homme. Ici marchait la grande Pasta [12] avec ses gestes de statue antique; là gazouillait ce rossignol que Rubini [13] avait dans la gorge; je vois le vieux Garcia [14] avec sa fière tournure, escorté du long nez de Pellegrini; [15] Lablache [16] m'a fait rire, la Malibran [17] pleurer. Eh! que diantre voulez-vous que j'y fasse?

BETTINE

Je ne vois pas que vous ayez si grand tort. Et moi aussi, j'aime mes souvenirs.

LE MARQUIS

Est-ce qu'on peut en avoir à votre âge?

BETTINE

Pourquoi donc pas, monsieur le marquis? Si vos souvenirs sont les aînés des miens, cela n'empêche pas qu'ils ne se ressemblent.

LE MARQUIS

Bah! les vôtres sont nés d'hier; ce sont des enfants qui grandissent. Vous reviendrez tôt ou tard au théâtre.

BETTINE

Jamais, cher Stéfani, jamais.

LE MARQUIS

Mais, voyons, dans ce temps-là n'étiez-vous pas heureuse?

BETTINE

C'est-à-dire que je ne pensais à rien. Ah! c'est que je n'avais pas aimé.

LE MARQUIS

Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

BETTINE

Ce que je dis. J'ai été un peu folle, c'est vrai, insouciante, coquette, si vous voulez. Est-ce que ce n'est pas notre droit, par hasard? Mais je ne suis plus rien de tout cela, depuis que j'ai senti mon cœur.

LE MARQUIS

L'amour vous à rendu la raison? Ah! morbleu, prouvez-nous cela! Mais ce serait à en devenir fou, rien que pour tâcher de se guérir de la sorte. Vous l'aimez donc beaucoup, ce monsieur de... de... vous ne m'avez pas dit.

BETTINE

Si je l'aime![18] ah! mon cher ami, que les mots sont froids, insignifiants, que la parole est misérable quand on veut essayer de dire combien l'on aime! Vous n'avez pas l'idée de notre bonheur, vous ne pouvez pas vous en douter.

LE MARQUIS

Si fait, si fait, pardonnez-moi.

BETTINE

C'est tout un roman que ma vie. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous aviez eu quelquefois l'envie de m'enlever?

LE MARQUIS

Oui, le diable m'emporte.

BETTINE

Eh bien ! il l'a fait, lui. Figurez-vous, mon cher, quel charme inexprimable ! Nous avons tout quitté, nous sommes partis ensemble, en chaise de poste, comme deux oiseaux dans l'air, sans regarder à rien, sans songer à rien; j'ai rompu tous mes engagements, et lui, m'a sacrifié toute sa carrière; j'ai désespéré tous mes directeurs [19]...

LE MARQUIS

Peste ! vous disiez bien, en effet, que l'amour vous avait rendue sage.

BETTINE

Eh ! que voulez-vous, quand on s'aime ! Nous avons fait le plus délicieux voyage ! Imaginez, marquis, que nous n'avons rien vu, ni une ville, ni une montagne, ni un palais, pas la plus petite cathédrale, pas un monument, pas la moindre statue, pas seulement le plus petit tableau !

LE MARQUIS

Voilà une manière nouvelle de faire le voyage d'Italie.

BETTINE

N'est-ce pas, marquis, quand on s'aime ! Qu'est-ce que cela nous faisait, vos curiosités ! Si vous saviez comme il est bon, aimable ! Que de soins il prenait de moi ah ! quel voyage, bonté divine ! Moi qui bâillais en chemin de fer, rien que pour aller à Saint-Denis, j'ai fait quatre cents lieues comme un rêve. — Votre Italie ! qui veut peut la voir, mais je défie qu'on la tra-

verse comme nous! Nous avons passé comme une flèche, et nous sommes venus droit ici.

LE MARQUIS

Pourquoi ici, dans cette province?

BETTINE

Pourquoi?... mais je ne sais trop... parce qu'il l'a voulu... parce qu'il avait loué cette campagne... Que vous dirais-je?... Je n'en sais rien... Je serais aussi bien allée autre part... au bout du monde... que m'importait? Je me suis arrêtée ici, parce qu'en descendant devant la grille, il m'a dit: Nous sommes arrivés.

LE MARQUIS

Que ne vous épousait-il à Paris?

BETTINE

Sa famille s'y opposait. C'est encore là un des cent mille obstacles...

LE MARQUIS

Vous ne m'avez pas encore dit son nom.

BETTINE

Ah! bah! je ne vous l'ai pas dit? C'est qu'il me semble que tout le monde le sait. Il se nomme Steinberg, le baron de Steinberg.

LE MARQUIS

Mais ce n'est pas un nom français, cela.

BETTINE

Non, mais sa famille habite la France.

LE MARQUIS

En êtes-vous sûre?

BETTINE

Oh! il me l'a dit.

LE MARQUIS

Steinberg! je connais cela. Il me semble même me rappeler certaines circonstances... assez peu gracieuses... Eh! parbleu, c'est lui que je viens de voir ce matin.

BETTINE

Où cela? dites. Chez la princesse?

LE MARQUIS

Précisément, chez la princesse.

BETTINE

Ah! malheureuse! il y est encore!

LE MARQUIS

Eh! qu'avez-vous, ma bonne amie?

BETTINE

Il y est encore, c'est évident; c'est pour cela qu'il ne vient pas. Il y est encore, un jour comme celui-ci! quand tout est prêt, quand le notaire est là, quand je l'attends!... Ah! quel outrage!

LE MARQUIS

Vous vous fâchez pour peu de chose.

BETTINE

Pour peu de chose! où avez-vous donc le cœur? Vous ne ressentez pas l'insulte qu'on me fait? Et cet

impertinent valet qui me répond d'un air embarrassé... Calabre! Calabre! où es-tu!

Scène VII

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE

CALABRE

Me voilà, madame, me voilà. Vous m'avez appelé?

BETTINE

Oui, réponds. Pourquoi tout à l'heure as-tu fait l'ignorant, quand je t'ai demandé où était ton maître?

CALABRE

Moi, madame?

BETTINE

Oui; essaie donc de me mentir encore, lorsque tu sais qu'il est chez la princesse.

CALABRE

Ma foi, madame, je ne savais pas...

BETTINE

Tu ne savais pas!

CALABRE

Pardon, je ne savais pas si je devais en instruire madame.

BETTINE

Ah! on te l'avait donc défendu? Parleras-tu?

CALABRE

Eh bien! madame, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai rien. M. le baron avait joué hier, il

avait perdu sur parole. Il s'était engagé à payer ce matin. Il a voulu, avant toute autre affaire, tenir sa promesse.

BETTINE

Il avait perdu, mon ami? Ah! mon Dieu, je n'en savais rien! Vous le voyez, marquis, c'était là son secret, c'était là tout ce qu'il me cachait. Et il l'avait dit à Calabre! N'est-ce pas que c'est mal de ne m'en avoir rien dit?

LE MARQUIS

Je ne vois de sa part, dans tout cela, qu'un excès de délicatesse.

BETTINE

N'est-ce pas? Oh! c'est que mon Steinberg n'a pas l'âme faite comme tout le monde... Il pourrait pourtant revenir plus vite.

LE MARQUIS

Une femme qui joue et qui gagne au jeu, et qu'on paye dans les vingt-quatre heures, comme un huissier, croyez-moi, ma chère, ce n'est pas celle-là qu'on aime.

BETTINE

Mais j'y pense, je me trompe encore. Dis-moi, Calabre, que ne t'envoyait-il porter cet argent?

CALABRE

Madame, c'est qu'il ne l'avait pas. Il lui fallait aller à la ville le demander à son correspondant.[20]

BETTINE

Mais j'en avais, moi, de l'argent. Ah! que c'est mal! que c'est cruel! C'est donc une somme considérable?

CALABRE

Non, madame, je ne sais pas au juste, mais il m'a dit que cela ne le gênait point.

LE MARQUIS

Allons, madame et charmante amie, je vous quitte, je reprends ma course. Je suis heureux de vous voir heureuse. Adieu.

BETTINE

Mais vous nous reviendrez? Oh! je veux que vous soyez notre ami, d'abord, entendez-vous? notre ami à tous deux! Je prétends vous voir tous les jours, à la mode de notre pays. Où demeurez-vous?

LE MARQUIS

A trois pas d'ici, à cette maison blanche, là, derrière les arbres.

BETTINE

C'est délicieux! nous voisinerons.

LE MARQUIS

Je le voudrais, mais c'est que je pars demain.

BETTINE

Ah! bah! si vite! c'est impossible! nous ne permettrons jamais cela. Et où allez-vous?

LE MARQUIS

Je vais à Parme. Vous savez que j'ai là ma famille, et dans ce moment-ci je suis absolument forcé...

BETTINE

Ah! mon Dieu! quel ennui! Vous êtes forcé, dites-vous? Eh bien! tenez, j'aimerais mieux ne pas vous avoir revu du tout. Oui, en vérité, car ce n'est qu'un regret de plus que vous êtes venu m'apporter, et Dieu sait maintenant quand vous reviendrez! Allez, vous êtes un méchant homme! Mais au moins restez à dîner. Je veux que vous signiez mon contrat.

LE MARQUIS

Je ne le peux pas, je suis engagé; mais je reviendrai vous faire ma visite d'adieu. Et, puisque je ne puis signer votre contrat, je vous enverrai un bouquet de noces.

BETTINE

Un bouquet?

LE MARQUIS

Oui.

BETTINE

Va pour un bouquet.[21]

LE MARQUIS

Où allez-vous donc, s'il vous plaît?

BETTINE

Je vous reconduis jusqu'à la grille. Je veux vous garder le plus longtemps possible. Dieu! que vous êtes ennuyeux! que vous êtes insupportable!

Scène VIII

Calabre, *seul, puis* Le Notaire

CALABRE

Allons, cela va un peu mieux. Je pense que M. le baron rendra cette fois quelque justice à mon intelligence. Ah! mon Dieu! le voilà qui rentre; il va rencontrer madame avec le marquis... et la défense qu'il ma faite! (*Il regarde au balcon.*) Non, non! il prend une autre allée; il va du côté du petit bois, comme s'il faisait exprès de les éviter. Serait-il possible? Oui, c'est bien clair; il les a vus, il fait un détour.

LE NOTAIRE

Monsieur Calabre, les futurs conjoints sont-ils disposés?...

CALABRE

Non, monsieur Capsucefalo, non, pas encore; dans un instant, dans une minute.

LE NOTAIRE

Fort bien, monsieur, je suis tout prêt.

CALABRE

Plaît-il?

LE NOTAIRE

Comment?

CALABRE, *regardant toujours*

Je croyais que vous disiez quelque chose.

LE NOTAIRE

Oui, je disais que je suis tout prêt.

CALABRE

Fort bien. Vous avez encore de la moscatelle?

LE NOTAIRE

Oui, monsieur, plus qu'il ne m'en faut.

CALABRE

A merveille, monsieur, à merveille. Il est inutile de vous déranger. Je vous avertirai quand il sera temps.

LE NOTAIRE

Je ne bougerai point, monsieur, je ne bougerai point d'ici.

Scène IX

Calabre, Steinberg

STEINBERG

C'est donc ainsi qu'on suit mes ordres?

CALABRE

Monsieur, je puis vous assurer...

STEINBERG

Quoi? Ne vous avais-je pas dit que je ne voulais pas voir cet homme ici?

CALABRE

Monsieur, j'ai fait votre commission; mais madame n'en a tenu compte.

STEINBERG

Ce n'est pas possible. Lui avez-vous répété?

CALABRE

Tout ce que monsieur m'avait ordonné. J'ai même trouvé une excuse pour justifier l'absence de monsieur.

STEINBERG

Quelle excuse as-tu trouvée?

CALABRE

Monsieur, j'ai dit que vous avez joué.

STEINBERG

Comment, malheureux! Et qu'en savais-tu?

CALABRE

Voilà encore que j'ai eu tort! Je n'avais pas d'autre ressource, monsieur; vous me l'aviez dit ce matin, et j'ai eu bien soin d'ajouter que c'était peu de chose.

STEINBERG

Oui, peu de chose! C'était peu ce matin, mais maintenant... Mort et furies! c'est une maison de jeu, c'est un enfer que ce palais!

CALABRE

Vous avez encore joué, monsieur? Hélas! je vous l'avais bien dit.

STEINBERG

Tu me l'avais bien dit, animal! Répète-le donc encore une fois! Y a-t-il au monde une phrase plus sotte et plus inepte que celle-là? et dès qu'il vous arrive malheur, elle est dans la bouche de tout le monde. Mon cheval trébuche en sautant un fossé, je tombe, je me casse la jambe. Nous vous l'avions bien dit, s'é-

crient ceux qui vous relèvent. Quel doux effort de l'amitié !

CALABRE

Monsieur, j'ai déjà essayé de prendre la liberté de vous dire que si mes petites économies...

STEINBERG

Eh morbleu ! tes économies, que diantre veux-tu que j'en fasse?

CALABRE

J'ai quinze mille francs à moi, monsieur. Il me semble...

STEINBERG

Quinze mille francs ! La belle avance ! Écoute-moi; mais sur ta vie, garde pour toi ce que je vais te dire. Il faut que je parte.

CALABRE

Vous, monsieur ! Est-ce bien possible?

STEINBERG

Je n'ai pas autre chose à faire. Cet argent perdu, je ne l'ai pas; il faut que je le trouve, et pour le trouver, il faut que j'aille à Rome ou à Naples. Je connais là quelques banquiers. Je partirai secrètement, je trouverai un prétexte.

CALABRE

Et madame, monsieur, madame? Elle en mourra.

STEINBERG

Elle en souffrira. Crois-tu donc que je ne souffre pas moi-même? C'est avec le désespoir dans l'âme que je

m'éloigne de ces lieux, mais, je le répète, il faut que je parte... ou que je me donne la mort. Ainsi, que veux-tu? Va dans ma chambre, appelle Pietro et Giovanni, prépare tout... et pas un mot de trop. Tu enverras ensuite à la poste demander des chevaux pour ce soir.

CALABRE

Et vous ne voulez pas de mes quinze mille francs, monsieur?

STEINBERG

Quinze mille francs! Il m'en faut cent mille!

Scène X

LES PÉRCÉDENTS, BETTINE

BETTINE

Cent mille francs, Steinberg! Il vous faut cent mille francs!

STEINBERG

Qui dit cela, ma chère Bettine? (*Il lui baise la main.*) Comment vous portez-vous ce matin? Vous êtes fraîche comme une rose.

BETTINE

Il ne s'agit pas de moi, mais de vous. Parlez franchement. Vous avez joué?

STEINBERG

Vous avez mal entendu, ma chère.

BETTINE

Mal entendu? est-ce vrai, Calabre?

CALABRE

Moi, madame! je ne sais pas...

STEINBERG

Allez à votre besogne, Calabre. Pour aujourd'hui c'est assez bavarder.

CALABRE, *à part, en sortant*

Bon! encore une gourmade en passant. Mon Dieu! tout cela va de mal en pis.

Scène XI

STEINBERG, BETTINE

BETTINE

Vous n'êtes pas sincère, mon ami.

STEINBERG

Je vous dis que vous vous méprenez. Cette somme dont je parlais, c'était dans l'idée d'un changement, d'une fantaisie.

BETTINE

D'un changement?

STEINBERG

Oui, à propos d'une terre, d'une terre assez belle avec un palais, qui est à vendre, qui est pour rien, et que vous trouveriez peut-être à votre goût. Nous en causerons plus tard, si cela vous plaît. J'ai quelques ordres à donner.

BETTINE

Steinberg, vous n'êtes pas sincère.

STEINBERG

Pourquoi me dites-vous cela?

BETTINE

Parce que je le vois.

STEINBERG

Que puis-je vous dire, du moment que vous ne me croyez pas?

BETTINE

Vous pouvez me dire pourquoi, lorsque je vous ai vu venir de loin dans le jardin, vous étiez pâle, pourquoi vous parliez tout seul, pourquoi vous avez pris l'allée pour nous éviter.

STEINBERG

J'ai pris l'allée couverte, parce que je ne me souciais pas de vous rencontrer dans la compagnie où je vous voyais.

BETTINE

Comment! Stéfani! Vous ne le connaissez pas! C'est un ancien ami. Quel motif pourriez-vous avoir?...

STEINBERG

Je n'aime pas les méchants propos. Je ne puis pas toujours m'empêcher d'en entendre; mais je ne les répète jamais.

BETTINE

Des propos, sur quoi? Sur mon compte et sur celui de ce bon marquis? — Ah! cela n'est pas sérieux...

Mais, maintenant je me rappelle... vous l'avez vu chez moi, à Florence... Est-ce là qu'on tenait des *propos?*

STEINBERG

Peut-être bien.

BETTINE

Quoi! à Florence? Mais Stéfani venait comme tout le monde. Souvenez-vous donc, j'avais une cour, j'étais reine alors, mon ami; j'avais mes flatteurs et mes courtisans, voire mes soldats et mon peuple, ce brave parterre qui m'aimait tant, et à qui je le rendais si bien ... Ingrat! qui, seul dans cette foule, m'étiez plus cher que mes triomphes, et que j'ai appelé entre tous pour mettre ma couronne à vos pieds... vous, Steinberg, jaloux d'un propos! fâché d'une visite que je reçois par hasard! Allons, voyons, c'est une plaisanterie, convenez-en, un pur caprice, ou plutôt, tenez, je vous devine, c'est un prétexte, un biais que vous prenez pour me faire oublier ce que je voulais savoir et vous délivrer de mes questions.

STEINBERG, *s'asseyant*

Oh! ma chère Bettine, vous êtes bien charmante, et moi je suis... bien malheureux.

BETTINE

Malheureux, vous! près de moi! Qu'est-ce que c'est? Vite, dites-moi, de quoi s'agit-il?

STEINBERG

J'ai tort, je me suis mal exprimé. Vous savez ce que c'est qu'un joueur... eh bien! Bettine, c'est vrai, j'ai

joué, et je suis rentré de mauvaise humeur; mais ce n'est rien, rien qui en vaille la peine; n'y pensons plus, pardonnez-moi.

BETTINE

Ce n'est pas encore bien vrai, ce que vous dites là.

STEINBERG

Je vous demande en grâce d'y croire.

BETTINE

Vous le voulez?

STEINBERG

Je vous en supplie.

BETTINE

Eh bien! j'y crois, puisque cela vous plaît. Calmez-vous, voyons, trêve aux noirs soucis. Éclaircissez-nous ce front plein d'orages. Vous souvenez-vous de cette chanson? (*Elle se met au piano et joue la ritournelle*[22] *d'une romance.*)

STEINBERG, *se levant*

Bettine, pas cette chanson-là.

BETTINE

Pourquoi? vous l'avez faite pour moi en passant à Sorrente, après une promenade en mer. Est-ce parce qu'elle se rattache à ces souvenirs qu'elle a déjà cessé de vous plaire? Elle vous ôtait jadis vos ennuis. (*Elle chante.*)

Nina, ton sourire,
Ta voix qui soupire,
Tes yeux qui font dire
Qu'on croit au bonheur, —

Ces belles années,
Ces douces journées,
Ces roses fanées,
Mortes sur ton cœur...

STEINBERG, *à part, tandis que Bettine joue sans chanter*

Pourrais-je jamais l'abandonner? et pour qui? grand Dieu! par quelle infernale puissance me suis-je laissé subjuguer?

BETTINE

A quoi rêvez-vous donc, monsieur? est-ce que c'est poli, ce que vous faites là?... Il me semble que je me trompe... je ne me rappelle pas bien,... venez donc...

STEINBERG *se rapproche du piano et chante*

Nina, ma charmante,
Pendant la tourmente,
La mer écumante
Grondait à nos yeux;
Riante et fertile,
La plage tranquille
Nous montrait l'asile
Qu'appelaient nos vœux!

ENSEMBLE

Aimable Italie,
Sagesse ou folie,
Jamais, jamais ne t'oublie
Qui t'a vue un jour!
Toujours plus chérie,
Ta rive fleurie
Toujours sera la patrie
Que cherche l'amour.

STEINBERG

Mon amie, écoutez-moi. Cette chanson, ces paroles du cœur, ces souvenirs me pénètrent l'âme, me rendent

à moi-même... Non, tant d'amour ne sera point un rêve! tant d'espoir de bonheur ne sera point un mensonge! j'en fais le serment à vos pieds. (*Il se met à genoux.*) Je viens de me montrer jaloux sans motif, mais je vous ai donné souvent trop de raisons de l'être...

BETTINE

Ne parlons pas de cela, Steinberg.

STEINBERG, *se levant*

J'en veux parler, je suis las de feindre, de me contraindre, de me sentir indigne de vous. Mes visites chez la princesse vous ont coûté des larmes, je le sais...

BETTINE

Charles!

STEINBERG

Je ne veux plus la voir, je ne veux plus entendre parler d'elle. Vivons chez nous, en nous, pour nous, et que l'univers nous oublie à son tour! Le notaire est là, n'est-ce pas? Eh bien! Bettine, signons à l'instant même. Les témoins ne sont pas arrivés? Je sais bien pourquoi, et je vous le dirai. Prenez la première voisine venue, et moi, morbleu, je prendrai Calabre. Que je sois votre mari, et advienne que pourra! Je répète, avec le vieux proverbe: Celui qui aime et qui est aimé est à l'abri des coups du sort!

Scène XII

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE

CALABRE, *entrant avec une lettre et une boîte*

On apporte cette lettre pour M. le baron.

STEINBERG

Eh! que diantre! est-ce donc si pressé?

CALABRE

Oui, monsieur, l'homme qu'on envoie a dit qu'on attendait la réponse.

STEINBERG

Voyons ce que c'est. (*Il prend la lettre.*)

CALABRE, *donnant la boîte à Bettine*

Ceci est pour madame.

STEINBERG *ouvre la lettre et lit précipitamment*

Calabre!

CALABRE

Monsieur.

STEINBERG

Qui est-ce qui est là?

CALABRE

Monsieur, c'est un homme... de là-bas...

STEINBERG

De chez la princesse? Où est-il, cet homme?

CALABRE

Là, dans l'antichambre.

STEINBERG

Je vais lui parler.

Scène XIII

Bettine, Calabre

BETTINE

Qu'arrive-t-il encore, mon ami? As-tu remarqué, en ouvrant cette lettre, comme il a changé de visage? Est-ce encore un nouveau malheur? Ah! cette femme nous fait bien du mal.

CALABRE

La lettre n'est pas d'elle, madame; c'est un de ses gens qui l'a apportée, mais ce n'est pas son écriture.

BETTINE

Son écriture, hélas! excepté moi, tout le monde la connaît donc dans cette maison?

CALABRE *désignant la boîte*

Ceci, madame, vient de la part du marquis.

BETTINE

Ah! je n'y pensais plus. (*Elle ouvre la boîte.*) Des diamants!

CALABRE

Il y a un petit billet.

BETTINE

Voyons: (*Elle lit.*)

« Vous m'avez permis, belle dame, de vous envoyer un bouquet de noces... »

Ah! ciel! j'entends la voix de Steinberg; il parle avec une violence! L'entends-tu, Calabre? Il revient

ici... Garde cet écrin, il ne faut pas qu'il le voie, pas maintenant, et dis-moi vite, avant qu'il ne vienne, combien a-t-il perdu?

CALABRE

Ah! madame, il m'est impossible...

BETTINE

Il faut que je sache, il faut que tu parles, quand tu serais lié par mille serments! Faut-il te le demander à genoux?

CALABRE

Ah! ma chère dame!

BETTINE

Est-ce cent mille francs?

CALABRE, *à voix basse*

Eh bien! oui.

Scène XIV

LES PRÉCÉDENTS, STEINBERG

STEINBERG, *à Calabre*

Que faites-vous là? retirez-vous. (*Calabre sort.*)

BETTINE

Vous paraissez ému, Steinberg; cette lettre semble vous avoir... contrarié.

STEINBERG

Pas le moins du monde. — Qu'est-ce donc que cette boîte que l'on vient de vous envoyer?

BETTINE

Une bagatelle. — Dites-moi, mon ami, tout à l'heure...

STEINBERG

Une bagatelle! mais enfin, quoi?

BETTINE

Mon Dieu, ce n'est pas un mystère... c'est un cadeau de Stéfani.

STEINBERG

Ah! un cadeau? et à quel propos?

BETTINE

A propos... de notre mariage.

STEINBERG

Un cadeau de noces!... Est-il votre parent?

BETTINE

Non, mais, je vous l'ai dit, c'est un ancien ami.

STEINBERG

Et les anciens amis font aussi des présents? Je ne connaissais pas cet usage. Voyons cette boîte, si vous le voulez bien.

BETTINE

Elle n'est pas là, on l'a portée chez moi. Mais, mon ami, ne me ferez-vous pas la grâce de me dire ce que cette lettre...

STEINBERG

Voulez-vous que j'appelle votre femme de chambre?

BETTINE

Pourquoi?

STEINBERG

Pour voir ce cadeau. Vous savez que je suis un connaisseur.

BETTINE

Je me trompais... Cet écrin n'est pas chez moi... Calabre, je crois, l'a gardé.

STEINBERG

Ah!... si c'est un objet de prix, la précaution est fort sage. (*Appelant.*) Calabre, holà, Calabre! où êtes-vous donc?

Scène XV

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE

CALABRE

Monsieur...

STEINBERG

Où êtes-vous donc, quand j'appelle?

CALABRE

Monsieur, j'étais dans votre appartement. Vous vous rappelez sans doute les ordres...

STEINBERG

Il n'est pas question de cela.

BETTINE

Calabre, avez-vous là l'écrin que je viens de vous confier?

CALABRE

Oui, madame.

BETTINE

Donnez-le-moi. (*Elle le remet à Steinberg.*)

STEINBERG, *ouvrant l'écrin*

Ce sont de fort beaux diamants. Peste ! un bouquet de fleurs en brillants, mêlés de rubis et d'émeraudes ! c'est tout à fait galant ! — Il y a un mot d'écrit.

BETTINE

Vous pouvez le lire.

STEINBERG

A Dieu ne plaise ! ma curiosité ne va pas jusque-là.

BETTINE

Je vous en prie; je ne l'ai pas lu.

STEINBERG

Vraiment? Puisque vous le voulez... (*Il lit.*)

« Vous m'avez permis, belle dame, de vous envoyer un bouquet de noces. Si je devais rester longtemps dans ce pays, je vous enverrais des fleurs qui, lorsqu'elles seraient fanées, se remplaceraient aisément; mais, puisque ma mauvaise étoile me défend de vivre près de vous, laissez-moi vous offrir, je vous le demande en grâce, quelques brins d'herbe un peu moins fragiles. Puisse ce souvenir d'une vieille amitié vous en rappeler parfois quelques autres que, pour ma part, je n'oublierai jamais. — J'aurai l'honneur de vous voir ce soir. »

C'est à merveille! — Monsieur Calabre, avez-vous fait demander des chevaux? (*Il pose l'écrin sur une table.*)

CALABRE

Pas encore, monsieur; je pensais...

STEINBERG

Combien de fois faut-il donc que je parle pour qu'on m'entende? Que Pietro parte sur-le-champ.

BETTINE

Des chevaux, Steinberg? pourquoi faire?

STEINBERG

Il faut que j'aille à la ville. Hâtez-vous, Calabre.

BETTINE

Un instant encore! Ne se pourrait-il?...

STEINBERG

A qui obéit-on ici? (*Calabre s'incline et va pour sortir.*)

BETTINE

Charles, je sais votre secret! Je ne voulais vous en rien dire. J'aurais attendu, j'aurais désiré que la confidence m'en vînt de votre part; mais vous voulez partir... Pourquoi?

STEINBERG

Vous savez tout, dites-vous, et vous le demandez! Il paraît qu'il y a ici une inquisition dans les règles, et qu'on s'inquiète fort de mes intérêts; mais il semble aussi que M. Calabre conserve plus discrètement ce que vous lui confiez, qu'il ne sait respecter mes ordres.

CALABRE

Monsieur, je vous jure sur mon âme...

STEINBERG

Je ne vous interroge pas. — Et moi aussi je voulais garder le silence; mais puisque vous avez voulu tout savoir, eh bien! madame, soyez satisfaite! Oui, j'ai agi imprudemment; oui, ma parole est engagée; ma fortune, déjà compromise, est aujourd'hui à peu près perdue. Cette lettre vient d'un créancier qui m'annonce tout d'un coup un voyage, qui prétexte un départ subit pour me demander de l'or, comme votre marquis pour vous en donner.

BETTINE

Bonté divine! perdez-vous la raison?

STEINBERG

Non pas. Croyez-vous, s'il vous plaît, que je ne sache pas par cœur ces finesses, ces artifices de comédie, ces petites ruses de coulisse! Supposer qu'on s'en va pour se faire retenir! accompagner cela d'un présent bien solide, afin qu'on sente tout ce qu'on va perdre! voilà qui est nouveau, voilà qui est merveilleux! Mais il faudrait, pour n'y pas voir clair, n'avoir jamais mis le pied dans le foyer d'un théâtre, n'avoir jamais connu vos pareilles!

BETTINE

Mes pareilles, Steinberg? — Vous voulez m'offenser. Vous n'y parviendrez pas, je vous en avertis, car ce n'est pas vous qui parlez. Si vos ennuis vous rendent

injuste, le plus simple est d'en détruire la cause. Écoutez-moi. — Je n'ai pas, bien entendu, cent mille francs dans mon tiroir; mais Filippo Valle, notre correspondant, les a pour moi. Il n'y a qu'à les faire prendre à la ville, et vous les aurez dans une heure.

STEINBERG

Je n'en veux pas.

BETTINE

Signons notre contrat; dès cet instant, vous êtes mon mari.

STEINBERG

Jamais!

BETTINE

Vous le vouliez tout à l'heure.

STEINBERG

Jamais, jamais à un tel prix!

BETTINE

A un tel prix!... Ah! vous ne m'aimez plus.

STEINBERG

Il ne s'agit pas d'amour dans une question d'argent. Et qu'arriverait-il si je cédais? Vous seriez ridicule, et moi méprisable.

BETTINE

Ce ridicule me ferait rire, et ce mépris me ferait pitié.

STEINBERG

Ririez-vous aussi de notre ruine?

BETTINE

Je ne la crains pas. Si la pauvreté ne vous est pas insupportable, elle n'a rien que je redoute. Si elle vous effraye, eh bien! je ne suis pas morte, et ce que j'ai fait peut se recommencer.

STEINBERG

Remonter sur la scène, n'est-il pas vrai? C'est là votre secret désir, d'autant plus vif, que vous savez bien que je n'y saurais consentir.

BETTINE

Mon ami...

STEINBERG

Brisons là, je vous en prie. Je n'ajouterai qu'un seul mot: j'étais prêt à vous épouser, lorsque je croyais pouvoir vous assurer une existence honorable et libre; maintenant je ne le puis plus.

BETTINE

Pourquoi cela? où est le motif?

STEINBERG

Où est le motif? Et mon nom? et ma famille, et mes amis? et le monde?...

BETTINE

Ah! voilà l'obstacle.

STEINBERG

Oui, le voilà, comprenez-le donc; oui, c'est le monde qui nous sépare, le monde, dont personne ne peut se passer, qui est mon élément, qui est ma vie, dont je

n'attends rien, dont j'ai tout à craindre, mais que j'aime par-dessus tout; le monde, l'impitoyable monde, qui nous laisse faire, nous regarde en souriant, qui ne nous préviendrait pas d'un danger, mais qui, le lendemain d'une faute, se ferme devant nous comme un tombeau.

BETTINE

Je ne croyais pas le monde si méchant.

STEINBERG

Il ne l'est pas du tout, madame. Il a raison dans tout ce qu'il fait. C'est incroyable ce qu'il pardonne, et comme il vous soutient, comme il vous défend, par respect pour lui-même, dès l'instant qu'on en est, tant que vous vous conformez à ses lois, les plus douces, les plus praticables et les plus indulgentes qu'on puisse imaginer; mais malheur à qui les transgresse! Malheur à qui brave cette impunité, à qui abuse de cette indulgence! Il est perdu, il n'a rien à dire, et cette affable cruauté, cette sévère patience, qui ne frappe que lorsqu'on l'y force, n'est que justice.

BETTINE

Ainsi vous partez?

STEINBERG

Et que voulez-vous donc? De quel front, avec quel visage irais-je subir ce rôle d'un mari qui vit d'une fortune qui n'est pas la sienne, et promener par toute l'Italie une femme que je ne ferais que suivre, avec mon nom sur son passeport et mes armes sur sa voiture? Encore faudrait-il, si, par impossible, on con-

sentait à pareille chose, encore faudrait-il que cette femme fût digne d'un tel sacrifice !

BETTINE

Est-ce bien là le motif, Steinberg?

STEINBERG

Je sais donc bien mal me faire comprendre? (*Montrant l'écrin.*) Eh bien ! le motif, le voilà. (*Il sort.*)

Scène XVI

Bettine, Calabre

BETTINE

Calabre.

CALABRE

Madame.

BETTINE

Je suis perdue.

CALABRE

Patience, madame. Il ne faut pas croire...

BETTINE

Je suis perdue, perdue à jamais.

CALABRE

Non, madame, je vous le répète, il ne faut pas croire que M. le baron vous ait dit là son dernier mot, ni même qu'il ait parlé sincèrement; non, c'est impossible. Il changera de langage quand son dépit sera

calmé, car ce n'est pas contre vous qu'il peut être irrité; il reviendra, madame, il va revenir.

BETTINE, *regardant au balcon*

Le voilà qui part.

CALABRE

Est-ce possible?

BETTINE

Tu ne le vois pas? Il part seul, à pied. Où va-t-il? Sans doute à la ville. Cours après lui, Calabre, retiens-le... Ah! le cœur [23] me manque.

CALABRE

J'y vais, madame, je vous obéis... Mais permettez du moins...

BETTINE

Non! arrête! laisse-le partir; mais il faut que tu partes aussi. Il faut que tu sois avant lui à la ville. Te sens-tu la force de prendre la traverse par le chemin de la montagne? (*Elle va à la table et écrit.*)

CALABRE

Pour vous, madame, je monterais au Vésuve.

BETTINE

Il n'y a que toi qui puisses faire ma commission. Filippo Valle te connaît. — Et toi, connais-tu la personne à qui Steinberg doit ce qu'il a perdu?

CALABRE

L'homme qui a apporté la lettre m'a dit que c'était le comte Alfani.

BETTINE

Voici un mot pour Valle. Il doit avoir à moi, chez lui, la somme nécessaire. Il faut qu'il l'envoie sur-le-champ à cet Alfani, et qu'il fasse dire que c'est la princesse qui prête cet argent à Steinberg.

CALABRE

Comment! madame, vous voulez...

BETTINE

Oui. Il ne m'aime plus assez pour accepter de moi un service; mais, croyant qu'il vient d'elle, il n'osera refuser. Allons, Calabre, dépêche-toi; nous n'avons pas de temps à perdre.

CALABRE

Mais, madame, pensez donc que cette somme est considérable, et que vous disiez ce matin même au notaire que votre fortune ne l'était guère...

BETTINE

C'est bon, c'est bon. Ne t'inquiète pas.

UN DOMESTIQUE, *entrant*

M. le marquis Stéfani demande si madame veut le recevoir.

BETTINE

Stéfani! (*Après un silence.*) Oui, sans doute, qu'il vienne. Allons, Calabre, tu n'es pas parti?

CALABRE

Hélas! madame...

BETTINE

Ne t'inquiète pas, te dis-je. Je t'ai entendu tantôt, il me semble, offrir quinze mille francs à ton maître?

CALABRE

Oui, madame, et s'il se pouvait...

BETTINE

En possèdes-tu beaucoup davantage?...

CALABRE

Je ne dis pas; mais dans un cas pareil...

BETTINE

Et tu ne veux pas que je fasse ce que tu voulais faire? Va, Calabre, va, mon vieil ami, — et quand je serai ruinée, tu me feras tes offres, à moi, et j'accepterai.

CALABRE

Je vais prendre le vieux cheval de chasse. Il a encore le jarret ferme, et moi aussi, quoi qu'on en dise. Je serai bientôt parti et revenu. Ah! si M. de Steinberg a du cœur, il sera dans un quart d'heure à vos pieds!

BETTINE

Va, ne me fais pas penser à cela.

Scène XVII

Bettine, Le Marquis, *entrant à droite pendant que Calabre sort à gauche*

BETTINE, *à part*

C'est pourtant bien là ce que j'espère !

LE MARQUIS

Voilà une action généreuse, ma chère, digne en tout point de vous, mais elle a son danger.

BETTINE

C'est vous, Stéfani? De quoi parlez-vous?

LE MARQUIS

Eh ! de ce que vous venez de faire.

BETTINE

Étiez-vous là? M'auriez-vous écoutée?

LE MARQUIS

Non, Dieu m'en garde ! mais j'ai entendu.

BETTINE

Marquis !

LE MARQUIS

Ne vous fâchez pas, de grâce, et ne vous défendez pas non plus. Je venais vous voir tout bonnement,[24] comme je vous l'avais dit, pour vous faire mes adieux. Il n'y avait personne à la salle basse, ni personne dans la galerie. J'attendais, devant vos tableaux, qu'il vînt à passer quelqu'un de vos gens, lorsque votre voix est

venue jusqu'à moi. Je n'ai pas tout saisi au juste, mais j'ai bien compris à peu près. Vous payez une petite dette, et vous ne voulez pas qu'on le sache. Vous vous cachez même sous le nom d'un autre — c'est bien vous, cela, Élisabeth. Seriez-vous blessée de ce qu'une fois de plus j'ai eu la preuve de tout ce que votre âme renferme de délicatesse et de générosité?

BETTINE

Mais... est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là?

LE MARQUIS

Non, il n'y a pas plus de deux minutes, et je vous le dis, j'ai compris vaguement. Comme je mettais le pied sur l'escalier, j'ai aperçu votre monsieur de... Steinberg, qui s'en allait par le jardin. Il ne m'a pas rendu mon salut. Est-ce que je lui ai fait quelque chose?

BETTINE

Plaisantez-vous? Il vous connaît à peine.

LE MARQUIS

Vous pourriez même dire pas du tout.

BETTINE

Il ne vous aura sûrement pas vu. Il était très préoccupé.

LE MARQUIS

Oui... je comprends bien... cet argent perdu, pas vrai? ce jeune homme-là joue trop gros jeu.

BETTINE

Oui.

LE MARQUIS

Oui, et il ne sait pas jouer. (*Bettine s'assied pensive.*) Il ne faut pas croire que le lansquenet, tout bête qu'il est, soit de pur hasard. Il y a manière de perdre son argent. Je sais bien qu'à tout prendre c'est un jeu aussi savant que pile ou face ou la bataille. L'indifférent qui regarde n'en voit point davantage; mais demandez à celui qui touche aux cartes si elles ne lui représentent que cela. Ces petits morceaux de carton peint ne sont pas seulement pour lui rouge ou noir; ils veulent dire heur ou malheur. La Fortune, dès qu'on l'appelle, peu importe par quel moyen, accourt et voltige autour de la table, tantôt souriante, tantôt sévère; ce qu'il faut étudier pour lui plaire, ce n'est pas le carton peint ni les dés, ce sont ses caprices, ce sont ses boutades, qu'il faut pressentir, qu'il faut deviner, qu'il faut savoir saisir au vol... Il y a plus de science au fond d'un cornet, que n'en a rêvé d'Alembert.[25]

BETTINE

Vous parlez en vrai joueur, marquis. — Est-ce que vous l'avez été?

LE MARQUIS

Oui, et joueur assez heureux, parce que j'étais très hardi quand je gagnais, et dès que la fortune me tournait le dos, cela m'ennuyait.

BETTINE

On dit que cette passion-là ne se corrige jamais.

LE MARQUIS

Bon ! comme les autres. Mais je suis là à bavarder ... Je ne voulais que vous baiser la main, et je me sauve, car j'importunerais...

BETTINE

Non, Stéfani, restez, je vous en prie. Puisque vous savez à peu près mes secrets, nous n'en dirons rien, n'est-ce pas? Et vous me pardonnerez si je suis distraite. — Le chagrin n'est jamais aimable.

LE MARQUIS

Celui que vous avez est bien mieux que cela: il est estimable, et il vous honore. Je connais des gens qui rendent service comme l'ours de la fable avec son pavé.[26] Ils se font prier, ils vous marchandent, et lorsqu'ils vous croient suffisamment plein d'une reconnaissance éternelle, ils vous assomment d'un affreux bienfait. Ils détruisent ainsi tout le vrai prix des choses, la bonne grâce d'une bonne action. Vous n'avez pas de ces façons-là, ma chère, et votre main est plus légère encore, lorsqu'elle obéit à votre cœur, que lorsqu'elle court sur ce piano pour exprimer votre pensée.

BETTINE

Asseyez-vous donc, je vous en supplie.

LE MARQUIS, *s'asseyant*

A la bonne heure, pourvu que vous me promettiez, une minute avant que je sois de trop, d'être assez de mes amis pour me mettre à la porte.

BETTINE

De vos amis, marquis? A propos, savez-vous bien que vous m'avez envoyé un bouquet magnifique, mais à tel point que je ne l'accepterais certainement de personne au monde, excepté vous.

LE MARQUIS

Il n'y a ni perle ni diamant qui vaille une telle parole échappée de vos lèvres. — Mais il y a quelque chose qui me tracasse. — Laissez-moi vous faire une seule question. Est-ce que, dans ces affaires-là, vous ne prenez pas vos précautions?

BETTINE

Quelles précautions?

LE MARQUIS

Mais, dame, une signature, une hypothèque, une garantie.

BETTINE

Je n'entends rien à tout cela.

LE MARQUIS

Vous avez tort, morbleu! vous avez tort.

BETTINE

C'était donc là ce qui vous faisait dire, en entrant, qu'il y avait un danger pour moi?

LE MARQUIS

Précisément.

BETTINE

Expliquez-vous donc.

LE MARQUIS

C'est que cela est fort délicat, et puis j'augmenterais vos inquiétudes.

BETTINE

Le vrai moyen de les augmenter, c'est de ne parler qu'à demi.

LE MARQUIS

Vous avez raison, et j'ai tort. N'en parlons plus; prenez que je n'ai rien dit. (*Il se lève.*)

BETTINE

Non pas, car je comprends vos craintes... Vous connaissez la princesse?

LE MARQUIS

Eh! oui, eh! oui, je la connais.

BETTINE

La croyez-vous capable d'une mauvaise action?

LE MARQUIS

Eh! je n'en sais rien.

BETTINE

Mais je dis... d'une perfidie... d'une noirceur...

LE MARQUIS

Eh! qui en répondrait?

BETTINE

Stéfani, vous m'épouvantez. Écoutez-moi, vous m'avez vue ce matin presque jalouse de cette femme.

LE MARQUIS

Vous l'étiez bien un peu tout à fait.

BETTINE

Oui, par instants; mais vous savez ce que c'est, mon ami. — On croit douter des gens qu'on aime, on les accable de reproches, on les appelle parjures, infidèles ...au fond de l'âme, on n'en croit pas un mot, et pendant que la bouche accuse, le cœur absout. N'est-ce pas vrai?

LE MARQUIS

Sans doute. Eh bien! ma chère Bettine...

BETTINE

Eh bien! marquis, sincèrement, je n'ai jamais pensé, je n'ai jamais cru possible qu'il aimât cette femme. Cette horrible idée me vient maintenant. Vous l'avez vu chez elle — qu'en pensez-vous?

LE MARQUIS

Bon Dieu! ma belle! que demandez-vous là? On ne voit pas les cœurs, comme dit Molière. Franchement, d'ailleurs, je n'en crois rien.

BETTINE

Que voulait dire alors ce danger dont vous me parliez?

LE MARQUIS

Ah! c'est qu'il y a princesse et princesse, comme il y a fagot et fagot.

BETTINE

Et vous croyez que celle-ci...

LE MARQUIS

Elle me fait tant soit peu l'effet de n'être pas de bien bonne fabrique, et d'avoir été achetée de hasard.

BETTINE

S'il en est ainsi...

LE MARQUIS

Je n'en suis pas sûr; mais je conviens qu'il m'est pénible de voir le sort d'une personne comme vous entre les mains d'une femme comme elle.

BETTINE

Je ne saurais croire que Steinberg...

LE MARQUIS

Puisse vous tromper? Je suis de votre avis. Eh! palsambleu! s'il ne vous adore pas, je le plains bien sincèrement. Tenez, on vient, c'est lui, je me retire. Non, ce n'est pas lui, c'est son valet de chambre.

Scène XVIII

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE

BETTINE

Eh bien! Calabre, qu'as-tu fait?

CALABRE

Tout ce que vous m'aviez dit, madame.

BETTINE

L'argent est payé?

CALABRE

Oui, madame.

BETTINE

As-tu vu Steinberg?

CALABRE

Hélas! oui.

BETTINE

Que t'a-t-il dit?

CALABRE

Voici une lettre.

BETTINE *lit vite*

Ah! c'est très bien... parfaitement bien... c'est à merveille. (*Elle tombe évanouie sur un fauteuil.*)

CALABRE

Madame! madame!...

LE MARQUIS

Qu'y a-t-il donc?

CALABRE

Veillez sur elle, monsieur, je vais chercher ce qu'il faut.

LE MARQUIS, *tirant un flacon*

Ce flacon suffira. Qu'êtes-vous donc venu lui annoncer?

CALABRE

Ah! monsieur, c'est horrible à dire!... Il est parti avec la princesse.

LE MARQUIS

Parti! — La voici qui rouvre les yeux. Il faut lui ôter cette lettre... (*Il va pour prendre la lettre que Bettine tient à la main.*)

BETTINE

Non, non!... oh! ne m'ôtez pas cela... Où suis-je donc? J'ai fait un rêve. C'est vous, marquis? Je vous demande pardon.

LE MARQUIS

Restez en repos; ne vous levez pas.

BETTINE

Ah! malheureuse! je me souviens. Il est parti; n'est-ce pas Calabre? Savez-vous cela, Stéfani? — Il est parti avec cette femme! Tenez, lisez cette lettre, lisez-la tout haut.

LE MARQUIS

Je sais tout, ma chère.

BETTINE

Ah! vraiment? Cette nouvelle est-elle déjà connue? Suis-je déjà la fable de la ville? Sans doute il y a du plaisant dans cette aventure, elle fournira matière à la gaieté publique; mais comment oseraient-ils rire de moi, avant de savoir ce que je vais faire? Tout n'est pas fini, et apparemment j'ai aussi le droit de dire mon mot dans cette comédie.

LE MARQUIS

Personne ne se rira de vous. Il n'y a rien de moins plaisant que de voler l'argent du prochain.

BETTINE, *s'animant par degrés*

Voler ! qui parle d'une chose pareille? Cette somme dont j'ai disposé, je l'ai donnée volontairement, j'ai supplié qu'on l'acceptât. J'ai été obligée d'employer la ruse pour vaincre un refus obstiné. Il est vrai que mon stratagème n'a pas tourné à mon avantage; mais qui peut dire que je m'en repente? Si c'est de cela que vous me plaignez, vous me supposez un singulier chagrin. (*Elle se lève.*)

LE MARQUIS

Je ne sais pas quelle est la somme, mais il paraît que ce n'est pas peu de chose.

BETTINE

Eh ! que m'importe? Quelle étrange idée vous faites-vous donc des personnes mêmes que vous prétendez estimer, si vous ne voyez ici qu'une affaire d'intérêt? Ah ! que Steinberg fût revenu à moi, est-ce que le reste comptait pour quelque chose? Mais c'est ainsi que juge le monde. — Un amour trompé, qu'est-ce que cela? Une femme qu'on abandonne, un serment qu'on trahit, un lien sacré qu'on brise, ce ne sont que des bagatelles ! cela se voit tous les jours, cela se raconte, cela égaie la bonne compagnie ! mais qu'il s'agisse de quelques écus de moins, de quelques misérables poignées de jetons qu'on aura perdus pas hasard, oh ! alors chacun vous plaindra, et votre souffrance pécuniaire sera l'objet d'une pitié sordide, à faire monter la rougeur au front.

LE MARQUIS

Votre chagrin est cause, Bettine, que vous adressez mal vos reproches.

BETTINE

Oui, mon ami, vous avez raison. Je sais qui vous êtes, je vous offense; mais ce que j'éprouve est si affreux, qu'il faut me pardonner ce que je puis dire, car je n'en sais rien, je suis au fond d'un abîme. Tenez, Stéfani, lisez-moi cela. Lisez tout haut, je vous en prie.

LE MARQUIS, *lisant*

« Ma chère Bettine,

« Bien que vous ayez agi sans mon consentement, je suis obligé de vous remercier de ce que vous venez de faire pour moi. »

BETTINE

Obligé de me remercier !

LE MARQUIS, *continuant*

« Mais vous comprenez que mon premier soin doit être de chercher les moyens de vous rendre la somme que vous avez voulu bien m'avancer. »

BETTINE

On n'écrirait pas mieux à un homme d'affaires.

LE MARQUIS, *de même*

«Le projet que nous avions formé ne pouvant plus se réaliser, les convenances mêmes semblent s'opposer à ce que je demeure plus longtemps près de vous.»

BETTINE

Que dites-vous de cela, marquis?

LE MARQUIS, *de même*

« Je vais donc quitter ce pays. Une personne de nos amies...»

BETTINE

Quelle audace!

LE MARQUIS, *de même*

«... De nos amies part maintenant pour Rome, et m'offre de l'accompagner. Je sais, du reste, que je ne vous laisse pas seule...»

BETTINE

Continuez, continuez.

LE MARQUIS, *de même*

« Et que je puisse revenir ou non, vous pouvez compter, chère Bettine, que vous recevrez bientôt de mes nouvelles.

« STEINBERG. »

BETTINE

Steinberg! Que le monde prononce ton nom quand il voudra parler d'un ingrat!

LE MARQUIS

Il est certain que tout cela n'est pas beau. En vérité, cela demanderait vengeance.

BETTINE

Vengeance! Ah! oui, n'en doutez pas! Mais quelle vengeance puis-je trouver? Vous parlez en homme,

Stéfani, et vous ressentez en homme un affront. Vous-même, cependant, que pouvez-vous faire quand vous avez un ennemi? Que pouvez-vous de plus que de le tuer? Vous croyez vous venger ainsi... Ah! mon ami, pour un cœur honnête, il y a des maux plus affreux que la mort; mais pour un lâche, ce qu'il y a de plus terrible, c'est la mort, qui n'est rien.

LE MARQUIS

Je gagerais que cette lettre impertinente n'est pas entièrement du fait de votre baron. Il y a de la femme là-dedans — c'est un monstre à deux têtes — car enfin quelle nécessité de vous avertir qu'il ne s'en va pas seul? La lâcheté est de lui, l'insulte est féminine.

BETTINE

Je l'ai senti comme vous. Il le sait bien aussi, et il a voulu mettre entre nous une barrière infranchissable. Il craignait que je ne voulusse le suivre, il avait peur de mon pardon, et il a pris ce moyen pour l'éviter; il savait que, lorsqu'une femme frappe le cœur d'une autre, elle rend toute espèce de retour impossible, et que la blessure ne se guérit pas. O perfide! le jour même qui était fixé, qu'il avait choisi pour notre mariage!... Hier au soir, il fallait voir comme il savait dissimuler! Il semblait, dans son impatience, souffrir d'attendre qu'il fît jour. O ciel! c'est moi qu'on joue ainsi! mon âme loyale ainsi traitée! Vous me connaissez, marquis, n'est-ce pas? Eh bien, j'ai combattu mon caractère trop vif, j'ai plié mon orgueil, afin de supporter ce qui me révoltait souvent, mais du moins ce

que je croyais fait sans fausseté, sans dessein de nuire. Maintenant je te vois tel que tu es, traître, et tu déchires mon cœur et mon honneur !

LE MARQUIS

Ah ça ! je pense à un mot de cette lettre. Lorsqu'il vous dit qu'il ne vous laisse pas seule, qu'est-ce qu'il entend par ces paroles? Est-ce donc que Calabre reste auprès de vous?

CALABRE

Oh ! non, monsieur ! cela signifie autre chose.

BETTINE

Tais-toi, Calabre.

LE MARQUIS

Pourquoi donc? — Est-ce une indiscrétion que je viens de commettre?

(*Bettine ne répond pas. Calabre fait un signe au marquis, et lui montre l'écrin qui est sur la table.*)

LE MARQUIS

Je ne comprends pas. Que veux-tu dire à ton tour?

CALABRE

Madame me défend de parler.

BETTINE

Parle si tu veux.

LE MARQUIS, *se levant et allant à la table*

Ceci pique fort ma curiosité. Qu'y a-t-il donc, monsieur Calabre?

CALABRE

Eh bien ! monsieur, puisqu'on me permet de le dire, c'est que cet écrin est cause en partie de tout ce qui arrive.

LE MARQUIS

Vous voulez badiner, sans doute.

CALABRE

Pas le moins du monde, M. le baron a fait des reproches horribles à madame d'avoir accepté ces bijoux.

LE MARQUIS

Mais cela n'a pas le sens commun !

CALABRE

Et ce matin, monsieur, s'il faut ne vous rien taire, j'étais chargé moi-même de dire à madame qu'elle eût à ne vous point recevoir.

LE MARQUIS

Ah çà ! mais cela a l'air d'un rêve... Est-ce que c'est vrai, Bettine, ce qu'on me raconte là?

BETTINE

Très vrai.

LE MARQUIS

Mais cela tient du prodige. A propos de quoi cette querelle d'Allemand? ce ne pouvait être qu'un méchant prétexte dont il avait besoin pour se fâcher?

CALABRE

Oh ! mon Dieu, oui, monsieur, pas autre chose.

LE MARQUIS

J'entends. Mais quelle bizarre idée !

CALABRE

C'est que monsieur le marquis venait voir souvent madame, du temps qu'elle était à Florence, et M. le baron s'est imaginé...

LE MARQUIS

Quelque sottise.

CALABRE

Il s'est persuadé, en vous voyant arriver ici, que vous alliez recommencer à faire votre cour à madame.

LE MARQUIS

Eh bien?

BETTINE

Et cela l'a fâché.

LE MARQUIS

C'est malheureux. Quoi ! il va l'épouser, et voilà le cas qu'il sait faire d'elle? Mais c'est un drôle que ce monsieur.

BETTINE

Stéfani ! songez que je l'ai aimé.

LE MARQUIS

C'est juste, je vous demande pardon. Je n'ai pas les mêmes raisons que vous pour le ménager. Ainsi donc, cher monsieur Calabre, vous dites qu'on est jaloux de moi?

BETTINE

Oui, monsieur.

LE MARQUIS

En vérité? Eh bien! cela me fait plaisir, cela me rajeunit. — Ah! on est jaloux de moi! (*Après un silence.*) Eh bien! morbleu! il a raison. — Bettine, écoutez-moi. Vous avez aimé, vous vous êtes trompée, vous avez fait un mauvais choix, vous en portez la peine; cela est fâcheux, mais cela arrive aux plus honnêtes gens, c'est même à eux que cela ne manque guère. Si maintenant vous avez quelque rancune, et la moindre disposition à courir en poste après le passé, je suis tout prêt, et je vous aiderai très volontiers à prendre une revanche qui vous est bien due. Si je n'ai plus le pied assez leste pour me jeter dans une valse, je l'ai encore, Dieu merci, assez ferme pour soutenir un coup d'épée, et je serais ravi de rendre à ce monsieur celui que j'ai reçu autrefois pour vous.

BETTINE

Mon ami...

LE MARQUIS

Si, au contraire (ce qui, à mon avis, serait infiniment préférable), vous pouviez avoir la patience, je dirai même le bon sens, de laisser faire le médecin qui guérit toute chose, le Temps, connu depuis que le monde existe, je m'offre à vous.

BETTINE

Vous, Stéfani?

LE MARQUIS

Moi, non pas aujourd'hui, non pas demain, non pas dans un mois ni dans six, mais quand vous voudrez,

quand cela vous plaira, si jamais cela peut vous plaire, quand vous serez calmée, guérie, redevenue tout à fait vous-même, c'est-à-dire gaie, aimable et charmante; quand la blessure qu'un ingrat vous a faite s'effacera avec les jours d'oubli, oui, je le répète, je m'offre à vous. On dit que je veux vous faire ma cour, on a raison; que je vous ai aimée, on a raison; que je vous aime encore, on a raison; et ce que je vous dis là, il y a trois ans que j'aurais dû vous le dire, et je vous le dirai toute ma vie.

BETTINE

Puisque vous me parlez avec cette franchise, je ne veux pas être moins sincère que vous. Répondre sur-le-champ à ce que vous me proposez, vous comprenez que c'est impossible...

LE MARQUIS

Quand vous voudrez.

BETTINE

Mais ce que je puis et ce que je veux vous dire, tout de suite et sans hésiter, c'est qu'au milieu des chagrins que j'éprouve et de toute l'horreur qui m'accable, à cet instant où mon cœur est brisé par un abandon si cruel et une trahison si basse, vos paroles viennent d'y exciter une émotion qui m'est bien douce. Et pourquoi vous le cacherais-je? oui, Stéfani, je suis heureuse de voir que ce monde n'est pas encore désert, et que si le mensonge et la perfidie peuvent quelquefois s'y rencontrer, on y peut aussi trouver sur sa route la main fidèle d'un ami. Je le savais, mais j'allais l'oublier.

Vous m'en avez fait souvenir... voilà ce dont je vous remercie.

LE MARQUIS

Et vous pourriez douter qu'on vous aime!

BETTINE

Non, je crois ce que vous me dites; mais il y a une réflexion que vous n'avez pas faite. Savez-vous bien à qui vous parlez?

LE MARQUIS

A la plus charmante femme que je connaisse.

BETTINE

Considérez ceci, marquis: je suis tout à fait désespérée. Le coup que je viens de recevoir est si imprévu, si inconcevable, qu'il m'a d'abord anéantie. Maintenant que ma raison se réveille peu à peu, je cherche comment je pourrais continuer de vivre, et, en vérité, je ne le vois pas.

LE MARQUIS

Prenez courage.

BETTINE

Non, je ne le vois pas. A examiner froidement, raisonnablement ce qui m'arrive, je ne veux pas vous tromper, je ne vois nul remède, nul espoir. Je perds l'homme que j'aimais, et, ce qu'il y a de plus affreux encore, je suis forcée de le mépriser. Que voulez-vous que je devienne? Es-tu de mon avis, Calabre? Plus je réfléchis, et plus je vois qu'il n'y a plus pour moi d'existence possible. Je ne peux plus rien faire que prier et

pleurer. Est-ce à ce reste de moi-même, à ce fantôme de votre amie que vous voulez donner la main? est-ce à un masque couvert de larmes? (*Elle pleure.*)

LE MARQUIS

Oui, morbleu! et ces larmes-là, je ne vous demanderai jamais de les essuyer. Je respecte trop votre douleur pour tâcher de vous en distraire, mais je vous dis: le temps s'en chargera — et laissez-moi aussi achever ma pensée, dût-elle vous choquer en ce moment. Vous n'avez plus, dites-vous, d'existence possible? Vous en avez une toute faite, la seule qui vous convienne, celle que vous aimez, que vous avez choisie, qui est notre plaisir et votre gloire... Vous retournerez au théâtre.

BETTINE

Y pensez-vous?

LE MARQUIS

Pourquoi donc pas? Cela vous paraît-il si étrange, qu'en vous offrant d'être votre époux, je vous parle de remonter sur la scène? Oui, je me souviens que, ce matin, vous me disiez qu'une fois mariée, vous y comptiez renoncer pour toujours; mais je vous ai répondu, ce me semble, que ce n'était point mon avis, ni de mon goût, je vous assure. Est-ce qu'on résiste à son talent? En a-t-on la force, en a-t-on le droit, surtout quand ce talent heureux vous a portée sur cette jolie montagne où les Muses dansent autour d'Apollon, et les abeilles autour des Muses?... Croyez-vous donc que l'on puisse être tout bonnement baronne ou marquise, en revenant de ce pays-là? Oh! que non pas! La nature parle, bon

gré mal gré il faut qu'on l'écoute. Eh ! palsambleu ! un poète fait des vers et un musicien des chansons, tout comme un pommier fait des pommes. Lorsqu'on me raconte que Rossini se tait, je déclare que je n'en crois rien. Et vous non plus, Bettine, vous ne vous tairez pas. Vous retrouverez force et vaillance, vous reprendrez la harpe de Desdémone, et moi ma place dans mon petit coin, à coté de mon cher quinquet. Vous reverrez cette foule émue, attentive, qui suit vos moindres gestes, qui respire avec vous, ce parterre qui vous aime tant, ces vieux dilettanti qui frappent de leurs cannes, ces jeunes dandys qui, parés pour le bal, déchirent leurs gants en vous applaudissant, ces belles dames dans leurs loges dorées, qui, lorsque le cœur leur bat aux accents du génie, lui jettent si noblement leurs bouquets parfumés ! Tout cela vous attend, vous regrette et vous appelle... Ah ! je jouissais jadis de vos triomphes ! votre amitié m'en donnait une part. — Que serait-ce donc, si vous étiez à moi !

BETTINE

Ah ! Stéfani... Mais c'est impossible.

LE MARQUIS

Ne le dites pas trop vite, ne vous hâtez pas. C'est là tout ce que je vous demande. (*Il lui baise la main.*)

LE NOTAIRE, *sortant du pavillon*

Monsieur Calabre !

CALABRE

Ah ! c'est vous?

LE NOTAIRE

Oui, il n'y a plus de moscatelle, et je ne vois toujours pas les futurs conjoints. Je vais retourner à la ville.

CALABRE, *lui montrant Bettine, qui a laissé sa main dans celle du marquis*

Attendez, attendez un peu.

NOTES

NOTES

LES CAPRICES DE MARIANNE

Page 5. — 1. **entremetteuses,** "go-betweens."

7. — 2. **je machine en ce moment une épouvantable trame,** "I am contriving a frightful plot just now."

9. — 3. **brodequins,** in old French the word meant a kind of leather, hence the later meaning — "boots."

11. — 4. **jalousie,** "Venetian blind."

12. — 5. **C'est ainsi qu'au fond des forêts,** etc., see la mort de la biche in "La Nuit de Mai."

23. — 6. **Trouvez bon,** "see to it."

28. — 7. **se rattachaient à moi,** "were connected with me."

31. — 8. **podestat,** "judge."

37. — 9. **à belles dents,** "ravenously."

39. — 10. **lacryma-christi,** a kind of wine, — literally, "tears of Christ."

39. — 11. **pourpoint,** "doublet," — from an old French word meaning to embroider.

40. — 12. **science,** "knowledge."

41. — 13. **occasion,** "opportunity."

41. — 14. **A quelle occasion,** "on whose account."

42. — 15. **passe-dix,** a game played with three dice.

47. — 16. **A qui en avez-vous,** "whom are you angry with?"

51. — 17. **tant s'en faut,** "far from it."

58. — 18. **O mort,** etc., see Act I, scene 4 — Octave, viens à mon secours!

BARBERINE

Page 68. — 1. **monseigneur,** a more obsequious form than monsieur.

69. — 2. **manant,** "peasant, clown," — a feudal term.

70. — 3. **abords,** "approach."

75. — 4. **loin des yeux, loin du cœur,** "out of sight, out of mind."

81. — 5. **qu'il me tarde,** "but I am eager."

81. — 6. **je ne puis rien retenir par cœur,** etc., compare Christian in "Cyrano."

83. — 7. **qu'il faille vous en prendre à eux,** "that you need attack them."

84. — 8. **geste,** "act."

86. — 9. **sequins,** derived from the Italian zecchino.

92. — 10. **nous allions,** "we used to go."

95. — 11. **A qui en avez-vous?** "whom do you want?"

95. — 12. **j'arrive,** "I have just come."

110. — 13. **icoglan,** "page," from a Turkish word.

111. — 14. **il y va là pour moi de bon nombre d'écus,** "it will cost me a pretty penny."

114. — 15. **Il me semble qu'il n'est pas mal tourné,** "I think he is not bad-looking."

115. — 16. **prend bien vite la mouche,** "is easily offended."

116. — 17. **comme tu y vas,** "how you go on."

118. — 18. **par manière d'acquit,** "as a matter of form."

125. — 19. **je n'y suis pour rien,** "I have nothing to do with it."

134. — 20. **Quel coup de filet,** "what a haul."

134. — 21. **caméristé,** "lady's maid," — from the Italian camerista.

136. — 22. **l'espiègle** — in the sixteenth century "Till Eulenspiegel" was a German popular tale. It consisted of a series of fantastic episodes, and pranks played by Eulenspiegel. The title became "L'espiègle" in French, hence the word.

137. — 23. **c'en est fait de moi,** "it is all up with me."

145. — 24. **patron,** "patron saint."

ON NE SAURAIT PENSER A TOUT

Page 151. — 1. **Si fait,** "yes indeed."

152. — 2. **mandé,** "informed." A word much used in the eighteenth century, now almost obsolete. See the letters of Madame de Sévigné. The word is very suitable in the mouth of the old diplomat.

152. — 3. **mettons cinq quarts d'heure,** "call it an hour and a quarter."

152. — 4. **tourne-bride,** "inn."

154. — 5. **petits appartements,** "private apartments."

158. — 6. **cervelle fêlée,** "scatterbrain."

158. — 7. **il a manqué de m'assommer,** "he almost murdered me."

158. — 8. **Est-il croyable,** etc., see Ménalque in "Les Caractères" of La Bruyère.

160. — 9. **Il n'y a pas à dire,** "there is no doubt about it."

161. — 10. **Je ferai maison nette,** "I shall clear the house."

166. — 11. **rapporteur,** "solicitor."

166. — 12. **vous êtes coiffé d'elle,** "you are infatuated with her."

167. — 13. **méprise,** "mistake."

177. — 14. **Elle raffole de vous,** "she dotes on you."

180. — 15. **cornac,** "guide"—literally, "elephant driver," derived from a Sanscrit word meaning elephant.

185. — 16. **Cela ne prend pas le chemin de Gotha,** "that does not look like the road to Gotha."

188. — 17. **Vous extravaguez,** "you are wandering."

191. — 18. **pou-de-soie,** a kind of silk, — "paduasoy" in English of the eighteenth century, "peau de soie" to-day.

192. — 19. **je me passerai de livre,** "I shall get along without the book."

192. — 20. **feuille morte,** "leaf brown."

194. — 21. **quelle mouche vous pique?** "what whim have you got in your head now?"

195. — 22. **plaisante,** "funny."

197. — 23. **étourderie,** "frivolity."

199. — 24. **Vous vouliez donc m'épouser en poste?** "did you want to marry me on the journey?"

200. — 25. **A chaque relai,** "at each stopping-place."

201. — 26. **je ne connais que cela,** "that is my way."

201. — 27. **bride abattue,** "full speed."

204. — 28. **M. de Brancas,** said to be the original of Ménalque in "Les Caractères" of La Bruyère.

205. — 29. **à tour de rôle,** "in turn."

205. — 30. **Non pas,** an emphatic form.

209. — 31. **j'ai fait mes preuves,** "I have had my training."

211. — 32. **toutes mes dispositions étaient prises,** "all my arrangements were made."

BETTINE

Page 216. — 1. **plaisante,** "funny."

217. — 2. **extravagance,** "folly."

222. — 3. **elle a su vivre,** "she has followed the conventions."

223. — 4. **lansquenet,** a game of cards, derived from the German landsknecht, an infantry soldier.

233. — 5. **comme je vous retrouve bien là,** "how like you that is."

234. — 6. **"Cenerentola,"** an opera by Rossini.

235. — 7. **quinquet,** a lamp; the word is derived from the name of the inventor.

235. — 8. **benêt,** "simpleton," derived from benedictus, and originated in the idea that the kingdom of heaven belonged to the "poor in spirit," equivalent to "simple," hence "silly."

235. — 9. **"Tancrède,"** an opera by Rossini after Voltaire's tragedy of the same name.

236. — 10. **le cœur n'a pas de rides,** "Hernani," Act III, scene 1, Don Ruy Gomez: "au cœur on n'a jamais de rides."

237. — 11. **Pasta,** an Italian opera singer, noted for her statuesque beauty. Bellini wrote operas for her.

237. — 12. **Rubini,** an Italian opera singer. After years of hardship in his youth, he became one of the most famous singers of the time; he is said to have had not only a beautiful voice but fine artistic intelligence. He died in 1854.

237. — 13. **Garcia,** a Spanish opera singer. He was famous all over Europe, and made a large fortune. The loss of his money as he was about to retire from the stage reduced him to poverty. He supported himself by teaching singing, and became as famous a teacher as he had been a singer.

237. — 14. **Pellegrini,** an Italian opera singer. He sang with distinction in Italy and Paris, and spent two years in England. He died in 1832.

237. — 15. **Lablache,** one of the most distinguished singers of the Italian school, a great actor as well as singer. He made his début at the age of seventeen, and sang in the principal opera-houses of Europe. He died in 1858.

237. — 16. **Malibran,** a daughter of Garcia. Although she died at the age of twenty-eight, in 1836, she had become the greatest singer of the time. See Musset's "Stances à la Malibran."

238. — 17. **Si je l'aime!** "do I love him!"

239. — 18. **directeurs,** "managers."

243. — 19. **correspondent,** "banker."

245. — 20. **Va pour un bouquet,** "here's for a bouquet."

254. — 21. **ritournelle,** "refrain," derived from the Italian ritornello.

269. — 22 **cœur,** "courage."

272. — 23. **Je venais vous voir tout bonnement,** etc., "I came to see you merely," etc.

274. — 24. **d'Alembert,** a French man of letters and a scientist, most famous as a mathematician.

275. — 25. **l'ours de la fable avec son pavé,** see fable of La Fontaine, "L'ours et l'amateur des jardins."

PQ
2369
A19
1916

Musset, Alfred de
Quatre comédies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY